



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

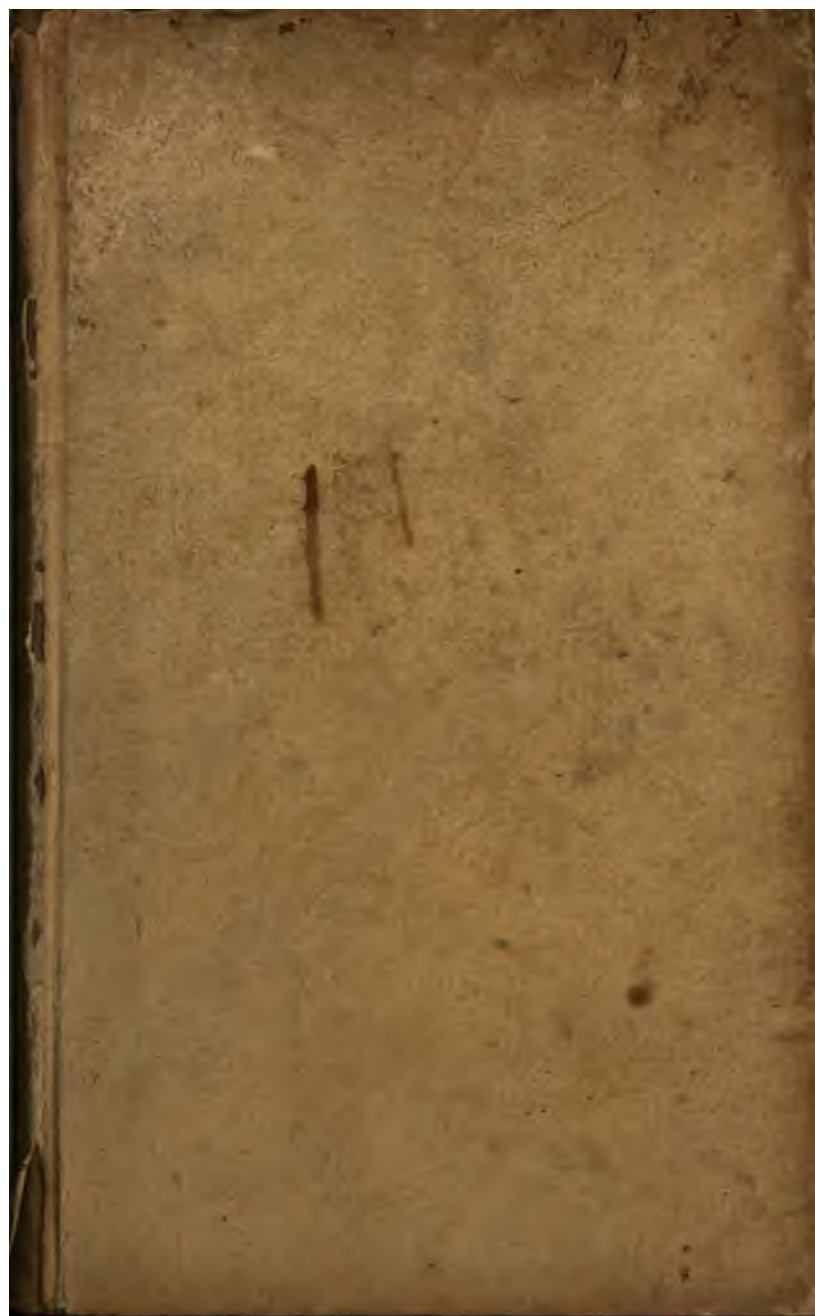
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

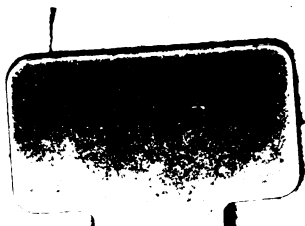
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



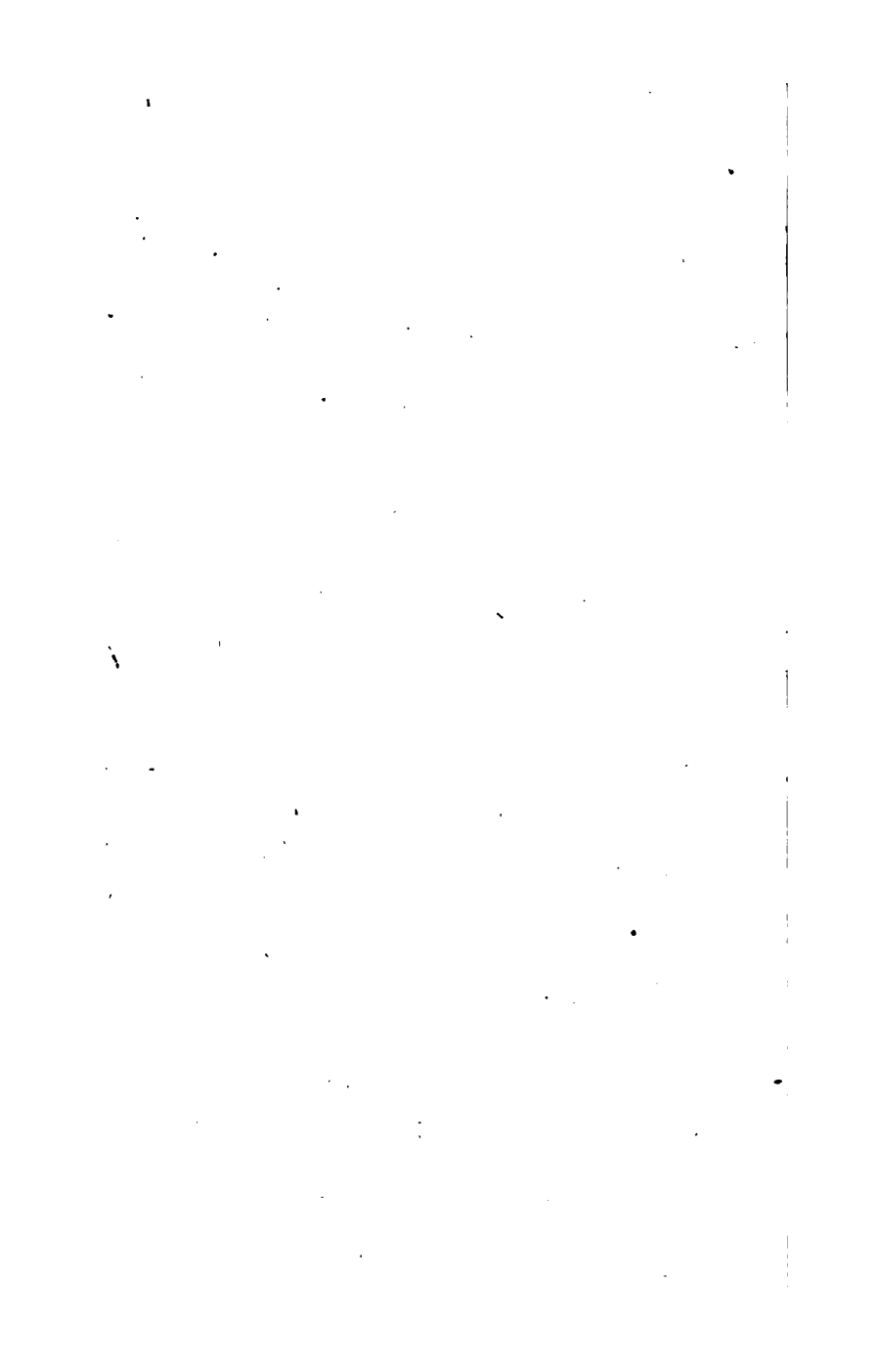
TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



Vet. Fr. II A. 1574



**MODELES
DE LETTRES**

SUR
DIFFÉRENTS SUJETS



A BOUILLON,
Chez JEAN BRASSEUR.

M. D C C. L X I .

G.W.B.D

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY



LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

REFLEXIONS



RÉFLEXIONS SUR LE STYLE ÉPISTOLAIRE.

EST dans la Nature qu'il faut chercher les principes de l'Art. A mesure qu'on s'en éloigne, les préceptes s'accroissent, les difficultés se multiplient, & rien ne se perfectionne. L'art d'écrire des Lettres, qui devoit être aussi simple que l'art de converser, avec lequel il n'est qu'une même chose, s'est trouvé assujéti à toutes les regles dont il a plu aux Grammairiens de surcharger l'éloquence.

Au lieu de cet amas de préceptes qui sont si souvent des entraves pour l'homme de goût, & qui ne sont guères que des échasses pour un esprit

ordinaire, (a) il auroit fallu se contenter de dire aux hommes : que vos Lettres soient l'image de vos entretiens ; la naissance , le rang , l'amitié , & tous ces liens qui vous unissent , prescrivent les mêmes règles aux uns & aux autres ; il faut écrire comme l'on parle. A ce précepte , si simple & si étendu , il n'eût fallu d'autres commentaires que quelques modèles bien choisis. On l'a dit , & rien n'est plus vrai , il y a plus à profiter dans quelques pages de Cicéron , par exemple , que dans toutes les Rhétoriques qui ont été faites depuis Aristote.

Ce plan , qui seroit celui de toutes les Grammaires , & de tous les ouvrages didactiques , si la fureur de parler beaucoup ne l'emportoit pas sur la gloire de parler bien ; ce plan

(a) Veut-on avoir une idée plus juste encore de ce que je dis là ? Voici un apologue rapporté par le Spectateur Anglois :

Une jeune taupe après avoir consulté bien des Oculistes pour remédier à la faiblesse de ses yeux ; fut enfin pourvue d'une paire de lunettes ; mais lorsqu'elle voulut s'en servir , sa mère lui dit fort sagement : que les lunettes pouvoient être de quelque secours aux Hommes , mais qu'elles étoient inutiles à une taupe.

L'application en est bien facile.

sur le style épistolaire.

7

le plus propre à simplifier les choses, j'ai tâché de le suivre dans ce Recueil. Je propose des modèles avoués de tous les gens de Lettres; & si je les fais précéder par quelques réflexions, qui naissent de la nature même de la chose, c'est moins pour donner de nouveaux préceptes, que pour tâcher de ramener les anciens à une seule & grande règle, qui soit comme la source de toutes les vues & de toutes les beautés particulières.

Les Lettres sont aussi anciennes que l'écriture: je suis même persuadé que cet art, le plus utile & le plus dangereux de tous, ne naquit que de la nécessité où l'on se trouva de faire connoître ses besoins à un protecteur absent, de l'envie de communiquer ses pensées à un ami éloigné, & de la difficulté d'employer à ces usages l'organe d'un autre homme. Tout cela, bien plus que le desir de transmettre à la postérité des actions estimables, auxquelles la vanité n'attachoit pas encore des prétentions, fit souhaïter aux hommes de pouvoir

confier leurs idées à des signes qui fissent sur les yeux des impressions équivalentes à celles des sons sur les oreilles.

Quels furent ces premiers caractères ? Symboles, Hiéroglyphes , ou Quipos même, si l'on veut ; peu importe : Sans doute qu'ils ne ressembloient en rien à ceux dont nous nous servons ; mais leur usage n'étoit pas différent.

Les Lettres étoient dès-lors , tout comme aujourd'hui , un supplément à la conversation , ou plutôt une conversation bien réelle entre des personnes absentes , *absentium mutuus fermo*. Destinées à remplir les vuides que l'éloignement ne pouvoit manquer de laisser dans le commerce de la vie ; faites pour nourrir , fortifier , ranimer même l'amitié , ce premier de tous les besoins , on aima sans doute à y retrouver ce ton aisé & naturel qui fait le charme des entretiens.

Une Lettre n'est donc que l'expression simple & facile du sentiment & de la pensée. Essayons de dévelop-

sur le style épistolaire.

9

par ce double caractère, tâchons de faire connoître les défauts opposés, & indiquons ensuite les ornements qui sont propres à ce genre d'écrire.

Première qualité du style épistolaire.

Les Latins ont des termes qui expriment bien ce que je veux faire entendre par le mot de style simple ; dans l'acception où je le prends ici ils l'appellent : *Dicendi genus sincerum, nativum, candidum*. C'est précisément ce ton de la Nature, que tout le monde croit attraper, & que très-peu de gens peuvent saisir, que le Commentateur connoît si mal, & que l'homme de goût sent si vivement : c'est cette candeur, cette naïveté, que Mr. Batteux définit fort bien dans ses *Principes de Littérature*, & que La Fontaine définit encore mieux en la faisant sentir.

De grandes idées, des images nobles, des tours vifs & animés, des figures hardies, une élocution nombreuse, c'est à cela qu'on reconnoît le genre sublime ; des mots qui sem-

blent s'être mis d'eux-mêmes à la place qu'ils occupent, des pensées qui prennent le coloris du sentiment, des phrases coupées sans symétrie, beaucoup de réserve dans les figures, peu de hardiesse dans les tours; voilà le style simple.

Ne croyez pourtant pas que ce genre exclue toutes les beautés d'un ordre supérieur. Quelquefois on est sublime dans une conversation; qui empêche qu'on ne le soit dans une Lettre? On convient même que la simplicité est un des caractères inéfacables du beau, par exemple, ne disoit-il pas une chose sublime, ce Fermier de Champagne, qui vouloit rompre son bail après deux ans, apportant pour raison que depuis la mort de Mr. de Turenne, on ne pouvoit plus compter sur les terres de ce pays-là, ni recueillir en sûreté? *Ce sont des choses simples & naturelles,* remarque M^{me}. de Sevigné, qui font son éloge aussi magnifiquement que les *Flechiens & les Massarons.*

Dans le style relevé, les détails

sur le style épistolaire. 11

ne seroient pas à leur place. Il faut voir & peindre en grand, frapper l'imagination, & non pas l'arrêter sur des minuties. *Dans le style épistolaire*, dit Mr. l'Abbé d'Olivet, *tout détail a bonne grace ; & même , plus les détails sont petits , plus ils sont le partage d'une Lettre.* C'est qu'alors elle ressemble plus parfaitement à une conversation , dont elle doit toujours être l'image.

Un Orateur qui se leve pour parler à une multitude assemblée , ne doit se permettre aucune négligence ; enchaîner l'imagination , surprendre l'esprit ; flatter l'amour propre , afin de pouvoir tout à son aise se jeter dans l'ame de ses auditeurs , y allumer ou y éteindre à son gré le feu des passions ; tel est son dessein : un mot pourroit le trahir , & dissiper l'illusion. Un particulier au contraire qui s'entretient avec un particulier , dit les choses comme elles lui viennent ; c'est alors que la négligence a des graces , qu'un terme hazardé paroît plus vif , qu'un mot rajeuni devient énergique ,

qu'un tour irrégulier pique & réveille : trop d'exactitude seroit d'un Pédant ; & un Sot est cent fois plus supportable.

Une marche décomposée , le concours trop fréquent des voyelles, des *hiatus*, sont des défauts qui déparent un discours soutenu. Dans le style simple , dans un entretien familier , dans une Lettre , ils annoncent un homme qui cherche à rendre le sentiment , & non à le farder.

Je pourrois pousser plus loin ces applications ; mais il suffit d'indiquer les principes. Je ne connois point d'Écrivain plus ennuyeux que celui qui ne laisse rien à faire à ses lecteurs.

Défauts relatifs à cette première qualité du style épistolaire.

Chaque genre a son génie particulier , qu'il faut bien saisir ; sans cela ne vous flattez pas du succès. Balzac entassa des mots sonores , des périodes nombreuses , des tours pompeux , & il s'avisa de donner à cette bigarrure le nom de Lettres. Ce n'en étoit cer-

tainement pas ; on s'en est aperçu ,
& personne ne lit aujourd'hui les
Lettres de Balzac.

Ce défaut est celui de la plupart
des jeunes gens. Ils ont la tête rem-
plie des déclamations du college ; on
leur a fait connoître les beaux mor-
ceaux de Cicéron & de Virgile , &
pour l'ordinaire il ne leur en est resté
qu'un amas informe d'idées gigantes-
ques, & d'expressions ampoulées qu'ils
retournent en cent manières. Ils peu-
vent avoir de l'esprit, sans doute ; c'est
la Nature qui le donne : mais ils n'ont
pas encore acquis ce qu'on ne tient
que de la conversation & de la lecture ;
je veux dire ce goût , ce tact , ce sen-
timent qui décide le bon , & qui rame-
ne les choses à ce ton de vérité & de
précision , le premier fondement de
toute beauté dans les Arts. Chez eux
l'esprit est la dupe de l'imagination.
Elle est à l'esprit ce que la sensibilité
est au cœur : toutes les deux font faire
bien des étourderies.

Voici ce que Madame de Mainte-
non répondit à un jeune Ecclésiastique
pour qui elle s'intéressoit.

Je crois votre Lettre très-exacte, & dans toutes les regles de l'art de bien dire : mais elle ne me paroît point conforme à celles du bon goût : je l'aurois voulu plus simple. Votre bon cœur est pressé de reconnoissance & d'amitié pour moi ; je vous permets de le dire, car je suis fort touchée de ces sentimens, & ce sont des vertus ; mais il falloit le dire sans chercher des termes gigantesques, & des expressions plus propres à une déclamation qu'à une Lettre (b).

Il est un autre défaut où le peu d'usage du monde fait tomber bien des gens, & qui n'est pas moins contraire à cette simplicité, que je ne saurois trop recommander ; c'est un style bas, c'est ce jargon hérissé de mots impropres & grossiers, ce sont des phrases triviales, ce sont des proverbes relégués parmi le peuple, ce sont ces tours proscrits depuis si longtems : je

(b) Il est des Lettres où l'on peut quelque-fois s'élever avec la matière que l'on traite. M. J. J. Rousseau, par ex. en écrivant à Mr. d'Alembert sur les spectacles, dit des choses très-éloquentes & très-relevées : mais on voit bien qu'il n'est pas ici question de ces sortes de Lettres qui ne sont écrites que pour être imprimées, & que l'on nomme Lettres Philosophiques, quoique souvent elles le soient bien peu.

sur le style épistolaire. 195

vous écris ces deux lignes, &c. Je prends la plume pour m'informer de l'état de votre santé, &c. Les comédies de Molière sont écrites d'un style simple ; la plupart des farces de la foire sont du style le plus bas. Quel remède à ce défaut ? La fréquentation de la bonne compagnie : je ne sache point de meilleure école pour se former au style épistolaire ; notre esprit est ainsi fait , qu'il prend les impressions , & pour ainsi dire , la manière de tout ce qui l'environne.

Un beau parleur n'est point diffus dans ses propos ; une Lettre ne doit donc pas l'être. Jamais nous n'avons vu feu Mr. de Fontenelle , par exemple , s'appesantir sur des détails , accumuler sans choix les épithètes & les synonymes , prodiguer les répétitions , faire attendre la fin de ses phrases , ou les fermer de parenthèses. L'ignorance ou le faux bel esprit , ce qui est à peu près le même , n'ont jamais fini ; le goût fait s'arrêter où il faut.

Cette dernière réflexion ne regarde pourtant pas toutes les Lettres in-

différemment. Quand l'amitié, quand la confiance dirigent la plume, elles ont droit de tout dire; ce n'est pas pour elles que les règles sont faites: & voilà pourquoi je ne mets ici aucun modèle de cette sorte de Lettres. C'est au cœur seul à les dicter; & il ne doit point l'entreprendre, s'il sent qu'il ait besoin de consulter un Maître pour savoir comment il doit s'exprimer.

Seconde qualité du style épistolaire.

Il ne paroît pas au premier coup d'œil que cette seconde qualité ajoute beaucoup à la première. Qu'on y réfléchisse; les nuances qui forment la gradation, ne sont pas difficiles à appercevoir. Le style aisé, c'est le sentiment embelli par les grâces; c'est l'agrément colorant la pensée; c'est en un mot, cette belle Nature, dont l'imitation fait tout le mérite de l'Art.

Le style simple dit les choses, le style aisé les peint. L'un est ordinairement un peu sec, son uniformité fatigue à la longue: l'autre plaît toujours, parce qu'il communique à tout

une chaleur qui anime, qui vivifie, & que je ne puis mieux comparer qu'au sang qui circule dans nos veines. Un Négociant écrit d'un style simple, l'homme du monde écrit d'un style aisé.

Je crois que l'aisance consiste dans cet air de liberté, dans cette marche dégagée qui exclut la timidité, l'embarras & la gêne, sur-tout dans ce ton enjoué qui répand tant d'intérêt sur la gazette de bagatelles que M^{me}. de Sevigné envoyoit au fond de la Provence régulièrement deux fois par semaine.

Cet enjouement, qui est l'effet d'une certaine adresse à présenter les objets par leur côté le plus gracieux ou le plus plaisant; de la finesse ou du grotesque des idées; du choix, de la propriété, quelquefois même de la singularité des expressions; de l'emploi des épithètes qui font image, de certains tours familiers ou burlesques: cet enjouement s'étend à toute sorte de sujets; il embellit la morale, il adoucit le reproche, il rend la louange plus

flattense, il fait égayer jusqu'à la tristesse ; c'est le Midas de la Fable, qui change en or tout ce qu'il touche.

Je comparerois volontiers le style d'une Lettre à celui d'un apologue. La simplicité fait le fond de l'un & de l'autre : il faut que tout y respire cette mollesse qui se plie à tout, & cette aisance qui emporte rapidement le lecteur du commencement à la fin. Le riant, le plaissant, le familier, doivent en faire tout l'ornement ; on n'y veut rien qui annonce le travail ; le premier soin de l'Art doit être de s'y cacher.

Ces choses paroissent d'abord toutes simples. Remarquez cependant que nous comptons quelques excellens Poètes, que nous avons eu plusieurs hommes éloquens, tandis que de tous ceux qui se sont mêlés d'écrire des fables, La Fontaine est le seul Fabuliste ; & que parmi le grand nombre de gens qui ont écrit des Lettres, M^{me}. de Sevigné est presque le seul modèle que l'on puisse citer.

Il est étonnant qu'il faille tant res-

sur le style épistolaire. 281

commander aux hommes qui cultivent les Arts, cette belle simplicité à laquelle tout devroit les ramener. La raison en est, je crois, qu'ils étudient trop les livres & les regles, & qu'ils ne consultent pas assez les seuls livres, sans lesquels les autres ne font rien, & qui seuls pourroient tenir lieu de tous, les Hommes & la Nature. On voit aussi quelquefois avec surprise que ceux qui savent le plus comment il faut bien faire, ne sont pas toujours ceux qui font le mieux; qu'ils donnent de bonnes leçons, & qu'ils sont de très mauvais modèles: c'est qu'il ne faut que du goût pour entrevoir la perfection, & qu'il faut du génie pour y atteindre.

*Défauts relatifs à cette seconde qualité
du style épistolaire.*

On a fait un ouvrage des bienfaisances oratoires; si l'on vouloit tout dire, l'on en feroit un fort gros des bienfaisances épistolaires. Il faudroit d'abord bien insister sur ces égards auxquels l'envie d'être plaisant & enjoué

fait que l'on manque si souvent. Autour de nous ils tracent un cercle bien étroit : il est également aisé & dangereux d'en sortir. Le style devient trop familier, & l'on révolte pour avoir trop cherché à plaire. Il est surtout très-facile d'indisposer les Grands. Accoutumés qu'ils sont à représenter, enivrés de louanges & pleins d'eux-mêmes, ils se formalisent du moindre terme qui ne leur paroît pas assez respectueux. Ils ne veulent pour la plupart que des flatteurs ou des esclaves, presque jamais des amis. Je le dis donc à tout le monde, je le répète principalement aux Gens de Lettres : lorsqu'ils vous accablent d'amitié & de caresses, *repoussez-les sans cesse avec le respect.* (a)

La plaisanterie est un autre chapitre qui ne demande pas moins de prudence & de réserve. Dans un entretien familier, on consulte au moins

(a) Voyez l'Essai sur les Gens de Lettres par Mr. d'Alembert.

On fait ce que dit un jour Mr. de Fontenelle à Messieurs de l'Académie Française : *Ne nous entanaillez pas avec ces grands Seigneurs.*

des visages, & l'on y étudie cet *à propos* si difficile à saisir, sans lequel un bon mot n'est ordinairement qu'une sottise. Une Lettre n'a pas le même avantage. (b) La plaisanterie d'ailleurs porte presque toujours avec elle un soupçon de méchanceté. Egayez-vous tant qu'il vous plaira aux dépens de quelque aventure qui ne sera ni impie ni scandaleuse, racontez les bons mots des autres; mais ne vous livrez à votre penchant pour la raillerie que vis-à-vis de votre ami: c'est la seule personne à qui vous puissiez tout dire. Je ne finirai pas cet article sans indiquer un autre défaut bien commun, parceque le faux goût & la vanité le sont beaucoup. Je parle de cette fureur de montrer de l'esprit, qui n'est jamais plus à la mode, que lorsque le bon esprit est plus rare. De-là, par exemple, dans les Lettres, tant de pointes froides, de fades équivoques, de bons mots sans graces & sans sel, &

(b) *Quand on est fâché, on ne fait quasi rien, on ne dit quasi rien qui ne soit hors de sa place, on pleure quand il faut rire, on rit quand on doit pleurer. (Mme. de Sévigné.)*

tout cet amas de brillantes bagatelles que le peuple admire sottement, & dont le connoisseur se raille avec tant de raison. De là encore ces pensées recherchées, ces expressions singulières, ces tours alambiqués, ce style guindé, cette marche contrainte & embarrassée, toutes choses qui ne feroient s'allier avec cette noble simplicité, cette molle aisance, caractère incontestable du style épistolaire, puisque c'est celui de la Nature & du sentiment.

Il est difficile de parler de l'abus de l'esprit, sans songer tout de suite à Voiture. On croit communément qu'il en avoit trop; je pense au contraire qu'il n'en avoit pas assez; par la raison que c'est abuser des termes, que de donner le nom de la chose à ce qui n'en a que l'apparence; & qu'il faut bien se garder d'appeller or ce qui n'est que du clinquant. L'esprit s'exprime avec finesse, Voiture ne fait presque jamais que des pointes. L'esprit tourne délicatement une pensée; Voiture joue sur des mots. L'esprit

ne fait qu'effleurer un sujet ; Voiture s'appesantit sur une idée, & la tortille en cent manières. L'esprit fait penser plus de choses qu'il n'en dit ; Voiture fait précisément tout le contraire. Je dis vrai : ses Lettres sont entre les mains de tout le monde, on peut les consulter. L'on y verra par-tout un homme qui court sans cesse après l'esprit, & qui ne trouve jamais le naturel.

Des ornemens du style épistolaire.

Ce qui ne doit être orné que jusqu'à un certain point, dit Mr. de Fontenelle, est ce qui coûte le plus à embellir. Une Lettre est précisément dans ce cas-là. Trop peu d'ornemens y répand un certain air de négligence qui dessèche le sentiment ; trop de parure le fait dispaître. Tout ce qu'on peut dire en général, c'est que rien ne relève plus ce genre d'ouvrage, que ces jolies bagatelles, ces saillies ingénieuses, qu'on accueille avec transport dans un entretien familier. C'est tantôt une comparaison pleine de finesse,

tantôt une allusion heureuse ; là quelques épithètes rassemblées avec grace, ici une citation placée à propos ; d'autres fois c'est un contraste frappant & nouveau, une suspension badine, quelquefois même une pointe, un jeu de mots ; pourvu qu'il n'ait pas cet air de prétention à l'esprit, qui ne peut manquer de déplaire : donnons quelques exemples.

1°. Une comparaison nous fait toujours plaisir ; mais il faut qu'elle ne soit point trop tirée , & que l'on puisse facilement saisir, entre deux objets différens , cette unité , ce rapport , qui en fait tout le mérite.

La Fontaine compare deux chevres à deux grands Rois. Madame de Sevigné, en parlant d'une réconciliation qu'elle vient de ménager, dit joliment qu'elle a fermé le temple de Janus.

Vous avez bien de la bonté, Madame, de m'apprendre que j'ai écrit une piece d'éloquence à M^{me}. de la Sablière : en vérité je n'en savois rien : voici justement la fable du lievre qui fit peur aux grenouilles. (L'Abbé de Chaulieu.)

2°. Une petite anecdote rapportée à propos, fait souvent un effet merveilleux.

On contoit hier au soir à table qu'Arlequin l'autre jour à Paris portoit une grosse pierre sous son manteau : on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre ; il dit que c'étoit un échantillon d'une maison qu'il vouloit vendre. Cela me fit rire. Si vous croyiez, ma fille, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourriez vous en servir. (Lettre de Me. de Sevigné.)

Il y avoit une vieille dévote très-acariâtre, qui disoit à sa voisine : je te casserai la tête avec la marmite. Qu'as-tu dans la marmite, dit la voisine ? Il y a un bon chapon gras ? Eh bien mangeons-le, répondit l'autre. Je conseille aux Encyclopédistes, & à vous tout le premier, & à moi, d'en faire autant. (Lettre de Mr. de Voltaire à Mr. Palissot.)

3°. C'est le propre des épithètes mal choisies de faire languir le discours, en affoiblissant l'idée principale vers laquelle se porte d'abord l'attention du lecteur : mais sous la plume d'un

homme qui s'en sert à propos, elles donnent au style une vivacité surprenante.

Je n'ai rien vu de si beau, de si bon, de si aimable, de si net, de si bien arrangé, de si éloquent, de si régulier, en un mot, de si merveilleux, que votre Lettre.) Me. de Maintenon.)

Voilà le vrai discours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit Maréchal de France. (Me. de Sevigné.)

4°. Les citations fatiguent si elles sont trop fréquentes. J'aime mieux M^{me}. de Sévigné qui écrit à sa fille, *je vous dirois un beau vers du Tasse si je m'en souvenois*, qu'un pédant qui m'accable de grec & de latin. Du moins faut-il avoir soin d'ajouter un correctif, si l'on vient à citer trop souvent. M. de Voltaire finit ainsi une de ses Lettres à M. Brossette : *Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'est avec des dévots comme vous que j'aime à réciter mon bréviaire.*

Il est inutile de remarquer qu'il faut

que la Langue dont vous empruntez les expressions, soit connue de ceux à qui vous écrivez : on parle pour être entendu. Chez nous il n'est permis qu'aux Prédicateurs de citer du latin à des gens qui n'entendent que le françois.

3°. Le talent de saisir les contrastes semble être particulier à M. de Voltaire. Avouons cependant qu'il y met un peu trop d'affectation. Cette figure, il est vrai, relève bien le style ; mais il me paroît qu'elle porte un peu trop l'empreinte de l'art, & que par conséquent l'on ne doit l'employer qu'avec réserve.

M. Tronchin m'a donné un grand plaisir en m'apportant votre jolie épître ; & voici ma triste réponse. (à M. Desmâlis.)

Votre comparaison sur tout est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les Césars & les Arsinoës & les Octaves, vos dévanciers, gens à grandes actions & à bons mots. (au Roi de Prusse.)

Pendant que j'étois malade, Votre Majesté a fait plus de belles actions que

je n'ai eu d'accès de fièvre. (Au même.)
 60. On s'apperçoit tous les jours dans la conversation du bon effet des suspensions. C'est une espece d'énigme qui exerce l'esprit de ceux qui écoutent, & réunit sur vous toute leur attention. La grande éloquence se sert beaucoup de cette figure. Ce n'est que sous le masque du badinage qu'elle a droit de paroître dans une Lettre.

Devinez ce que c'est , mon enfant , que la chose du monde qui vient le plus vite , & qui s'en va le plus lentement ; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence , & qui vous en retire le plus loin ; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable , & qui vous empêche le plus d'en jouir ; qui vous donne les plus belles espérances , & qui en éloigne le plus l'effet : ne sauriez-vous le deviner ? jetez-vous votre langue au chien ? C'est un rhumatisme. (Mme. de Sevigné.)

Il y a aujourd'hui bien des années , ma fille , qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre im-

sur le style épistolaire. 19
*Fin*ation de n'aller ni à droite, ni à gauche (La même.)

7°. Je ne répète point ici ce que je disois tout à l'heure au sujet des pointes & des jeux de mots. M^{me}. de Sevigné s'en est permis quelquefois ; mais remarquez bien que c'est seulement dans des Lettres familières, où tout est bien reçu.

Il faut aller en Espagne pour n'avoir plus envie d'y bâtir des châteaux. (Lettre de M^{me}. de Villars.)

Au reste, ma fille, il ne tient pas à moi que je voie M^{me}. de Valavoit : il est vrai qu'il n'est pas besoin qu'on me dise, va la voir ; c'est assez qu'elle vous ait vue pour me la faire courir. (M^{me}. de Sevigné.)

J'aime déjà ce (a) Chamarier de Rochebonne : c'est une bonne roche que celle dont vous me dépeignez son ame (b) (La même)

(a) Dignité du Chapitre de l'Eglise de Lyon.

(b) Voici un trait qui servira de commentaire à tout ce que j'ai dit, & de supplément à tout ce que j'aurois pu dire encore sur les pointes & les jeux de mots ; il se trouve dans une Lettre de Racine.

Il faut que je vous parle d'un Echevin de Lyon, qui doit

30 *Réflexions sur le style épistolaire.*

A tous ces exemples je pourrois en ajouter beaucoup d'autres ; mais les Lettres qui composent ce recueil en tiendront lieu. Je pourrois aussi ajouter beaucoup d'autres réflexions à celles que j'ai déjà faites : mais je sens bien que celles-ci paroîtront déjà trop longues, & je fais que quiconque ennuie a toujours tort.

Y'emporter sur les plus fameux d'iseurs de quolibets. Je l'allais voir pout avoir un billet de sortie ; car sans billet les chaînes du Rhône ne se levent point. Il me fit mes dépêches fort gravement ; & après , quittant un peu cette gravité magistrale qu'on doit garder en donnant de telles ordonnances ; il me demanda : *Quid novi ? Que dit-on des affaires d'Angleterre ?* Je répondis qu'on ne savoit pas encore à quoi le Roi se résoudroit. *A faire la guerre, dit-il , car il n'est pas parent du pere souffrant.* Je fis bien paroître que je n'étois pas non plus : je lui fis la révérence , & le regardai avec un froid qui monroit bien la rage où j'étois de voir un grand quolibetier impuni."



C A R A C T E R E S

Des Auteurs les plus connus dans le genre épistolaire.

IL seroit peut-être utile au progrès de l'Art de ne le pas considérer dans un seul pays, mais de le contempler successivement dans tous les tems & dans tous les lieux. Dans les Lettres de Cicéron, par exemple, de cet homme qui fut le pere de la Patrie & le Prince de l'éloquence, on verroit la Nature belle de sa seule beauté; elle se montreroit plus ornée, & un peu gâtée par le fard sous le pinceau brillant de Plin le jeune; & à peine la reconnoitroit-on à travers le jargon philosophique & pédantesque du sententieux Sénèque. Elle reparoitroit ensuite sur les traces de la Philosophie, mais sans faste & sans affectation, marchant entre l'enjouement & l'amitié, dans les Lettres de Swift & de Pope. Celles de Gellert la feroient voir donnant la main au badinage, & alliant

32 *Caractères des Auteurs*

l'esprit au sentiment, dans un pays où l'érudition seule & le pédantisme sembloient avoir des autels.

Ce plan, tout agréable qu'il pourroit être, seroit ici hors de sa place : mon devoir est de parler uniquement des principaux de ceux dont j'ai emprunté les modèles que je cite.

Balzac & Voiture ont tous deux écrit des Lettres : tous deux ont vécu à peu près dans le même tems, & ils ont été tous deux de l'Académie Française. Le premier fut un homme éloquent ; notre langue lui doit cette harmonie, ce nombre dont on ne la croyoit pas susceptible avant lui. Le second fut recherché des personnes les plus considérables de son tems, à cause de ce talent frivole que l'on confond si souvent avec l'esprit, & qui consiste à donner un certain air de finesse aux choses les plus simples. Balzac mourut à Angoulême, sa patrie, le 18 Février 1654. Voiture étoit déjà mort à Paris le 27 Mai 1648, âgé de 50 ans.

Je ne parle point ici de leurs Lettres ; j'ai dit ce que j'en pensois. Je lais-

se à ces Auteurs frivoles qui prennent une antithèse pour une vérité, le soin d'en faire un parallele exact & suivi : il ne faut comparer les talens entre eux que par rapport à l'utilité des Arts, & il est avantageux pour le genre épistolaire que Balzac & Voiture soient peu connus.

Boürsault naquit en 1638, à Mussy-Evêque, petite Ville de France en Bourgogne, sur la Seine, & il mourut à Montlaçon le 13 Septembre 1701. Ses Comédies lui ont fait un certain nom, & on les joue encore quelquefois. Mais ses Lettres écrites presque toujours sans naturel & sans goût, ne sont plus guères lues qu'en Province, où l'on rit encore des bons mots, souvent un peu trop libres, dont il cherchoit à amuser l'Evêque de Langres.

Les Lettres de Mr. de Buffy Rabutin sont beaucoup plus estimées & avec raison. L'on y trouve toute la politesse d'un Courtisan, & toute l'élégance d'un homme d'esprit. L'art s'y montre peut-être un peu trop; & dans

34 *Caractères des Auteurs*

une Lettre il n'est guères à sa place. Cet Ecrivain, né en Nivernois le 3 Avril 1618, mourut à Autun le 9 Avril 1693. On l'a comparé à Ovide; il fut connu, comme lui, par son esprit & par ses malheurs.

Mr. Flechier, Evêque de Nîmes, nous a laissé deux volumes de Lettres. Il naquit à Perne, petite Ville du Comtat d'Avignon, le 1 Juin 1632, & mourut le 16 Février 1710. Il réussit mieux dans le genre élevé que dans le style épistolaire. Son oraison funèbre de Mr. de Turenne est un chef-d'œuvre où il a presque égalé le grand Bossuet. Ses Lettres paroissent toutes jetées au même moule; ni légèreté dans le style, ni finesse dans les pensées; ce sont des phrases qui ne finissent plus, & toujours des moralités à perte de vue; en un mot, c'est moins un homme d'esprit qui parle, qu'un Evêque qui écrit un mandement.

On a recueilli en six volumes les Lettres de Jean-Baptiste Rousseau, le plus grand & peut-être le seul Poète qu'il ait eu la France, à prendre ce ter-

me dans la plus étroite signification. Je ne dirai pas qu'elles soient des modèles dans leur genre; le génie mâle & ferme de ce grand homme ne se plioit pas à ce ton aisé, badin & si souvent minutieux, qui a immortalisé M^{me}. de Sevigné; mais on y trouvera de la correction dans le style, du choix dans l'expression, de la justesse, de la netteté dans les pensées, & de la chaleur dans les sentimens; on y apprendra à s'intéresser pour un homme dont le cœur ne fut jamais tel que l'a peint la calomnie, & qui fut plus malheureux que coupable. Il mourut à Bruxelles en 1741.

Mr. Racine le fils a donné au Public les Lettres de son pere, de cet homme le plus éloquent que je connoisse; & le grand art de bien dire ne consiste qu'à remuer les passions, & à faire passer dans l'ame des autres les sentimens dont on est pénétré. Ce recueil est composé de trois parties. La première contient des Lettres écrites pendant la jeunesse de l'Auteur. Elles sont faites avec beaucoup d'esprit, &

36 *Caractères des Auteurs*

On y remarque déjà cette exactitude, cette élégance, qui caractérisent si bien les vers du premier de tous les Tragiques, au jugement du cœur & du sentiment. Les deux autres parties du recueil forment un tableau bien intéressant pour un esprit philosophique. C'est un ami qui épanche son âme dans celle de son ami, c'est un père de famille qui instruit ses enfans; c'est un grand homme de Lettres qui est en même tems un excellent citoyen, & qui fait allier au génie, ce qui ne l'accompagne pas toujours aujourd'hui, le respect pour la Religion, la Patrie & les mœurs.

Le Journal du voyage de Siam est écrit en forme de Lettres; on peut le lire avec avantage. L'Abbé de Choisy y a tout-à-fait bien attrapé ce ton du style épistolaire, qu'on est toujours sûr de manquer quand on ne cherche qu'à faire des phrases.

Outre les Ecrivains dont je viens de parler, il y a encore plusieurs femmes dont les Lettres sont imprimées. Il faut avouer qu'en général elles fai-

issent mieux que les hommes ces tours aisés, badins & négligés qui rendent si bien le sentiment & la plaisanterie : cela vient en partie de cette mollesse où elles sont élevées, & qui les rend plus propres à sentir, qu'à penser ; en partie aussi de ce qu'elles cherchent moins à bien écrire, dans la persuasion où nous les entretenons, que pour plaire, elles n'ont qu'à parler : & l'on fait que vouloir montrer de l'esprit, c'est le grand secret pour en avoir peu. (a) Je ne parlerai que de M^{me}. de Sévigné, & de M^{me}. de Maintenon. Les Lettres (b) de M^{me}. Dunoyer ne méritent pas qu'on s'y arrête. Ce n'est qu'un ramas assez insipide d'anecdotes apocryphes, des contes ridicules, & d'aventures romanesques, où la bien-

(a) Voilà ce qui fait sort au petit nombre de Lettres que nous a laissées Madame la Marquise de Lambert : elle écrit avec élégance ; mais elle sacrifie un peu trop le naturel & le sentiment à l'envie de dire de jolies choses : son style a je ne sais quoi d'appreté & de recherché : ses Lettres sont pensées, ce n'est pas un défaut ; mais elles le paroissent, & voilà le mal.

(b) Le premier volume de ces Lettres fut fait par un homme d'Avignon dont j'ai su le nom. Je ne sais qui a fait les autres.

féance & les mœurs ne sont que trop souvent révoluées.

Les Lettres de M^{me}. de Maintenon sont écrites avec exactitude, mais elles ne sont marquées à aucun caractère bien particulier. Toute femme de bon sens qui se seroit trouvée dans les mêmes situations, auroit écrit tout aussi-bien. En général ses Lettres font honneur à sa piété & à son cœur, & c'est bien le plus bel éloge. On en avoit donné d'abord une édition en deux volumes; il falloit s'en tenir là: le reste ne se liroit pas, si l'on n'y trouvoit par-ci par-là quelques détails sur la Cour d'un Prince pour lequel on s'intéressera dans tous les temps.

M^{me}. de Sevigné est dans son genre ce que la Fontaine est dans le sien, & le modèle & le désespoir de ceux qui suivent la même carrière. Elle naquit le 5. Février 1626, & mourut en 1696. Je ne dis rien de ses Lettres; le suffrage des gens de goût en fait beaucoup mieux l'éloge que ne le pourroient faire tous mes discours. Je n'ose pourtant pas en recomman-

der la lecture aux jeunes gens. M^{me}. de Seigné écrivoit à sa fille tout ce qui se passoit à Paris. Elle ornoit ses Lettres d'historiettes & de bons mots, dont quelques-uns, en faisant sourire l'esprit, peuvent alarmer la modestie ; & l'on ne sauroit trop étendre les bornes du respect que l'on doit à ce premier âge.

Il seroit peut-être à propos de parler à présent de ceux qui ont fait des ouvrages dans le goût de celui que je présente au Public. Je dirois, par exemple, que dans le *Secrétaire de la Cour* (a), les modèles qu'on propose sont en général assez mal choisis, qu'ils manquent d'arrangement ; & qu'on a plutôt cherché à compiler un gros volume, qu'à faire un bon livre. Je dirois que les Lettres recueillies & publiées par Richeler, commencent à être trop anciennes, que le

(a) On a fait en 1739 une nouvelle édition de cet ouvrage ; voici ce qu'en dit l'Auteur des *Annales Typographiques* : „ Dans un avertissement qui est à la tête ; on rend compte des avantages que cette nouvelle édition a sur les précédentes. Ce n'est sûrement pas dans la seconde partie, on y trouve des modèles de Lettres plus propres à corriger le goût qu'à l'épurer. *Ann. Typograph. Janvier 1761.*

40 *Caractères des Auteurs épist.*

goût n'a pas toujours présidé à son travail : . . . mais je n'aime pas un Auteur qui commence son ouvrage par censurer ceux qui ont travaillé sur le même plan que lui. Je crois voir un Charlatan qui décrie la drogue de son voisin , afin d'accréditer la sienne. Il me faudroit ensuite ajouter que j'ai suivi une route toute opposée ; que j'ai vu les défauts , & que je crois les avoir évités ; qu'on trouvera ici de meilleurs modèles , plus d'ordre & plus de précision. Voilà ce que je pourrois dire ; mais cela n'est pas décent de faire soi-même son éloge.

J'ai voulu être utile , c'est ce qui m'a fait entreprendre ce Recueil ; c'est aussi tout ce que je dirai à mon avantage. Puisse un motif si raisonnable animer de même tous les Auteurs !



CÉRÉMONIAL

OBSERVÉ

DANS LES LETTRES.

DAns le peu de règles que je vais rapporter , je suivrai l'usage le plus autorisé. Je ne veux pas qu'on manque au respect que l'on doit à ceux qui sont placés au-dessus de nous, mais je n'aime pas qu'un homme s'humilie bassement devant un autre homme. Je ne rappellerai point les usages anciens , ce n'est pas pour nos grand-mères que j'écris ; je dirai ce qui se pratique aujourd'hui , & je le dirai simplement , parce que j'abhorre également la flatterie & la satire.

La date se place indifféremment au haut ou au bas d'une Lettre. On dit que la seconde manière est plus polie ; je trouve la première plus commode.

Vers le quart de la page , à commencer en haut , vous écrivez la qua-

qualification de la personne , *Monseigneur* , *Monsieur* , *Madame* , ou *Mademoiselle* , selon son rang & son état.

On donne le titre de *Monseigneur* à tous les Princes , aux Cardinaux , aux Evêques , aux Généraux d'armées , aux Maréchaux de France , aux Ambassadeurs , aux Ducs & Pairs , aux Ministres & Secrétaires d'Etat , au Chancelier , au Contrôleur-général des finances ; & dans les Requêtes ou dans les Lettres de cérémonie , aux Intendants & aux premiers Présidents des Parlements.

Les Religieuses & la plupart des femmes mariées sont appelées *Madame* : il y a encore des provinces où les femmes de Bourgeois se contentent du titre de *Mademoiselle*. Il est bon de consulter là dessus les usages du pays. Je dirai cependant ici que s'il faut tomber dans quelque excès en ce genre , il vaut mieux passer pour trop poli que pour grossier.

Entre cette qualification de la personne & le commencement de la Lettre , vous laissez un intervalle plus ou

moins grand, selon le respect que vous lui devez ; & c'est là ce que l'on appelle communément *donner la ligne*. Vous observez aussi de laisser au bas de la même page un espace de deux outrois doigts, & au revers vous commencez à la même hauteur où vous avez placé de l'autre côté le mot de *Madame* ou de *Monsieur*.

Il n'est guères plus d'usage de donner la ligne, si ce n'est aux femmes, & aux personnes qui sont beaucoup au dessus de nous. Avec les autres on en use plus librement, à moins qu'on ne soupçonne qu'ils auront la petitesse de s'en formaliser ; c'est un devoir de ménager les foibles de ses semblables.

Quand on ne donne pas la ligne, il faut placer le mot de *Monsieur* le plutôt qu'il se peut : on veut que ce soit une impolitesse de le reculer trop.

Dans les Lettres de cérémonie, au lieu de parler à la seconde personne, *vous*, on se sert d'une périphrase. On n'en use ainsi qu'avec les personnes de la première distinction.

On donne le titre de *Majesté* aux

Rois, & celuid' *Altesse Royale* à leurs fils & petits-fils. Les autres Princes du Sang n'ont que le titre d' *Altesse Sérénissime*. On dit *Votre Eminence* aux Cardinaux; & s'ils sont Princes, *Votre Altesse Eminentissime*; *Votre Excellence*, aux Ambassadeurs, & *Votre Grandeur* aux Archevêques, aux Evêques, au Chancelier, & aux Secrétares d'Etat. Dans le cours d'une Lettre, quelque peu étendue qu'elle soit, il est bien de rappeler à propos le titre de *Monseigneur* ou de *Monsieur*, selon que l'on a commencé.

On regarde comme une impolitesse de charger une personne à qui l'on doit du respect, de faire des complimens à une autre; ou si on le fait, s'est toujours avec quelque correctif: par ex. *Souffrez que M^{me}. *** trouve ici les assurances de mon respect*, &c.

Les apostilles, les *post scriptum* annoncent qu'on a eu peu d'attention en écrivant. La politesse les proscriit.

Autrefois on se tuoit de peine pour amener avec esprit la fin d'une Lettre, comme si l'on devoit chercher

tant de mystère pour prendre congé à la fin d'un entretien. Aujourd'hui l'on finit tout uniment par ces mots, que l'on met à l'alinéa : *Je suis ou J'ai l'honneur d'être, &c.* La première de ces deux façons me paroît préférable.

On y joint communément l'expression de quelque sentiment : *Je suis avec beaucoup d'estime, avec beaucoup de respect, avec un respectueux attachement* ; suivant le rang de ceux à qui l'on écrit.

On répète ensuite le mot de *Monsieur*, mais en s'écartant de la ligne & un peu au-dessous. En s'écartant & en descendant toujours vers le coin de la page, on met : *Votre très-humble & très-obéissant serviteur* ; de manière que la signature finisse la page, si cela se peut, sans trop d'affectation.

Il est bon de remarquer que l'on garde les intervalles que je viens d'indiquer dans des Lettres même où l'on n'a pas donné la ligne au commencement. Il est d'autres Lettres qu'on finit sans façon : *Je suis avec les senti-*

ments les plus distingués, avec attachement, avec une parfaite considération ; je fais très-parfaitement, &c. L'on voit bien que ces expressions supposent quelque supériorité de la part de celui qui écrit, &c. c'est aux circonstances à déterminer la formule qu'il convient d'employer.

*Lorsqu'on a donné quelque titre particulier dans le corps de la Lettre, on le répete ainsi dans la souscription :
Je suis, &c.*

Monseigneur,

De Votre Eminence,

ou

De Votre Grandeur,

Le très-humble, &c.

Cette manière singulière de finir toutes nos Lettres, fait dire joliment à Mr. de Voltaire :

« César & Pompée s'appelloient

observé dans les Lettres. 47

dans le Sénat César & Pompée ; mais ces gens-là ne savoient pas vivre. Ils finissoient leurs Lettres par *vale*, *adieu*. Nous étions nous autres il y a soixante ans affectionnés serviteurs, nous sommes devenus depuis très-humbles & très-obéissants, & actuellement nous avons l'honneur de l'être. Je plains notre postérité, elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles formules.

Dans les Lettres familières on cherche moins de façon. Bien des gens même ne (a) signent plus aujourd'hui lorsqu'ils écrivent fréquemment à la même personne. Il y a moins de risque, si la Lettre vient à s'égarer.

Les nouveaux Nobles, quand ils signent, ne manquent guères d'ajou-

(a) Je me rappelle quatre jolis vers, que je rapporte ici volontiers, parce qu'ils valent mieux que toute ma prose. La Reine ayant apperçu une Dame qui écrivoit à M^r. le Président Hénaut, S. M. eût la bonté d'ajouter à la Lettre quelques lignes, au bas desquelles elle mit ce mot : *desinez*. M^r. le Président Hénaut y répondit par ces vers :

Ce peu de mots tracés par une main divine

Mé craut bien de l'embarras ;

C'est oser trop si je devine,

C'est être ingrat que ne deviner pas.

ter le *de* avant leur nom ; c'est une faute : les Gentilshommes de campagne qui ont des titres, signent souvent *le Marquis de*, &c. *le Comte de*, &c. c'est une faute encore, à moins qu'on ne soit plusieurs du même nom, & que ce titre ne soit employé comme distinctif. Il est à supposer que ceux à qui vous écrivez n'ignorent pas qui vous êtes. Si vous voulez que les autres se souviennent de vos titres, c'est à vous à les oublier.

Il n'en est pas tout-à-fait de même des titres qui sont l'expression d'une charge ou d'un emploi. C'est assez l'usage qu'on les ajoute à son nom, surtout quand on écrit à une personne pour la première fois.

La manière la plus simple de plier une Lettre est toujours la meilleure ; il est bien de la mettre sous une enveloppe ; c'est un égard en province, à la Cour c'est un usage.

Pour cacheter on ne se sert jamais que de cire d'Espagne. Il la faut noire si on est en deuil, ou si on écrit à des personnes

observé dans les Lettres. 49

personnes qui y soient, & pendant le deuil de la Cour.

Les Lettres au Roi, à la Reine, au Dauphin, ne doivent point avoir d'autre adresse que celle-ci : *au Roi, à la Reine, à Monseigneur le Dauphin.* Pour un Prince du Sang, on met, à *S. A. S. Monseigneur le Prince de, &c.* Il ne faut pas mettre à *Son Eminence* ou à *son Excellence*, pour un Cardinal ou pour un Ambassadeur ; on adresse tout simplement à *Monseigneur, &c.*

Au dessus des autres Lettres on exprime les titres, la profession & la demeure des personnes, à moins que ce ne soient des gens bien connus, & que la ville ne soit pas considérable. Par exemple sur une Lettre à un Evêque qui est dans son diocèse, on n'ajoute pas en son palais, &c. rue, &c. le nom de la ville est alors suffisant.

L'on fait que l'adresse d'une Lettre s'écrit ainsi :

A Monsieur

Monsieur, &c.

C

de maniere que les deux premiers mots soient à l'extrémité de la première ligne. Dans la seconde on n'écrit que le nom de la personne. Si elle a quelque titre particulier , on énonce ce titre avant son nom :

A Monsieur

Monsieur le Comte de , &c.

Quand on indique la demeure , on ne doit pas dire *en rue S. Jacques* , par exemple , mais seulement *rue S. Jacques , rue S. Honoré , à Paris*. Si la ville est peu connue , il faut y joindre le nom de la province où elle se trouve.

En écrivant aux Religieuses , c'est toujours , *à Madame , &c.* Ce n'est guères que pour les Sœurs Converses que l'on met *à ma très-chère Sœur* ,

Au dessus d'une Lettre à un Religieux , il ne faut pas mettre , comme on le fait communement , *au Révérend Pere , le Révérend Pere* ; c'est joindre un datif & un nominatif : il faut tout simplement , *au Révérend Pere , Révérend Pere , &c.*

observé dans les Lettres. 31

Il n'est pas d'usage, il est même contre la politesse, d'affranchir les Lettres, à l'exception de celles qui sont pour les pays étrangers; j'en excepte aussi les Lettres adressées ou à de pauvres gens, que les moindres frais incommode, ou à des Journalistes, des Gazetiers, &c. qui ne seroient pas moins incommodes de tous les frais qu'occasioneroit la multitude des Lettres qu'ils sont exposés à recevoir.

Ces détails me paroissent suffisants; si je voulois tout dire, je ne finirois plus. Depuis qu'il y a dans le monde des Grands & des Flâteurs, c'est-à-dire, de l'orgueil & de la bassesse, le cérémonial est devenu une science étendue & difficile. Heureusement la liberté & l'aisance qui caractérisent la bonne compagnie parmi nous, s'affranchissent aujourd'hui de cet amas de rubriques, aussi impolies dans le fond, que fatigantes à l'extérieur. Il n'est plus permis qu'aux Gentilshommes de campagne, aux Barons Aldemands, ou aux *Monsignors* d'Italie,

52 *Cérémonial observé dans les Lett.*
de s'en tenir scrupuleusement à l'an-
cienne étiquette , pour savoir s'ils fe-
ront quatre pas ou cinq en recondui-
sant un Etranger , & s'ils doivent être
très-humbles ou seulement très-affec-
tionnés serviteurs.

Manquer à quelques petites forma-
lités , ce n'est pas un crime , dès qu'il
n'y a point de mauvaise volonté ; &
les Grands vraiment dignes de ce
nom, ne s'en formalisent pas. On a re-
marqué que ceux qui étoient les plus
prompts à s'offenser de cette espece
de manque d'égards , étoient com-
munément ceux qui dans le fond en
méritoient le moins. Personne n'est
plus jaloux du titre de Gentilhomme,
qu'un homme nouvellement ennobli,





MODELES
DE LETTRES
SUR
DIFFÉRENTS SUJETS.

Lettres Familieres & Badines.



YEZ autant d'esprit que vous voudrez ou que vous pourrez, dans une Lettre où vous vous égaierez pour égayer vos amis," dit Mr. de Voltaire. J'adopte volontiers cette maxime, pourvu qu'on ne donne pas à ce mot *esprit* une signification trop étendue. S'il doit faire disparoître le naturel, il ne faut pas l'admettre; il n'a droit de se montrer dans

§4 *Modeles de Lettres.*

une Lettre que pour remplir les vuides du sentiment.

C'est dans une Lettre familiere que la plaisanterie & l'enjouement sont à leur véritable place ; c'est là que l'unique regle est de n'en consulter aucune.

Je me trompe ; jusques dans les plus tendres effusions de cœur , c'est à la prudence à guider votre plume. Tous les jours on se repent d'avoir trop parlé ; cependant une parole disparoit au moment où on la prononce. L'écriture au contraire donne de l'existence aux pensées ; & l'on a souvent à rougir de ce que l'on a écrit dans un transport de familiarité , dans un enthousiasme d'amitié ou de tendresse. Une Lettre peut être interceptée , & fournir des armes contre vous ; le cœur même d'un ami peut changer , quelqu'attaché qu'il vous paroisse. *M^{me}. de Maintenon* disoit : *On est tous les jours trompé de des amitiés de trente ans ; & elle disoit vrai.*

LETTRE

DE RACINE.

A M. LE VASSEUR.

A Uze, le 24 Novem. 1661.

JE ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'est tout au plus si vous avez maintenant reçu ma première Lettre. Mais je ne vous réponds pas que dans huit jours je ne commence à gronder, si je ne reçois point de vos nouvelles. Épargnez-moi donc cette peine, je vous supplie; & épargnez-vous à vous-même de grossières injures, que je pourrois bien vous dire dans ma mauvaise humeur.

J'ai été à Nîmes, & il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique mille fois que celui des Diables à Nevers, & la rue d'Enfer, & tels autres chemins reprouvés; mais la ville est assurément aussi belle & aussi *poulide*, comme on dit ici, qu'il y enait dans le Royau-

me : il n'y a point de divertissemens
qui ne s'y trouvent.

*Suoni , canti , vesti , giuochi , vivande ,
Quanto può cor pensar , può chieder bocca.*

J'allai voir le feu de joie qu'un homme de ma connoissance avoit entrepris. Les Jésuites avoient fourni les devises , qui ne valoient rien du tout : ôtez cela, tout alloit bien Je trouvai encore d'autres choses qui me plurent fort , sur-tout les Arènes.

C'est un grand amphithéâtre un peu en ovale , tout bâti de prodigieuses pierres , longues de deux toises , qui se tiennent là depuis plus de seize cents ans , sans mortier & par leur seule pesanteur. Il est tout ouvert en dehors par de grandes arcades ; & en dedans ce ne sont autour que de grands sièges , où tout le peuple s'asseyoit pour voir les combats des bêtes & des Gladiateurs. Mais c'est assez vous parler de Nîmes & de ses raretés. Peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit ; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne ? De vous dire

qu'il fait ici le plus beau temps du monde ; vous ne vous en mettez guères en peine. De vous dire qu'on doit cette semaine créer des Consuls ; cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compere Cardeur & le Menuisier Gaillard , avec la robe rouge comme un Président , donner des arrêts & aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez point cela à Paris.

L E T T R E

DE RACINE A M. VITART.

A Uzé , le 30 Mai 1662.

M On oncle , qui veut traiter son Evêque dans un grand appareil , est allé à Avignon pour acheter ce qu'on ne pourroit trouver ici , & il m'a laissé la charge de pourvoir cependant à toutes choses. J'ai de fort beaux emplois , comme vous voyez , & je fais quelque chose de plus que manger ma soupe , puisque je la fais.

faire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner au premier, au second & au troisieme service, les entremets qu'il y faut mêler, & encore quelque chose de plus : car nous prétendons faire un festin à quatre services, sans compter le dessert. J'ai la tête si remplie de toutes ces belles choses, que je vous en pourrois faire un fort long entretien; mais c'est une matiere trop creuse sur le papier : outre que n'étant pas bien confirmé dans cette science, je pourrois bien faire quelque pas de clerc, si j'en parlois encore long-temps.

Je vous dirai une petite histoire assez étrange. Une jeune fille d'Usez, qui logeoit assez près de chez nous, s'empoisonna hier elle-même avec de l'arsenic, pour se venger de son pere qui l'avoit querellée trop rudement : du reste elle étoit très-sage. Telle est l'humeur des gens de ce pays-ci; ils portent les passions au dernier excès.



L E T T R E
DE M^{ME}. DE LA FAYETTE
A M^{ME}. DE SEVIGNÉ.

Paris, 14 Juillet 1673.

VOici ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre ; il y a fix mois que je n'ai été purgée : on me purge une fois, on me purge deux ; le lendemain de la deuxième, je me mets à table ; ah ! ah ! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage : mangez donc un peu de viande ; non, je n'en veux point : mais vous mangerez du fruit ; je crois qu'oui, hé bien mangez-en donc ; je ne saurois, je mangerai tantôt ; que l'on m'ait ce soir un potage & un poulet. Voici le soir, voilà un potage & un poulet ; je n'en veux point ; je suis dégoûté ; je m'en vais me coucher ; j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne ; je n'ai point

de mal , mais je n'ai point de sommeil
 aussi ; j'appelle , je prends un livre , je
 le referme ; le jour vient , je me leve ,
 je vais à la fenêtré : quatre heures son-
 nent , cinq heures , six heures , je me
 recouche , je m'endors jusqu'à sept :
 je me leve à huit : je me mets à table à
 douze inutilement , comme la veille ;
 je me remets dans mon lit le soir inu-
 tilement , comme l'autre nuit. Etes-
 vous malade ? Nenni. Etes-vous plus
 foible ? Nenni. Je suis dans cet état trois
 jours & trois nuits : je redors présen-
 tement ; mais je ne mange encore que
 par machine , comme les chevaux ;
 en me frotant la bouche de vinaigre :
 du reste , je me porte bien , & je n'ai
 pas même si mal à la tête.

L E T T R E

DE M^{LLR}. DE L'ENCLOS

A M. DE ST. EVREMONT.

J Edésie Dulcinée de sentir avec plus
 de joie le souvenir de son Chevalier.
 Votre Lettre a été reçue comme elle

le mérite, & la triste figure n'a point diminué le mérite des sentimens. Je crois, comme vous, que les rides sont les marques de la sagesse. Je suis ravi que vos vertus extérieures ne vous attristent point ; je tâche d'en user de même. Vous avez un ami * Gouverneur de province, qui doit sa fortune à ses agréments. C'est le seul vieillard qui ne soit pas ridicule à la Cour. Mr. de Turenne ne vouloit vivre que pour le voir vieux. Il le verroit pere de famille, riche & plaisant. Il a plus dit de plaisanteries sur sa nouvelle dignité, que les autres n'en ont pensé. Mr. d'Ebbene, que vous appelez le *Cunctation*, est mort à l'Hôpital. Qu'est-ce que les jugemens des hommes ! Si Mr. d'Olonne vivoit, & qu'il eût lu la Lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué votre qualité de son Philosophe. Mr. de Lausun est mort voisin. Il recevra vos compliments. Je vous rends très-tendrement ceux de Mr. de Charleval.

* Mr. le Comte de Grammont.



LETTRE
DE L'ABBÉ DE CHOISY
AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 4 Aout 1687.

QU'i vous auroit dit, Monsieur, il y a quinze ans, que cet Abbé *de Choisy* votre voisin seroit un jour votre confrere; * vous ne l'eussiez jamais cru en lisant ses Lettres: & même en lisant celle-ci, pourrez-vous croire que Messieurs de l'Académie, tous gens de bon sens & de bon esprit, aient voulu mettre son nom dans la même liste que le vôtre ? Consolez-vous, Monsieur, il faut bien qu'il y ait des ombres dans les tableaux. Les uns parlent, les autres écoutent; & je saurai fort bien me taire, sur-tout quand ce sera à vous à parler. Venez donc quand il vous plaira, vous ne me trouverez point dans votre chemin. Quoique ma nouvelle dignité

* Il venoit d'être reçu à l'Académie Française.

sur différents sujets. 63
me fasse votre égal (en Apollon , s'il
vous plait) je me rangerai toujours
pour vous laisser passer.

L E T T R E
D E M. DE COULANGES.

A MME. DE GRIGNAN.

A Tonnerre, le 3 Octobre 1694.

Cela est honteux , cela est horri-
ble, cela est infame , que depuis
que je suis dans votre voisinage , je ne
vous aie pas donné le moindre signe
de vie ; cependant , *Tonnerre & Gri-
gnan , Grignan & Tonnerre* , tous ces
châteaux peuvent fort bien avoir quel-
que commerce ensemble sans se mes-
allier , & ne pas regarder aux portes
à qui passera le premier. Il y a un
mois que je me promene dans les
Etats de M^{me}. de Louvois ; en vérité
ce sont des Etats au pied de la lettre.
Nous allons , quand le temps nous
y invite , faire des voyages de long
cours pour en connoître la grandeur ;

& quand la curiosité nous porte à demander le nom de ce premier village, à qui est-il ? on nous répond, c'est à *Madame* : à qui est celui qui est le plus éloigné ? c'est à *Madame* : mais là-bas, là-bas, un autre que je vois ? c'est à *Madame* : & ces forêts ? elles sont à *Madame* : voilà une plaine d'une grande longueur ; elle est à *Madame* ; mais j'apperçois un beau château ; c'est *Nicei*, qui est à *Madame* : quel est cet autre château sur un haut ? c'est *Paffi*, qui est à *Madame*. En un mot, *Madame*, tout est *Madame* en ce pays ; je n'ai jamais tant vu de possessions. Au surplus, *Madame* ne se peut dispenser de recevoir des présents de tous les côtés ; car que n'apporte-t-on point à *Madame*, pour lui marquer la sensible joie qu'on a d'être sous sa domination ? Tous les peuples des villages courent au devant d'elle avec la flûte & le rambour ; qui lui présente des gâteaux ; qui des châtaignes ; qui des noisettes ; pendant que les cochons, les veaux, les moutons, les coqs-d'Inde, les perdrix, tous les oi-

sur différents sujets. 65

seaux de l'air, & tous les poissons des rivières l'attendent au château. Voilà, Madame, une petite description de la grandeur de *Madame*; car on ne l'appelle pas autrement dans ce pays-ci; & dans les villages & partout où nous passons, ce sont des cris de *vive Madame*, qu'il ne faut pas oublier. Mais cependant au milieu d'un tel triomphe, il faut vous dire que *Madame* n'en est pas plus glorieuse; & l'on vit auprès d'elle dans une liberté charmante.

Adieu, ma très-aimable-Madame: croyez toujours que je ne suis pas indigne de toute l'amitié dont vous m'honorez, par toute la bonne & très-sincère tendresse que j'ai pour vous.

L E T T R E

DE M^{ME}. DE SEVIGNÉ

A M. DE COULANGES.

A Orléans, 11. Septembre 1695.

Nous voici arrivés sans aucun aventure. Nous avons trouvé ce

matin deux grands vilains pendus à des arbres sur le grand chemin : nous n'avons pas compris pourquoi des pendus ; car le bel air des grands chemins ; il me semble que ce sont des roués : nous avons été occupés à deviner cette nouveauté : ils faisoient une fort vilaine mine , & j'ai juré que je vous le manderois. A peine sommes-nous descendus ici , que voilà vingt bateliers autour de nous , chacun faisant valoir la qualité des personnes qu'il a menées , & la bonté de son bateau ; jamais les couteaux de *Nogent* , ni les chapelets de *Chartres* n'ont fait plus de bruit. Nous avons été long-temps à choisir ; l'un nous paroissoit trop jeune , l'autre trop vieux ; l'un avoit trop d'envie de nous avoir , cela nous paroissoit d'un gueux dont le bateau étoit pourri ; l'autre étoit glorieux d'avoir mené Mr. de Chaumes : enfin la prédestination a paru visible sur un grand garçon fort bien fait , dont la moustache & le procédé nous ont décidés. Adieu , mon vrai cousin , nous allons voguer sur la belle Loire.

L E T T R E

DE M. PAVILLON A M^{ME}. ***

QUoi ! parce que Mademoiselle ,
votre sœur se fait Religieuse ,
faut-il que vous soyez au déses-
poir ? Ne peut-on vivre contente dans
le monde , sans avoir une sœur ? Est-
ce un grand malheur de perdre l'espé-
rance d'avoir un beau frère , & le plai-
sir de partager avec lui la succession
paternelle ? Il n'est pas permis , Ma-
dame , d'assister à l'autel en habit de
deuil , & de pleurer sur la victime.

Mademoiselle votre sœur n'est pas
tant à plaindre que vous pensez : elle
est morte , à la vérité , pour la famil-
le ; mais c'est d'une mort volontaire
à son égard , précieuse devant Dieu ;
& que les hommes appellent civile ,
parce qu'on ne sauroit rien faire de
plus honnête & de plus obligeant pour
ceux qui restent.

L E T T R E

DE M. REGNARD A MME. ***

Ce 2 Juillet 1709

J'Ai lu avec plaisir, belle ***, les vers que vous avez faits sur la félicité de votre état. C'est ordinairement la mauvaise fortune & la nécessité qui fait devenir Poète ; mais Apollon vous a soufflé son esprit au milieu de l'abondance & de la prospérité. Vous avez raison de vous estimer heureuse ; je crois mon état presque aussi heureux que le vôtre, n'étoit une malheureuse dartre, qui s'est emparée de mon visage, & qui s'irrite contre les remèdes. En vain j'ai employé l'abstinence du vin, les saignées, les anodins & potions purgatives : la rebelle qu'elle est a établi son trône de rubis sur la partie supérieure, & rit des efforts que je fais pour la déposséder. C'est une grande mortification pour moi de me voir attaqué par l'endroit le plus sensible. Vous m'avez souvent

Fait compliment sur mon teint ; & voilà qu'en un moment mes joues se changent en bourgeons épouvantables. Le Ciel soit loué de tout : pourvu que votre amitié ne change point , je me consolerais de toutes mes disgraces.

L E T T R E

DE M^{ME}. LA DUCHESSE DU MAINE

A M. DE LA MOTTE.

Au mois de Novembre 1726.

J'E commence par vous dire, Monsieur, que je ne vous écris point. Je crois qu'il est bon que je prenne cette précaution, de crainte que vous ne vous y trompiez , & que vous ne preniez ceci pour une réponse. Voici la raison qui m'empêche de vous écrire. M^{me}. de Lambert vous fait un portrait de moi , auquel je suis bien aise que vous croyiez que je ressemble ; ainsi je dois prendre le parti de me taire , & de la laisser parler. Je ne vous dirai donc point que , pour la première

fois de la vie, M^{me}. de Lambert s'est trompée; qu'elle a fait un portrait purement idéal, qui n'a aucune réalité, & qui est à-peu-près comme le monde intelligible du P. Mallebranche; qu'elle m'a peint comme elle voudroit que je fusse, & non comme je suis en effet; que lorsqu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle l'ironie, elle se venge en se servant avec vous de l'hyperbole la plus outrée; qu'elle prouve bien que le goût ne peut être réduit en principes, puisque le sien la trompe si fort, & lui fait voir des choses si différentes de ce qu'elles sont: je ne vous dis rien de tout cela, au contraire, je vous prie de croire tout ce que M^{me}. de Lambert vous dit de moi. Certainement je ne vous désabuserai pas, ou du moins ce sera le plus tard que je pourrai. Je vais avoir grand soin de me cacher à tous les beaux esprits qui ne me connoissent pas encore; & loin de demander d'être reçue parmi vous, je me garderai bien de m'y produire, pour l'honneur de M^{me}. de Lambert & pour le mien. Je

sur différents sujets. 71

ne fais si je dois lui savoir tant de gré de ce qu'elle dit de moi. Hest vrai que j'en dois être très-flattée ; mais d'un autre côté , elle me met dans l'impossibilité de vanter son discernement, sa justesse d'esprit, sa façon d'écrire , & tant d'autres talens qu'autrefois je pouvois louer tout à mon aise ; elle me force à renoncer au commerce de tant de gens de mérite qui composent ses assemblées ; * elle me réduit à ne pouvoir ni écrire ni parler ; en un mot , en me voulant rendre une personne universelle , il se trouve qu'elle m'anéantit. Cependant je ne puis me résoudre à me priver de vos Lettres. Ecrivez-moi , Monsieur , & M^{me}. de Lambert répondra.

* On leur avoit donné le nom de Mardi , à cause du jour où elles se tenoient.



L E T T R E

DE M. DE LA MOTTE

A M^{ME}. LA DUCHESSE DU MAINE,*en réponse à la précédente.*

JE ne laisserai pas, Madame, de répondre à ce que vous n'écrivez pas. Ce que V. A. S. dit qu'elle ne dit point, vaut mieux que ce que disent les autres. J'en excepte pourtant M^{me}. de Lambert, qui parle si bien de vous, que je l'en crois malgré vous; votre Lettre même la justifie à merveille de toute hyperbole, & vous avez achevé votre portrait en le défavouant, tout ressemblant qu'il est. Bon Dieu, Madame, que je suis fâché de ne pouvoir aller à Sceaux! je vois bien que toute la semaine est Mardi* dans ce pays-là. Les Lambert, les Druillet, les St. Aulaire, & bien d'autres qui valent sans doute beaucoup dès qu'ils

* Voyez la note précédente.

vous plaisent, & par dessus tout une Princesse qui aide les gens, quelqu'esprit qu'ils aient, à en avoir encore davantage : où se trouveroit l'exquis, s'il n'étoit pas là? Je vous assure, Madame, que le Mardi, s'il m'en veut croire, sera désormais bien modeste : il craindra votre présence autant qu'il la fouhaitera, & il aura grand besoin de se rassurer sur la parole de M^{me}. de Lambert qui jure que vous ne faites jamais valoir votre supériorité. Quoi qu'il en soit, Madame venez, venez pour la confusion des superbes. Pour moi je ne m'embarrasse pas d'être humilié; j'ai un bon secret pour cela; je fais mon bien du mérite des autres, par le plaisir que j'y prends. Venez nous enrichir, Madame, venez nous charmer; exposez-vous généreusement à tous les sentimens qui pourront naître; nous envelopperons tout si bien sous le respect, que vous n'aurez rien à dire. Je vous demande une grace, Madame; si vous daignez m'honorer d'un mot de réponse, ne vous en remettez point à M^{me}. de Lambert.

Il me faut une Louise-Bénédict de Bourbon ; je ne fais quel goût j'ai pour ce nom-là , mais je vous jure que je ne saurois m'en passer.

Je suis , Madame , avec un très-
profond respect , &c.

L E T T R E
DE M. DE VOLTAIRE
A M. D'ARGET.

A Lausanne , le 8 Janvier 1752.

Vous demandez , mon cher ami & compagnon de Potsdam , comment Cinéas s'est accommodé avec Pyrrhus ? C'est premièrement que Pyrrhus fit un opéra de ma tragédie de *Melepe* & me l'envoya ; qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef , qui n'est pas celle du Paradis , & toutes ses faveurs , qui ne conviennent plus à mon âge ; c'est qu'une de ses soeurs , qui m'a toujours conservé ses bontés , a été le lien de ce petit

commerce qui se renouvelle quelque-fois entre le Héros Poète, Philosophe, Guerrier, brillant, fier, modeste Roi, & le Suisse Cinéas retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de *Lausanne*, soit des *Délices*; nos conversations pourroient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison. Figurez-vous quinze croisées de face, en ceintre, un canal de douze grandes lieues de long, que l'œil enfle d'un côté, & un autre de quatre à cinq lieues; une terrasse qui domine sur cent jardins; ce même lac qui présente un vaste miroir au bout des miens; les campagnes de la Savoie au-delà du même lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre; enfin une maison où je ne suis incommode que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers: M. Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que *Pyrrhus*: mais il faudroit un estomac; c'est un point sans le-

quel il est difficile à Pyrrhus & à Cîneas d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir : c'est ainsi que nous oublions les querelles des Rois & celles des gens de Lettres, les unes affreuses, les autres ridicules. On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre Mr. le Maréchal de Richelieu & le Prince de Brunswik : il est vrai que j'ai gagné aux échecs à ce Prince une cinquantaine de louis ; mais on peut perdre aux échecs, & gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille bayonnettes. Je conviens avec vous que le Roi de Prusse a la vue basse, & la tête vive ; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité : le fond de son armée a été discipliné pendant quarante ans ; songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur Roi tous les jours, qui sont connues de lui, & qu'il exhorte chapeau bas à faire leur devoir. Souvenez-vous comment ces drôles

sur différents sujets.

77

la font le pas de côté & le redoublé ; comment ils escamotent la carthouche , comment ils tirent six à sept coups par minute. Enfin , leur maître croyoit tout perdu si l'y a trois mois ; il vouloit mourir , il mē faisoit ses adieux en vers & en prose ; & le voilà qui , par sa célérité & par la discipline de ses soldats , gagne deux grandes batailles dans un mois , court aux François , vole aux Autrichiens , reprend Breslau , fait quarante mille prisonniers & des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie , si vive & si compliquée.

F R A G M E N T S

DE LETTRES FAMILIERES.

L ne sera pas dit que l'on cachete une Lettre à mon nez , sans que je vous donne quelque légère *signifiante*.
Bon jour ou bon soir , ma petite sœur , selon l'heure que vous recevrez cette Lettre. Nous passons ici notre temps tout doucement , &c. (M. de Sévigné à la sœur.)

D 3

Mon cher Coulanges , hélas ! vous avez la goutte au pied , au coude , au genou ; cette douleur n'aura pas grand chemin à faire pour tenir toute votre petite personne. Quoi , vous criez ! vous vous plaignez ! vous ne dormez plus ! vous ne mangez plus ! vous ne buvez plus ! vous ne chantez plus ! vous ne riez plus ! quoi , la joie & vous ce n'est plus la même chose ! Cette pensée me fait pleurer ; mais pendant que je pleure , vous êtes guéri , je l'espère & je le souhaite. (*Mr de Sévigné à Mr. de Coulanges.*)

Je ne puis vous dire combien je vous plains , ma fille , combien je vous loue , combien je vous admire : voilà mon discours divisé en trois points : *je vous plains* d'être sujette à des humeurs noires qui vous font sûrement beaucoup de mal : *je vous loue* d'en être la maîtresse quand il le faut : & *je vous admire* de vous contraindre pour paroître ce que vous n'êtes pas , &c. (*La même à sa fille.*)

Allez vous promener , Madame la Comtesse , de me venir proposer de

ne vous point écrire ; apprenez que c'est ma joie & le plus grand plaisir que j'aie ici, &c. (*La même à la même.*)

Vous m'écrivez en vous jouant ; vous m'en dites tant & si peu qu'il vous plaît ; je vois les Graces autour de vous qui se relaient à dicter vos Lettres ; ou plutôt je vois que vous ne leur laissez rien à faire que de sourire à votre badinage : en vérité cela est bien commode, &c. (*M. de La Motte à Madame la Duchesse du Maine.*)

L E T T R E S

SÉRIEUSES ET MORALES.

IL est naturel que cette foule de vicissitudes dont nous sommes tous les jours les acteurs ou les témoins , & cette mélancolie , la compagne inséparable de la philosophie & de la raison , nous ramenant souvent à des réflexions sérieuses. Il est naturel aussi que nous nous plaçons à les communiquer , soit pour satisfaire notre vanité , soit pour soulager notre cœur.

80. *Modeles de Lettres.*

Quel est l'homme qui aime à penser pour lui tout seul !

Dans une Lettre, ces réflexions doivent être exprimées simplement ; & de ce ton qui les fait recevoir dans un entretien familier ; elles ne doivent afficher ni la morgue du pédantisme , ni les prétentions de l'éloquence.

Une autre observation, que l'on ne fait peut-être pas assez souvent , c'est qu'il faut bien connoître les personnes à qui on les adresse. C'est outrager la raison , que de l'exposer aux railleries & au persiflage de la précieuse ou du petit-maître. Il n'est pas moins important de prévoir aussi les circonstances où l'on recevra votre Lettre ; quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs , elle est mauvaise dès qu'elle est déplacée. Plutarque vous diroit : *Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos.*



L E T T R E
DE M^{ME}. DE MAINTENON
A M^{ME}. DE CHANTELOU.

Passy, 28 Avril 1666.

MÉ voilà , Madame , bien éloignée de la grandeur prédite. Je me soumets à la Providence : & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu ? Mes amis m'ont conseillé de m'adresser à M. * * *, comme s'ils avoient oublié les raisons que j'ai de n'en rien espérer : irai-je le regagner par mes soumissions , & briguer l'honneur d'être à ses gages ? On m'a envoyée à Mr. Colbert , mais sans fruit. J'ai fait présenter deux placets au Roi , où l'Abbé Testu a mis toute son éloquence : ils n'ont pas seulement été lus. Oh ! si j'étois dans la faveur , que je traiterois différemment les malheureux ! Qu'on doit peu compter sur les hommes ! Quand je n'avois besoin de rien , j'aurois obtenu un Evêché ; quand j'ai be-

D 5

soin de tout, tout m'est refusé. M^{me}. de Chalais m'a offert sa protection, mais du bout des levres: M^{me}. de Lyonne m'a dit, *je verrai, je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ses services, & personne ne m'en a rendu. Le Duc est sans crédit, le Maréchal occupé à demander pour lui-même. Enfin, Madame, il est très-sûr que ma pension ne sera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle ses enfants par les adversités. Qu'il m'appelle, je le suivrai dans la règle la plus austère. Je suis aussi lasse du monde que les gens de la Cour le sont de moi. Je vous remercie, Madame, des consolations chrétiennes que vous m'offrez, & des bontés que mon frere m'écrit que vous daignez lui témoigner.



L E T T R E
D U P E R E B O U H O U R S .
A U C O M T E D E B U S S Y .

A Paris, ce 6 Février 1675.

JAi reçu votre Lettre , Monsieur ,
avec toute la joie que donnent les
Lettres qu'on souhaite extrêmement ,
& qu'on n'attend presque plus. Je ne
savois à qui me prendre de votre si-
lence: il ne s'en est rien fallu que je
ne m'en sois pris à cette résignation
que le Ciel vous a donnée depuis peu ,
& qui vous a un peu endurci. A vous
parler franchement, Monsieur; quel-
que zèle que j'aie pour votre repos &
pour votre salut, je ne serois pas bien
aise que vous fussiez si philosophe &
si chrétien pour moi.

Je suis ravi que Dieu entre un peu
dans vos réflexions, & que vous regar-
diez comme une faveur du Ciel, ce
qui est une disgrâce aux yeux du mon-
de. Croyez-moi, Monsieur, votre

D. 6.

84. *Modelos de Lettres*

mauvaise fortune en est une bonne pour vous , à parler chrétiennement. La Providence a des desseins de miséricorde sur nous lorsqu'elle nous afflige ; & les chemins les plus rudes sont d'ordinaire les plus sûrs pour aller où elle nous conduit. Mais parlons d'autre chose : pour peu que je continuasse sur le même ton , vous prendriez ceci pour un sermon ; & je craindrois de vous endormir. Enfin nous avons un Confesseur du Roi. C'est le Pere de la Chaise , homme de mérite & de qualité , qui a de l'esprit , du savoir , un grand fond d'honneur & une droiture des premiers siècles , sur-tout beaucoup de piété & une conduite très-sage. Selon toutes les apparences , il remplira dignement ce poste , que je ne lui envie pas , je vous jure. Quand on a une fois renoncé à tout , on est trop heureux de n'être rien.



L E T T R E
DU COMTE DE BUSSY
A U P E R E R A P I N

*Sur la mort de Mr. le premier Président de
Lamoignon.*

A. Bussy, ce 12 Décembre 1677.

A H! mon révérend Pere, quelle
perte nous venons de faire! &
où trouverons-nous jamais un ami qui
ait l'esprit & le cœur faits comme Mr.
le premier Président de Lamoignon?
Vous me demandez par votre dernière
Lettre des réflexions sur les choses du
monde: hélas! mon révérend Pere,
je ne croyois pas en avoir de si tristes
à vous faire; mais enfin je vous dirai
que jamais aucun événement ne m'a
plus détaché du monde que celui-ci.
Mr. le premier Président paroïssoit
avoir la santé d'un homme de trente
ans: il étoit dans un grand poste, &
sur le point de monter plus haut: il
étoit heureux en ses enfants & en ses

biens : enfin il jouissoit d'une grande fortune, qu'il devoit à sa vertu, ce qui est bien rare ; & tout cela le quitte en deux jours avec la vie. Ah ! mon révérend Pere, que les jugemens de Dieu sont incompréhensibles ! Combien voyons-nous de gens heureux jusqu'à l'extrême vieillesse, qui sont bien éloignés de la vertu de notre ami ? Je ne finirois point si je voulois vous dire tout ce que cette mort me fait penser. Le bon Dieu soit notre consolation : vous en avez besoin, avec toute votre sagesse ; car vous aimiez ce grand homme autant qu'il le méritoit : pour moi je ne l'oublierai jamais.

L E T T R E
DE M^{ME}. DE SEVIGNÉ
AU COMTE DE BUSSY.

À Paris, ce 5 Avril 1681.

J'Apprends, mon cher cousin, que ma niece ne se porte pas trop bien. C'est qu'en ne peut pas

sur différents sujets. 87

être heureux en ce monde : ce sont des compensations de la Providence, afin que tout fût égal ou qu'au moins les plus heureux pussent comprendre par un peu de chagrin & de douleur ce qu'en souffrent les autres qui en sont accablés. Le P. Bourdaloue nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la Providence ; & qu'il n'y a que celle du salut, que Dieu nous donne lui-même, qui soit estimable. Cela console, & fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte, c'est bientôt fait ; le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paroître. Voilà des moralités de la semaine sainte.



L E T T R E
DE M^{ME}. DE SEVIGNÉ
A M^{ME}. DE GRIGNAN SA FILLE.

Aux Rochers, Mercredi 30 Nov. 1689.

IL me semble, ma chere enfant; que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse; je la vois; m'y voilà: & je voudrois bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements* qui sont près de m'outrager; mais j'entends une voix qui dit: Il faut marcher malgré vous; où bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop; mais un retour à la volonté de Dieu, & à cette loi universelle qui nous est imposée; remet la raison à sa place, & fait prendre patience.

Prenez-la donc aussi , ma très-chère ;
& que votre amitié trop tendre ne
vous fasse point jeter des larmes que
votre raison doit condamner.

L E T T R E
DE M^{me}. DE SEVIGNÉ

A M. DE COULANGES,

En lui apprenant la mort de Mr. de Louvois.

A Grignan, le 26 Juillet 1691.

JE suis tellement éperdue de la
nouvelle de la mort très-subite de
Mr. de Louvois , que je ne sais par
où commencer pour vous en parler.
Le voilà donc mort , ce grand Mi-
nistre , cet homme si considérable ,
qui tenoit une si grande place , dont
le moi , comme dit Mr. Nicole , étoit
si étendu ; qui étoit le centre de tant
de choses : que d'affaires , que de des-
seins , que de projets , que de se-
crets , que d'intérêts à démêler ! que
de guerres commencées , que d'intri-
gues , que de beaux coups d'échecs

à faire & à conduire ! Ah ! mon Dieu ,
donnez-moi un peu de temps ; je vou-
drois bien donner un échec au Duc
de Savoie , un mat au Prince d'O-
range : non , non , vous n'aurez pas
un seul moment. Faut-il raisonner sur
cette étrange aventure ? non en vé-
rité , il y faut réfléchir dans son ca-
binet. Voilà le second Ministre que
vous voyez mourir , depuis que vous
êtes à Rome : rien n'est plus différent
que leur mort ; mais rien n'est plus
égal que leur fortune , & les cent
millions de chaînes qui les attachoient
tous deux à la terre. Quant aux grands
objets qui doivent porter à Dieu ,
vous vous trouvez embarrassé dans
votre Religion sur ce qui se passe à
Rome & au Conclave : mon pauvre
cousin , vous vous méprenez ; j'ai ouï
dire qu'un homme d'un très bon esprit
tira une conséquence toute contraire
au sujet de ce qu'il voyoit dans cette
grande ville ; il en conclut qu'il fal-
loit que la Religion Chrétienne fût
toute sainte & toute miraculeuse , de
subsister ainsi par elle-même au mi-

sur différents sujets. 91
lieu de tant de désordres & de tant
de profanations : faites donc comme
lui, & tirez les mêmes conséquences.

L E T T R E

DE M^{ME}. LA MARQUISE DE LAMBERT

A M^{ME}. * * *

Vous écrivez, Madame, le langage des Dieux ; & je vous répondrai le langage des hommes. Quand je suis chagrine, je me jette dans la morale ; je vais vous rendre quelques-unes de mes réflexions de ce matin.

Pour tirer parti d'une retraite forcée, j'ai voulu me consoler en pensant aux avantages de la solitude. Vous me mandez que vous rentrez dans la vôtre. Le monde n'a-t-il pas affoibli le goût que vous aviez pour elle ? N'avez-vous point trouvé votre manière de penser & vos sentimens un peu dérangés ? Quelque préparé qu'on soit quand on se présente aux objets,

ils font malgré nous leur impression. M'est-il permis de citer ? Un Philosophe assuroit, " qu'il ne rentroit jamais chez lui tel qu'il en étoit sorti ; qu'il y avoit toujours quelques sentimens qu'il avoit affoiblis qui se réveilloient ; que plus il avoit vu de monde , plus les passions acquéroient d'autorité ; qu'il est difficile de résister à leurs efforts quand elles viennent si fort accompagnées ; enfin , qu'il revenoit toujours plus imparfait , pour avoir été parmi les hommes ". Ces dangers ne sont pas pour vous , Madame.

Comme j'ai vu que le temps n'étoit pas d'accord avec mes desirs , j'ai essayé d'accommoder mes desirs au temps ; & pour me venger de sa malice , j'ai résolu non seulement de supporter ma situation , mais même d'en jouir : cela est téméraire. Pour m'aider , j'ai lu une Lettre de Plinè étant à sa maison de campagne , dont il fait une très-aimable description : ensuite il fait passer en revue toutes les occupations de la ville , qui , lorsqu'il y est ,

lui paroissent si importantes ; (ces grands riens , qui tiennent une si grande place dans notre imagination , perdent bien de leur prix quand on les voit de loin :) après avoir rendu compte à son ami de l'emploi de son temps , ils s'écrie : » O innocente vie ! que cette oisiveté est aimable ! qu'elle est honnête & préférable aux plus illustres emplois ! mer , rivages , dont je fais mon vrai cabinet , que ne m'inspirez-vous pas ! & ne vaut-il pas mieux passer ici sa vie à ne rien faire , que de songer sérieusement dans la ville à faire des riens " ? Je voudrois bien pouvoir illustrer mon loisir comme Pline : mais il ne m'en restera que l'ennui & l'inutilité.

Avec vous , Madame , je prends de la hardiesse , & je vais vous citer une autorité respectable pour vous ; c'est la Sagesse , qui dit : *Je la menerai dans la solitude , & là je parlerai à son cœur.* C'est là où la Vérité donne ses leçons ; où les préjugés s'évanouissent ; où la prévention s'affoiblit ; où l'opinion qui gouverne tout , com-

mence à perdre les droits ; où nous apprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination fait nous surfaire : enfin il me semble que dans la solitude, nous n'avons que les besoins de la nature, qui après tout sont très-bornés ; & que dans la ville, nous avons ceux de l'opinion, qui sont immenses. Je voudrois bien déranger des idées qui occupent une si grande place dans mon esprit, & rendre, s'il est possible, mon bonheur indépendant : il ne devrait presque dépendre que de nous ; & c'est par une espece d'usurpation que les objets extérieurs se sont mis en possession d'en disposer ; je voudrois bien me ressaisir d'un droit si important. Eh ! qu'il est dangereux de se confier à ce qui est hors de nous ! tout en éloignement me paroît diminuer de prix & de valeur, hors vous, Madame, qui êtes toujours pour moi dans le même point de vue.

Voilà ce que mon esprit a pensé, mais ce que mon cœur n'a pas senti : il ne recevra jamais des vérités qui pourroient le conduire à s'éloigner de

sur différens sujets. 91

vous. L'un & l'autre s'accordent sur votre compte, Madame ; car mon esprit a toujours trouvé parfait ce que mon cœur lui a montré aimable : & ma retraite m'a appris que la solitude est amie des sentimens , puisque les miens , Madame , ont infiniment augmenté pour vous.

Je change de ton , & je vous assure, Madame , que dès que les eaux seront retirées , ma morale ne me retiendra pas un moment ; & que je ferai très-pressée d'avoir l'honneur de vous aller trouver.

F R A G M E N T S

D E L E T T R E S

S É R I E U S E S E T M O R A L È S .

JE n'ai que quatre ou cinq cents livres à manger : & cela m'a suffi jusqu'à présent ; m'y voilà fait , & mon appétit ne va pas plus loin. Si j'avois l'estomac plus grand ; ou , pour parler d'une façon plus sé-

rieuse, si le bonheur, qui sans doute est l'objet qu'on envisage dans une situation aisée, se ramassoit dans les champs, & s'accumuloit dans la grange, en proportion avec la dîme, j'ambitionnerois un bénéfice plus considérable : mais je vois tous les jours des choses qui me guérissent de ce desir ; je vois des gens dont le revenu est triple & quadruple du mien : sont-ils plus contents que moi ? vivent-ils même plus à leur aise ? Non : ils ont plus de revenus ; mais ils ont plus de besoins, & ces besoins, pour les satisfaire, les assujettissent à des mouvements, des travaux, des inquiétudes, qu'à bien appréciés, doivent faire plaindre plutôt qu'envier leur état. Le bonheur, pour eux, occupe un vaste terrain, & porte sur je ne sais combien d'états différentes, dont l'ébranlement d'une seule fait crouler tout l'édifice. Le mien ne gît que dans un point presque imperceptible, & ne porte que sur lui-même, ou, pour mieux dire, ne porte sur rien ; & le

je ne suis heureux, que parce que je ne pense point à l'être, ni même à regarder seulement si je le suis. On dit communément que pour l'être, il ne faut que se persuader qu'on l'est. La contradictoire, à moi, me paroîtroit beaucoup plus soutenable; & je penserois que pour être heureux, il ne faudroit pas même songer à se croire tel. Orphée ramene Euridice des Enfers; il veut voir si cette chere épouse le suit; il la regarde, & elle disparoît. Emblème bien naturel du bonheur; un simple coup d'œil le fait évanouir. (Lettre d'un Curé dans les Amognes en Nivernois. *Mercur de France*, Mai 1757.)

O gens heureux! o demi-Dieux!
si vous êtes au dessus de la rage de
la bassette *; si vous vous possédez
vous-même, si vous prenez le temps
comme Dieu l'envoie, si vous re-
gardez votre exil comme une piece
attachée à l'ordre de la Providence,
si vous ne retournez point sur le pas

* Jeu fort à la mode en ce temps-là.

se pour regretter ce qui se passa il y a trente ans, si vous êtes au dessus de l'ambition & de l'avarice; enfin, ô gens heureux! ô demi-Dieux! si vous êtes toujours comme je vous ai vus, & si vous passez paisiblement votre hiver à *Autun* avec la bonne compagnie que vous me marquez. (M^e. de Sevigné au Comte de Buffi.)

J'ai une place d'écoutant dans toutes leurs assemblées, & je me fers souvent de votre méthode (a); une grande modestie, point de démangeaison de parler. Quand la halle me vient bien naturellement, & que je me sens instruit à fond de la chose dont il s'agit, alors je me laisse forcer, & je parle à demi-bas, modeste dans le ton de la voix aussi-bien que dans les paroles. Cela fait un effet admirable; & souvent quand je ne dis mot, on croit que je ne veux pas parler; au lieu que la bonne raison de mon silence est une ignorance profonde, qu'il

(a) La relation de ce voyage est adressée à l'Abbé de Dangeau, & l'Auteur lui parle comme dans une Lettre.

est bon de cacher aux yeux des mortels. Encore est-ce quelque chose d'avoir profité de vos leçons. (L'Abbé de Choisy, Journal du voyage de Siam.)

Il y a long-temps, Madame, que je prêche à M^{me}. de *** la paix d'une retraite. Chaque saison de la vie a des bienfaisances qui lui sont propres, & qui prescrivent de nouvelles regles de conduite. Il est dangereux de s'y méprendre : le monde ouvre sur nous des yeux malins ; tout y est plein de gens qui s'offensent des mérites d'autrui à proportion qu'ils éclatent ; il suffit souvent d'être vertueux pour être haï ; les hommes rebutent ce qui passe leur regle, & ce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Pour moi, Madame, la peur m'a pris, & l'on ne sauroit plus m'envier que le bonheur de mon obscurité : comme j'ai toujours mis le ridicule presque au niveau du deshonneur, je me suis dépêché de vieillir, de peur de vieillir trop tard. (Lettre de M. de la Riviere à M^e. de Lambert.)

DES RÉPONSES ET DES BILLETS.

IL n'y a qu'une chose à dire sur les réponses , c'est qu'elles doivent prendre le ton de la Lettre qui les occasionne. L'annonce de la réception de cette Lettre en fait communément le début ; & l'on continue à la suivre articles par articles , autant que le sujet le demande. Les Négotians disent toujours : *J'ai reçu la vôtre du 15. du 18. &c.* cela n'est bon que parmi eux. Pour parler exactement , il faut dire : *J'ai reçu votre Lettre , &c.*

Il y a un proverbe qui dit que toute Lettre mérite une réponse ; & Pibrac , qui a fait tant de quatrains , si peu lus , quoique si dignes de l'être , dit que le bon sens est dans les proverbes.

Ce seroit une impolitesse grossière que de ne rien dire à celui qui vous adresseroit la parole dans un entretien familier : c'en est donc une aussi con-

Adorable de ne pas répondre à ceux qui vous écrivent.

La multitude des occupations n'est pas une raison qui puisse dispenser d'une réponse : tout au plus c'est un prétexte de la différer. Je ne sache qu'une chose qui puisse justifier ce procédé ; ce sont ces manques d'égards qu'on ne sauroit rejeter, ni sur l'ignorance, ni sur la bonne intention de celui qui écrit. Personne n'est tenu de répondre à une sottise.

Ce qui distingue un billet d'une Lettre, c'est qu'on le commence & qu'on le finit sans façon ; c'est qu'on l'écrit souvent sur une demi-feuille de papier ; c'est qu'on le plie sans cérémonie & même sans le cacheter ; c'est qu'on n'y met point d'adresse, où qu'on se contente d'écrire au-dessus, pour M***, &c.

Il n'y a que des occupations bien importantes & bien pressées, une supériorité bien marquée, ou une familiarité bien établie, qui puissent autoriser à écrire un billet. Hors de là il passe pour une impolitesse.

Voici un joli billet de Louis XIV. à Mr. le Duc de la Rochefoucauld, qu'il venoit de nommer Grand-Maitre de la garderobe : *Je me réjouis avec vous, comme votre ami, du présent que je vous ai fait, comme votre maître.*

L E T T R E S D E C O N S E I L S.

ON a dit depuis longtems que les talens étoient partagés, & que les dons du génie n'étoient pas communs à tous ; il en est de même du bon sens & de la prudence. Mais la société répare en quelque sorte les torts de la Nature, de cette mere si tendre envers les uns, tandis qu'à l'égard des autres elle est une mère si sévère. Les idées répandues dans les esprits de ceux qui vous environnent font un supplément à celles que vous n'avez pas. Cet homme que vous consultez devient alors un autre vous-même, & ses connoissances ne font

plus avec les vôtres qu'une même masse de lumieres qui vous éclaire & vous conduit.

On insiste toujours sur l'utilité qu'il y a de consulter, & l'on parle fort peu de la maniere de donner des conseils. Celle-ci est pourtant plus difficile que l'autre n'est nécessaire.

La premiere regle, c'est de ne donner aucun avis qu'on ne vous l'ait demandé, à moins que votre situation ne vous en fasse un devoir. Un pere doit des conseils à ses enfants, un maître à ses disciples, un ami en doit à son ami.

Voulez-vous que vos conseils soient écoutés ? donnez-les sans affecter aucune supériorité sur ceux à qui ils s'adressent, on ne persuade jamais ceux qu'on paroît vouloir dominer : donnez-les sur-tout sans y laisser entrevoir le moindre air de malignité. *Moliere* dans une scene du *Misanthrope*, ce chef-d'œuvre du Théâtre comique, fait paroître deux femmes, dont l'une répond aux avis piquants que lui donne l'autre, par des avis plus pi-

quants encore. Il n'a peint que ce qui arrive tous les jours dans la société.

Il est indigne d'un honnête homme de déguiser la vérité quand on la lui demande. Hélas ! pourquoi faut-il qu'il soit si dangereux de la dire ? Clitus dit la vérité à Alexandre, & Alexandre assassina Clitus ; Charideme la dit à Darius , & Darius fit couper la tête à Charideme ; Philoxene la dit à Denis, & Denis le chargea de fers. Que veux-je conclurre de tout cela ? qu'il faut trahir la vérité ? A Dieu ne plaise ! elle est trop chère à mon cœur. Je veux seulement insinuer que l'art de la dire demande beaucoup de discrétion & de prudence.

L E T T R E

DE RACINE A SON FILS.

C'Est tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie. Comme je serai quinze jours sans vous voir , & que vous êtes continuellement présent à mon esprit , je

sur différens sujets. roy
ne puis m'empêcher de vous répéter
encore deux ou trois choses que je
crois très-importantes pour votre con-
duite.

La première, c'est d'être extrême-
ment circonspect dans vos paroles,
& d'éviter la réputation d'être un
parleur, qui est la plus mauvaise ré-
putation qu'un jeune homme puisse
avoir dans le pays où vous entrez. La
seconde est d'avoir une extrême doc-
ilité pour les avis de Mr. & M^{me}. Vi-
gan, qui vous aiment comme leurs
enfants.

N'oubliez point vos études, & cul-
tivez continuellement votre mémoi-
re, qui a grand besoin d'être exercée.
Je vous demanderai compte à mon
retour de vos lectures, & sur-tout de
l'histoire de France, dont je vous de-
manderai à voir vos extraits.

Vous savez ce que je vous ai dit des
opéra & des comédies : on en doit
jouer à Marly. Il est très-important
pour vous & pour moi-même qu'on
ne vous y voie point, d'autant plus
que vous êtes présentement à Versail-

les pour y faire vos exercices , & non point pour affister à toutes ces sortes de divertissemens. Le Roi & toute la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller ; & ils auroient très-méchante opinion de vous , si à l'âge où vous êtes , vous aviez si peu d'égard pour moi & pour mes sentimens. Je devois avant toutes choses , vous recommander de songer toujours à votre salut , & de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la Religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde , c'est s'il me revenoit que vous êtes un indévot , & que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu , mon cher fils : donnez-moi souvent de vos nouvelles.



L E T T R E
DE M^{ME}. DE MAINTENON
A SON FRERE.

O N n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte & ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frere, aux voyages d'Amérique, aux malheurs de notre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, & vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, & nos souhaits ne seroient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons

contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu : mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire & le commode : tout le reste n'est que cupidité. Tous ces desirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées : vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que desirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse & d'ambition vous coûtent la perte de votre repos & de votre santé ? Lisez la vie de S. Louis : vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au dessous des desirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre sante. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse & moins sombre ce fera un grand point de gagné.

Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules : il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie & réglée. Vous ne penserez pas bien tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'ame est sans vigueur. Adieu. Ecrivez-moi plus souvent, & sur un ton moins lugubre.

L E T T R E

DE LA MÊME A SA NIECE.

DE quoi vous plaignez-vous, ma chere niece ? de ce que je ne vous ai pas écrit sur la mort de Mr. de Caylus ? Vous savez si je m'y suis intéressée : & nous ne devons pas en être aux compliments : je suis si malade & si vieille, que je me réduis aux Lettres nécessaires. Qu'est-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi ? vous êtes en âge & en possession de vous bien conduire : que voulez-vous changer à la veille de ma mort ?

Vous ne serez pas assez folle pour vous remariar : vivez en bonne mere : ne rentrez pas dans le monde : choisissez un certain nombre d'amies : voyez peu d'hommes , & que ce soient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode : ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme : défiez-vous des plus sages , défiez-vous de vous-même : croyez en une personne qui a de l'expérience , & qui vous aime. Vous êtes encore jeune & belle : au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfants : servez Dieu sans cabale : ne méprisez personne , & ne vous entêtez de rien : suivez la vie commune , soyez simple : & pardonnez à ma tendresse cette petite instruction ; elle vaut bien un compliment.



L E T T R E
D E L A M Ê M E
A M. LE CARD. DE NOAILLES.

A Marly, ce 11 Janvier 1706.

MArchez bien droit & bien sûrement, Monseigneur, dans l'affaire de M^{me}. de Mondonville. Vous êtes accusé d'aimer les Jansénistes, & encore plus de haïr les Jésuites. Il regardent Mr. Couet comme leur ennemi. Ne dites ni n'écrivez que ce que vous diriez ou écrieriez au Roi & au P. de la Chaise : défiez-vous de tout. Soutenez ou excusez le Roi, & gardez la force de la vérité pour la lui dire à lui-même. Excusez la liberté de mes conseils & de mes expressions : c'est mon zele qui me les inspire.

L E T T R E

DE M^{me}. DE SEVIGNÉ

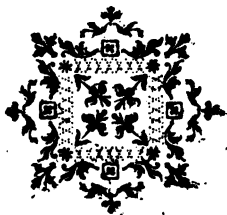
A SA FILLE.

J'Ai écrit au Marquis *, ma chere Comtesse, quoique je lui eusse déjà fait mon compliment. Je le prie de lire dans cette triste garnison, où il n'a rien à faire : je lui dis que puisqu'il aime la guerre, c'est quelque chose de monstrueux de n'avoir point envie de voir les Rivres qui en parlent, & de connoître les gens qui ont excellé dans cet Art : je le gronde, je le tourmente : j'espere que nous le ferons changer : ce seroit la premiere porte qu'il nous auroit refusé d'ouvrir. Je suis moins fâchée qu'il aime un peu à dormir, sachant bien qu'il ne manquera jamais à ce qui touche sa gloire, que je ne le suis de ce qu'il aime à jouer. Je lui fais entrevoir que c'est une rui-

* Le fils de M^{re}. de Grignan.

sur différents sujets. 113

ne : s'il joue peu , il perdra peu ;
mais c'est une petite pluie qui mouille : s'il joue souvent , il sera trompé , il faudra payer ; & s'il n'a point d'argent , ou il manquera de parole , ou il prendra sur son nécessaire. On est malheureux aussi parce qu'on est ignorant ; car même , sans être trompé , il arrive qu'on perd toujours. Enfin , ma fille , ce seroit une très-mauvaise chose , & pour lui & pour vous , qui en sentiriez le contre-coup. Le Marquis seroit donc bienheureux d'aimer à lire : la jolie , l'heureuse disposition ! on est au dessus de l'ennui & de l'oïveté , deux vilaines bêtes.



L E T T R E
DE M. RÉMOND DE S. MARD
A M. D E S * * *

Qui envoyoit son fils au service.

Vous envoyez Mr. votre fils à la guerre, Monsieur, & vous dites pour vos raisons qu'il y a des gens d'aussi bonne maison que lui qui y vont ? C'est-à-dire, que comme c'est la coutume des enfants de qualité d'aller à la guerre, il faut que votre fils y aille. Quoi ! vous ne faites donc rien que par coutume & avec cela vous prétendez être philosophe ? Oui, direz-vous ; la philosophie, après avoir bien raisonné, nous ramène à la coutume, dont elle nous avoit écartés ; & nécessités de vivre avec les hommes, il nous faut bien faire comme eux. Tout beau, Monsieur : nous sommes assujettis aux usages extérieurs que les hommes ont établis entre

sur différents sujets. 215

eux , nous sommes obligés de nous habiller , de faire des révérences comme eux , de ne pas toujours laisser éclater le mépris que nous avons pour ceux qui le méritent ; & pour cela , de parler ce jargon commun par lequel nous nous témoignons les uns aux autres des dispositions d'estime & d'amitié que nous n'avons pas. Voilà , Monsieur ; à quoi la coutume & la raison même nous assujettit ; mais permettez-moi de vous dire qu'elle n'ordonne rien de plus. De l'air que vous y allez , je gage que si vous aviez été de la Cour de ces Rois dont les Courtisans célébroient la mort en se la donnant eux-mêmes , vous auriez eu la sottise de vous la donner aussi. C'est trop , Monsieur ; il faut vivre avec les hommes , mais il ne faut pas être leur dupe. Vous n'avez qu'un fils que vous aimez , & qui mérite bien de l'être ; vous l'envoyez à l'armée , pour laquelle je fais qu'il n'a point de goût ; vous-même qui l'y envoyez n'estimez pas trop ceux qui y vont.

& cependant il part par votre ordre. Si ce n'est pas la coutume, dites-moi, je vous prie, qui peut vous obliger à exposer un fils que vous aimez tendrement.

L E T T R E S

DE DEMANDE, ET PLACETS.

HOmère peint les prières boiteuses, ridées, marchant toujours les yeux baissés, toujours rampantes, & toujours humiliées. Le ton d'une Lettre de demande doit être simple & modeste, à proportion de l'élévation de ceux à qui on s'adresse, & de la qualité de celui qui prie. Demander avec hauteur, c'est marchander un refus.

Ce ne seroit pas bien connoître le cœur humain, que de croire en obtenir quelque chose en parlant beaucoup de soi-même. Mr. de Buffy-Rabutin écrivit plus de cinquante Lettres à Louis XIV. pour qu'il lui permit d'aller se faire tuer à l'armée, au

lieu de s'ennuyer en Bourgogne. Il rappelloit ses services passés , il parloit de sa condition , il vantoit son esprit ; & il n'obtint rien. C'est que ce procédé irrite l'amour propre. Il craint que vous ne regardiez comme une justice , ce qu'il ne voudroit vous accorder que comme une grace.

Il est un art d'intéresser les personnes que l'on implore , en leur faisant entrevoir qu'il est de leur avantage de nous rendre service. Ce moyen peut réussir quelquefois ; le plus souvent l'artifice est soupçonné , & l'on vous refuse ce que vous cherchiez à surprendre , au lieu de le demander.

Louez plutôt avec finesse ceux à qui vous êtes obligé d'avoir recours , intéressez leur vanité. Pour obtenir quelque chose des hommes , le plus sûr est de parler à leurs passions. Ils sont tous à peu près comme Mr. Jourdain , * qui se seroit fait un scrupule de laisser sans récompense les termes obligeants que lui prodiguoit le garçon Tailleur.

* Le Bourgeois Gentilhomme , Comédie de Molière.

Quoique dans le fond , les placets soient de véritables Lettres de demande , je ne m'y arrêterai presque pas. Ils sont assujettis à des formules qui ne sont point celles d'une Lettre.

On sait qu'un placet est une espèce de requête adressée à un Prince , à un Ministre , ou à un Juge , pour en obtenir quelque grace. Un style respectueux & précis , des expressions choisies sans le paroître , ces pensées qui portent la conviction dans l'esprit , ces tours qui jettent la persuasion dans l'ame ; voilà quels doivent en être le ton & les ornements. Les placets que Pellisson fit pour le célèbre & malheureux Fouquet sont des modeles en ce genre. On trouve dans les recueils de vers , un assez grand nombre de placets écrits & tournés avec adresse. Depuis qu'il a plu aux Poètes de se faire passer pour les favoris des Dieux , tout rimeur s'est mis en possession de traiter familièrement avec les Grands. Cela donne à leurs ouvrages une aisance , une finesse , un effor , à quoi la prose ne sauroit atteindre quand

le respect la tient dans la contrainte. Je ne citerai d'autre placet que celui-ci, qui mérite bien d'être conservé, ne fût-ce que par sa singularité. Il est de Dufresni, cet homme qui faisoit de si beaux jardins * & de si mauvais vers ; & c'est au Duc Régent qu'il fut adressé.

MONSEIGNEUR,

Je vous supplie de vouloir bien me laisser dans ma pauvreté, afin qu'il reste un monument de l'état où étoit la France avant la Régence de V. A. R.

On dit que Mr. le Duc d'Orleans eut la bonté d'écrire au bas *Refusé.*

* Dufresni avoit la charge de Contrôleur-général des jardins du Roi, & il la remplissoit bien.



L E T T R E
D E S C A R R O N
A U D U C D E R E T Z.
M O N S E I G N E U R ,

VOUS vous savez peut-être bon gré d'être généreux ; détrompez-vous-en , c'est la plus incommode qualité que puisse avoir un grand Seigneur , quand il est assez imprudent pour rire quelquefois au nez à un malheureux comme moi. Nous autres écrivains , nous n'avons qu'à être obligés une fois , nous importunons tous les jours de notre vie. Vous me donnâtes l'autre jour les œuvres de Voiture : j'ai à vous demander une chose de bien plus grande importance. Je connois tels Seigneurs qui auroient changé de couleur à ces dernières paroles de ma Lettre ; mais un Duc de Retz les aura lues sans s'effrayer ; & je jurerois

sur différents Sujets. 221

serois bien qu'il est aussi impatient de
savoir ce que je lui demande, que je
suis assuré de l'obtenir. Un Gentil-
homme de mes amis, qui à l'âge de
vingt ans a fait vingt combats aussi
beaux que celui des Horaces & des
Curiaces, & qui est aussi sage que
vaillant, a tué un farfaron qui l'a for-
cé de se battre. Il ne peut obtenir sa
grace hors de Paris, & voudroit bien
y être en sureté, à cause qu'il a une
répugnance naturelle à avoir le col
coupé : je le logerois bien chez un
grand Prince : mais il seroit mauvai-
se chere ; & je tiens que mourir de
faim est un malheur plus à craindre
que d'avoir le col coupé. Si votre hô-
tel lui sert d'asyle, il est à couvert de
l'un & de l'autre ; & vous ferez bien
aise d'avoir protégé un jeune Gentil-
homme de ce mérite-là. Au reste, vous
aurez le plus grand plaisir du monde
à le voir moucher les chandelles à
coup de pistolets, toutes les fois que
vous en voudrez avoir le passe-temps ;
& vous me remercerez sans doute,
comme vous êtes très-généreux, de

vous avoir donné un si beau moyen d'exercer votre générosité & moi je vous promets de ne vous en point laisser manquer, & qu'aussitôt que vous m'aurez accordé ce que je vous demande, je vous importunerai tous les jours d'employer votre crédit & celui de vos amis, pour obtenir la grace du mien. La muse burlesque ne s'en taira pas, & s'acquittera assez bien d'un remerciement; quoique jusqu'ici elle n'ait guères eu à travailler en pareille matière. Je vous demande mille pardons de la longueur de ma Lettre, & vous baise autant de fois les mains blanches, ou telles qu'elles sont. Obligez d'un mot de réponse.

Votre, &c.



L E T T R E
D E R A C I N E
A M^{ME}. DE MAINTENON.

M A D A M E ,

J'Avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires ; mais n'étant pas content de ma Lettre, j'avois simplement dressé un mémoire dans le dessein de le présenter à Sa Majesté.... Voilà, Madame, tout naturellement comment je me suis conduit dans cette affaire ; mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus considérable sur les bras.... Je vous avoue que lorsque je faisois tant chanter dans *Esther* * : *Rois, chassez la calomnie*, je ne m'attendois guères que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale & rebelle à l'Eglise.

Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit & ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété; j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les sentiments dont j'étois le plus rempli: vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur?...

Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, & à inspirer aux autres les sentiments d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi? J'ose dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même: mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu

sur différents sujets. **xxx**

m'a fait la grace de ne rougir jamais, ni du Roi, ni de l'Evangile. Il y a des témoins encore vivants qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le Roi a le plus comblés de ses graces. Hé ! quoi, Madame, avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité que ce grand Prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient le plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ?

Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir ; je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail ; mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail, la pensée que ce même grand Prince dont

je suis continuellement occupé , me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés.

Je suis, &c.

L E T T R E
DU COMTE DE BUSSY
A M. DE P.....

Ministre & Secrétaire d'Etat.

JE fais ce que je puis, Monsieur, pour ne pas abuser de vos bontés. Cependant je me trouve souvent engagé à vous faire de très-humbles prières. Toutes les affaires que vous avez me font peur , mais votre cœur me rassure. Si ma fortune étoit en meilleur état qu'elle n'est, je serois plus réservé à m'adresser à vous. Il faut que je vous croie bien désintéressé , Monsieur, pour espérer de vous des grâces , puisque je n'aurai peut-être jamais l'honneur de vous voir. Mais

vous m'aimerez partout, car vous me l'avez bien des fois promis. J'aurai aussi pour vous, toute ma vie, toute la reconnoissance & toute l'amitié imaginable; & personne ne fera jamais plus véritablement que moi, &c.

L E T T R E S

D U M Ê M E

A Mme. LA PRESIDENTE D'OSEMBRAY.

Pour lui recommander un procès.

A Chateaufort, ce 11 Novembre 1689.

E St-il possible, Madame, que, faite comme vous êtes, & de l'humeur dont je suis, je ne vous écrive jamais que de procès? Apparemment cela ne devroit pas être ainsi, mais mauvaise destinée m'a fait faire tous les jours des personnages pour lesquels je n'étois pas né. Il faut donc que j'achève comme j'ai commencé; & pour cet effet, Madame, je vous supplie de recommander à M^r votre mari une affaire que j'ai dans sa chambre. Je me

suis jusqu'ici si bien trouvé de vos recommandations , que je ne prendrai jamais d'autre voie ; d'autant plus que cela me donne lieu de vous dire toujours , que vous êtes la personne du monde que j'estime & que j'aime autant , & que j'aimerois encore davantage , si je me sentoie digne d'être aimé.

L E T T R E

DE M^{ME}. DE MAINTENON

A M. LE CARD. DE NOAILLES.

A S. Cyr , 10 Aout 1701.

C'Est toujours dans les mauvaises affaires qu'on a recours à vous , Monseigneur : & en voici une qui m'embarrasse. Vous savez l'amitié que j'ai pour le Duc de Richelieu. Il a exigé de moi plusieurs sollicitations contre M^{me}. d'Acigné. Je meurs de peur qu'il n'ait tort : j'aiderois donc à soutenir une injustice. On me dit de tous côtés que c'est une d'empêcher qu'elle ne soit tutrice de ses petits en-

sur différents sujets. 129
sants Donnez-moi votre avis. Je ne
voudrois pas manquer à ce que je dois
à mon ancien ami : je voudrois enco-
re moins manquer à ce que je dois à
ma conscience. Votre conseil. Il ré-
glera ma conduite sans vous commet-
tre : dût M^{me}. d'Acigné m'accuser
d'être injuste , ou M. de Richelieu
m'accuser d'être ingrate.

E E T T R E
D E M. D E V I L L A R S
A M^{me}. D E M A I N T E N O N ,
Pour la prier de procurer à sa sœur
l'Abbaye de Chelles.

Au Camp de Brucfal , 3 Juillet 1707.

M A D A M E ,

J'Ai pris la liberté en partant de
vous supplier d'être favorable à
une sœur que j'ai Religieuse à Vienne
depuis plus de trente ans. J'espere
que M. le Cardinal de Noailles & le
P. de la Chaize auront informé S. M.

F 5.

des témoignages qui leur avoient été rendus de sa conduite par M. l'Archevêque de Vienne. Je regarderai comme un très-sensible bonheur pour moi, de voir cette sœur, que j'aime fort, Abbessé de Chelles *

Le Roi récompense le gain des batailles : ne pourroit-il pas récompenser le succès des prières ? Personne n'a plus d'envie de vaincre que moi, & personne ne prie avec plus de zèle que ma sœur pour la prospérité des armes de sa Majesté.

* Madame de Villars eut cette Abbaye.



LETTRE
DE M. DE BAVILLE
A M^{ME}. DE MAINTENON,
*Pour la prier de s'intéresser en fa-
veur de son fils, à qui il vouloit re-
mettre sa charge.*

Montpellier, ce 31 Octobre 1714.

MADAME,

Vous avez eu la bonté de me per-
mettre de recourir à vous, dans
les affaires les plus importantes qui
pouvoient me regarder. Dans cette
confiance, je vous prie de m'accor-
der votre protection. Je demande au
Roi de donner à mon fils une place de
Conseiller d'Etat, en remettant celle
que je remplis. J'ai considéré qu'étant
hors d'état de servir S. M. dans ses
Conseils, à cause de ma surdité, j'étois
devenu un serviteur inutile; & n'ayant
qu'un fils, j'avoue que l'objet de mes
vœux seroit de lui voir cet établisse-
ment.

Daignez, Madame, me donner en cette occasion des marques de vos anciennes bontés pour un vieillard sourd, goutteux, reconnoissant, & revenu de toute ambition, mais non des sentiments paternels.

L E T T R E

DE M. LE MARQUIS DE FEUQUIERES

A U R O I,

En faveur de son fils.

Paris, le 27 Janvier 1711.

A Près avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire, avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de V. M. Si je croyois avoir plus de 24 heures à passer encore en ce monde, je n'oserois prendre la liberté que je prends. Je fais que j'ai déplu à V. M.; & quoi-

* M. le Marquis de Feuquieres écrivit cette Lettre douze heures avant sa mort. Le Roi la lut, il en fut touché, & il accorda au fils les pensions du pere.

que je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable. J'espère, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, & j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrois avoir expiées de mon sang. Ce sont celles, Sire, qui ont donné à V. M. de l'éloignement pour moi, & qui sont cause que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les derniers moments de ma vie, & la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité. Sire, au nom de ce Roi des Rois devant qui je vais paroître, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse en ce monde, sans appui & sans bien : il est innocent de mes malheurs ; il est d'un sang qui a toujours bien servi V. M. Je prends confiance en la bonté de votre cœur ; & après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour

V. M. toutes les prospérités que méritent vos vertus.

L E T T R E

DE M. DE VOLTAIRE

A M. L'ABBÉ DU ROS.

A Cirey, ce 30 Octobre 1738.

IL y a déjà longtemps, Monsieur, que je vous suis attaché par la plus forte estime ; je vais l'être par la reconnaissance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de Lettres, que vous êtes l'Ecrivain le plus utile & le plus judicieux que je connoisse : je suis si charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je suis tout occupé de cette dernière idée.

Il y a long-temps que j'ai rassemblé quelques matériaux pour faire l'histoire de Louis XIV ; je ne me presse pas d'élever mon bâtiment : *Pendent opera interrupta, mindeque murosunt ingentes.* Si vous Daigniez me conduire,

sur différents sujets. 1331

je pourrois dire alors *æquataque machina cælo*.: voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornements:

Celui qui a si bien débrouillé le chaos de l'origine des François; m'aidera sans doute à répandre la lumière sur les plus beaux jours de la France. Songez, Monsieur, que vous rendrez service à votre disciple & à votre admirateur.

L E T T R E
DE M. DE VOLTAIRE

A M. DE S'GRAVESENDE,

*Pour le prier d'écrire en sa faveur
au Cardinal de Fleury.*

Vous vous souvenez, Monsieur, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon séjour en Hollande: vous savez si nos prétendues disputes sur le Spinosisme, & sur des matieres de Religion, ont

le moindre fondement : vous avez été si indigné de ce mensonge , que vous avez daigné le réfuter publiquement. Mais la calomnie a pénétré jusqu'à la Cour de France ; & la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes , & le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit & parlé au Cardinal de Fleuri. Tout mon bien est en France , & je suis dans la nécessité de détruire une imposture , que dans votre pays je me contenterois de mépriser , à votre exemple.

Souffrez donc , mon aimable & respectable Philosophe , que je vous supplie très-instamment de m'aider à faire connoître la vérité. Je n'ai point encore écrit au Cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante , que celle d'un homme qui fait son apologie : mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous , & je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Ecrivez au Cardinal ; deux

sur différents sujets.. 137

mots & votre nom feront beaucoup ,
je vous en réponds. Il en croira un
homme accoutumé à démontrer la vé-
rité. Je vous remercie, & je me sou-
viendrai toujours de celles que vous
m'avez enseignées. Je n'ai qu'un re-
gret, c'est de n'en plus apprendre sous
vous. Je vous lis au moins, ne pouvant
plus vous entendre. L'amour de la vé-
rité m'avoit conduit à Leyde, l'ami-
tié seule m'en a arraché. En quelque
lieu que je sois, je conserverai pour
vous le plus tendre attachement, &
la plus parfaite estime.

F R A G M E N T S

D E L E T T R E S

D E D E M A N D E.

J'Apprends dans le moment qu'on
réimprime mon maudit ouvrage* ;
je vais sur le champ me mettre à le
corriger: il y a mille contre-sens dans

* Les Eléments de la Philosophie de Newton.

l'impression : j'ai déjà corrigé les fautes de l'Editeur sur la lumière ; mais si vous vouliez consacrer deux heures à me corriger les miennes , & sur la lumière , & sur la pesanteur ; vous me rendriez un service dont je ne perdrois jamais le souvenir. Je suis si pressé par le temps , que j'en ai la vue toute éblouie. Le torrent de l'avidité des Libraires m'entraîne ; je m'adresse à vous ; pour n'être point noyé. Je ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps ; & d'ailleurs est-ce le perdre que de catéchiser son disciple ? C'est à vous à dire , quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un : *Amici , diem perdidisti* . . . Je tremble de vous importuner ; mais , au nom de Newton , un petit mot sur la pesanteur & sur la fin de l'ouvrage. (Lettre de M. de Voltaire à M. de Maupertuis.)

Les grands hommes , Monsieur , sont faits pour donner de l'émalution ; je crois même que la marque la plus sûre de l'excellence & de la perfection d'un Ecrivain , c'est d'inspirer aux autres la louable ambition de l'imiter . . .

sur différents sujets. 139

Toutes les fois que je lis vos odes sacrées, je suis tenté de m'exercer à ce genre de poésie. . . C'est dans quelques-uns de ces moments que je fis il y a plusieurs années la paraphrase du psaume jugez-vous cette pièce digne de votre critique ? ne l'épargnez pas ; je ferai gloire toute ma vie de déférer à vos avis, comme je fais profession d'être avec les sentiments de la plus haute estime, &c.
(Lettre de M. le Franc à M. Rousseau.)

R É P O N S E S
A D E S L E T T R E S
D E D E M A N D E ,
E T

L E T T R E S

Pour accompagner un présent.

Répondre à une Lettre de demande, c'est accorder ou refuser ce qui fait le sujet de la Lettre.

Le proverbe latin dit que c'est donner deux fois, que de donner promptement. Je trouve qu'il y a bien de l'orgueil, pour ne rien dire de plus, à faire attendre long-temps ce qu'on pourroit accorder tout de suite.

Tous ceux qui donnent ne savent pas toujours donner. Il est une manière d'accorder qui flatte encore plus que la chose même. Louis XIV dit à M^{me}. de Maintenon, en lui donnant une pension qu'on avoit long-temps sollicitée pour elle : *Madame, je vous ai fait attendre longtemps ; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.* * Ces manières polies vont très-bien aux Grands. Les graces dont ils sont les dépositaires ne leur procurent que des flatteurs ; il n'y a que la manière de les faire qui puisse leur assurer des amis : mais souvent ils accordent & ils donnent avec tant de hauteur, qu'on

* Voyez les Mémoires pour servir à l'histoire de M^{me}. de Maintenon. Cet ouvrage, pour le dire en passant, n'est guères qu'une compilation d'anecdotes quelquefois curieuses, mais souvent fausses, & tout-à-fait indécentes. M. l'Abbé Ladvocat dans son Dictionnaire historique, article *Main-*
tenon, en porte à peu près le même jugement.

Seroit dispensé de la reconnoissance, si les fautes d'autrui pouvoient autoriser les nôtres. M. le Duc de *** exilé à ***, se plaignoit un jour de ce qu'il ne venoit presque personne chez lui : il y a cependant ici, disoit-il, bien des gens à qui j'ai fait des grâces. *Oui*, reprit franchement quelqu'un ; *mais elles venoient de si haut, qu'elles affomboient en tombant.*

Il doit être bien dur, quand on est ené avec une ame, d'avoir à refuser ; cependant l'indiscrétion de ceux qui demandent, & les circonstances où l'on se trouve, en font quelquefois une nécessité. Alors c'est à la politesse à adoucir le refus. Il est difficile qu'on ne trouve pas toujours quelque chose d'obligeant à répondre. Tous les hommes, sur tout les gens en place, devroient dire à peu près comme cet * Empereur Romain : *Il ne faut pas que personne se retire triste d'auprès de moi.*

* Titus.

R E P O N S E
D U V I C O M T E D ' O R T E ,
C O M M A N D A N T D E B A Y O N N E ,
A C H A R L E S I X .

Qui lui avoit ordonné de faire massacrer les Protestants.

S I R E ,

J'Ai communiqué le commandement de V. M. à ses fideles habitants & gens de guerre de la garnison : je n'y ai trouvé que bons citoyens & braves soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux & moi supplions très-humblement V. M. de vouloir employer nos bras & nos vies en choses possibles : quelque hazardeuses qu'elles soient, nous y mettrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

A L E X A N D R E

DE M. COLBERT A M. VOSSIUS

A Paris, ce 21. Juin 1663

Quoique le Roi * ne soit pas votre Souverain, il veut néanmoins être votre bienfaiteur, & m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme une marque de son estime & un gage de sa protection. Chacun sait que vous suivez dignement l'exemple du fameux Vossius votre père; & qu'ayant reçu de lui un nom qu'il a rendu illustre par ses écrits, vous en conservez la gloire par les vôtres: ces choses étant connues de Sa Majesté, elle se porte avec plaisir à gratifier votre mérite; & j'ai d'autant plus de joie qu'elle m'ait donné ordre de vous le faire savoir, que je puis me servir de cette occasion pour vous assurer que je suis, &c.

* Louis XIV.

REPOSE

R É P O N S E
DE M^{re}. DE SEVIGNÉ
A S A F I L L E.

A Paris, ce 1. Décembre 1679.

VRaiment oui, ma fille, je vous la donne cette jolie écritoire; & ç'a toujours été mon intention. J'attendois que vous l'eussiez approuvée pour vous déclarer ce présent. L'Abbé jure qu'il l'a pensé de même; en sorte que s'il l'avoit mise par megarde sur le petit mémoire de dépense qu'il vous a envoyé, il vous prie de l'effacer entièrement. Ce sera donc l'écritoire de ma mere; elle est assez jolie pour me donner l'ambition que vous la nommiez ainsi; & d'autant plus que vous m'assurez que vous n'en faites point un poignard; &c.



RÉPONSE

R É P O N S E
DE M^{ME}. DE SEVIGNÉ
A SA FILLE.

Aux Rochers, 22 Janvier 1690.

M On Dieu , que votre état est violent ! qu'il est pressant ! & que j'y entre toute entière avec une véritable douleur ! Mais , ma fille , que les souhaits sont foibles & fades dans de pareilles occasions ! & qu'il est inutile de vous dire que si j'avois encore , comme j'ai eu , quelque somme portative qui dépendit de moi , elle seroit bientôt à vous ! Je me trouve en petit volume , accablée & menacée de mes petits créanciers , & je ne fais même si je pourrai les contenter , comme je l'espérois ; car je me trouve suffoquée par l'obligation de payer tout-à-l'heure cinq mille francs de lods & ventes des terres de M^{me}. d'Acigné que j'ai achetées , pour n'en pas payer dix si j'attendois encore

deux ans. Ainsi me voilà, mais ce n'est que pour vous dire la douleur que me donne mon extrême impossibilité. Votre frere m'a paru sensible à votre peine ; & je suis sûre qu'il feroit bien son devoir, si le temps étoit comme autrefois, c'est-à-dire, qu'on trouvat à emprunter. Il veut vous parler lui-même, & vous dire comme il pense sur ce sujet.

L E T T R E

(a) DU COMTE DE ***
AU CHEVALIER DE ***

1746.

Vous partagez mes larmes, mon cher ami, vous partagerez mes biens. L'amitié nous a rendus freres ; l'amitié nous rendra héritiers du pere que nous pleurons. La fortune est

(a) Cette Lettre se trouve dans le bon ouvrage de M. de Marquis Caraccioli, intitulé : *Caracteres de l'amitié*. Il assure qu'elle n'est pas supposée ; & je le crois : il est encore des cœurs amis de la vertu.

Un Anglois fort riche, après avoir éprouvé que les plaisirs n'étoient pas le bonheur, & que les trésors ne com-

aveugle ; mais je vois clair, je vois que mes richesses n'auront de prix qu'autant qu'elles vous seront utiles. Acceptez sans peine l'offre que je vous en fais , & ne me regardez que comme un fermier qui vous paie une rente avec exactitude. Sur-tout point de remerciement ; je suis payé par le seul plaisir de vous en faire. Vous jouirez donc à présent de quinze mille livres de rente , qui seroient toutes à vous , si vous étiez moins généreux : mais je vous connois ; vous en consacrez plus de la moitié pour obliger les autres : & c'est par cette raison que vous avez mérité vous-même qu'on vous obligeât. Adieu : félicitez-moi seulement d'avoir une ame ; car dans tout ceci je ne remplis que les devoirs d'homme.

bloient pas les vuides de notre ame , désespéroit de trouver jamais la félicité. Il passoit un jour devant la cabane d'un paysan : des cris qu'il y entendit le firent entrer ; il voit d'un côté un Collecteur aride qui enlevait des meubles , faute d'argent pour payer les impôts , & de l'autre , une famille éplorée livrée au désespoir. Son cœur s'ouvre à la pitié , & sa bourse aux bienfaits : ses guinées ramènent le calme & la joie dans cette maison ; l'époux , femme , enfans , tout tombe à ses genoux ; & ce moment si délicieux lui fit entrevoir que le bonheur n'est pas une chimere. Il fit des heureux , & il le devint.

R É P O N S E

DE M. LE COMTE D'ARGENSON

A M. DE FONTENELLE.

JE n'ai point perdu de vue, Monsieur, la demande que vous avez faite, de faire passer sur la tête de M. de S. Gervais, votre parent, une partie de la pension de 1200 liv. que vous avez sur la Cassette. J'ai attendu le moment favorable d'en parler au Roi, & S. M. a bien voulu distraire six cents livres de votre pension en faveur de M. de S. Gervais, pour le mettre en état de se soutenir à son service.

Je serai fort aise si dans cette affaire j'ai réussi à vous satisfaire ; comme je le souhaiterois ; mais soyez persuadé qu'il me restera toujours l'envie de trouver de nouvelles occasions de vous faire connoître les sentiments avec lesquels je suis, &c.

R E P O N S E
D E M. D E V O L T A I R E
A M. L E B R U N , (a)
Secrétaire des commandements de S.
A. S. Mgr. le Prince DE CONTI.

Au château de Ferney, Pays de Gex
5 Novembre 1760.

JE vous ferois, Monsieur, attendre
ma réponse quatre mois au moins,
si je prétendois la faire en aussi beaux
vers que les vôtres; il faut me bor-
ner à vous dire en prose combien j'ai-
me votre ode & votre proposition.
Il convient assez qu'un vieux soldat
du grand Corneille tâche d'être utile
à la petite-fille de son Général. Quand
on bâtit des châteaux & des églises,
& qu'on a des parents pauvres à sou-
tenir, il ne reste guères de quoi fai-
re ce qu'on voudroit pour une per-

(a) M. le Brun avoit écrit à M. de Voltaire en faveur
d'une petite-niece du grand Corneille, & il en reçut cette
belle réponse.

sonne qui ne doit être secourue que par les plus Grands du royaume.

Je suis vieux ; j'ai une * niece qui aime tous les Arts , & qui réussit dans quelques-uns. Si la personne dont vous me parlez , & que vous connoissez sans doute , vouloit accepter auprès de ma niece l'éducation la plus honnête , elle en auroit soin comme de sa fille ; je chercherois à lui servir de pere. Le sien n'auroit absolument rien à dépenser pour elle. On lui pairoit son voyage jusques à Lyon ; elle seroit adressée à Lyon à M. Tronchin , qui lui fourniroit une voiture jusqu'à mon château , ou bien une femme iroit la prendre dans mon équipage. Si cela convient , je suis à vos ordres : & j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie , de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devoit faire M. de Fontenelle. (a) Une partie de l'éducation

* Me. Denis.

(a) Tout le monde sait que M. de Fontenelle approchoit du terme de sa longue carrière, lorsque le pere de Mlle. Corneille l'alla voir. M. de Fontenelle, qui n'avoit

sur différents sujets. 1777
de cette Demoiselle feroit de nous
voir jouer quelquefois les pieces de
son grand-pere , & nous lui ferions
broder les sujets de Cinna & du Cid.
J'ai l'honneur d'être , avec toute
l'estime & tous les sentimens que je
vous dois , &c.

R E P O N S E
DE M. DE VOLTAIRE
A M^{lle}. CORNEILLE.

Aux Délices , 22 Novembre 1760.

Votre nom, Mademoiselle , votre
mérite , & la Lettre dont vous
m'honorez , augmentent dans M^{me}.
Denis & dans moi le desir de vous
recevoir , & de mériter la préféren-
ce que vous voulez bien nous don-
ner. Je dois vous dire que nous pas-

pas sa généalogie bien présente , & qui s'étoit persuadé qu'il
avoit survécu à tous ses parents mâles du côté des Corneil-
les , prit le seul héritier de ce nom pour un imposteur : cré-
dulité bien pardonnable à son âge. Voilà, Monsieur , l'ex-
acte vérité dont je suis bien instruit." *Année Litt.* 1760.
Tom. 3. Lett. 7.

sons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève ; mais vous y aurez toutes les facilités & tous les secours possibles pour tous les devoirs de la Religion : d'ailleurs, notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très-logeable que je viens de faire bâtir, & où vous serez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez dans l'une & dans l'autre habitation de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la musique & à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la Géographie, nous ferons venir un Maître, qui sera très-honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand Corneille. Mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi. J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.



F R A G M E N T S
D E R É P O N S E S

A DES LETTRES DE DEMANDE, &c.

J'Ai donné le placet dont vous m'avez chargé. Il a été rejeté pour quatre raisons. La première, &c. (Lettre de M^e. de Maintenon.)

Voilà tout ce qu'on m'a répondu. Je suis fâchée d'avoir si mal réussi dans une affaire que vous desirez, & qui intéresse une maison que j'aime en général & en particulier.

Voilà un petit présent d'huile d'Aix, excellente. L'olive a toujours été le symbole de la paix. Ne pourroit-elle point aujourd'hui faire finir la guerre que vous m'avez déclarée si ouverte-ment ? (Lettre de l'Abbé de Chaulieu.)

J'ai été obligé d'assembler tous les Experts & les Maîtres à écrire d'Aix, pour lire ce que M. le Duc de Bouillon m'a fait l'honneur de me mander dans votre Lettre ; au-

cun ne l'a pu faire : ceci n'est point une plaisanterie. Ce qui m'embarassoit le plus , est que j'ai deviné qu'il souhaitoit quelque chose de moi : & le moyen d'y satisfaire sans le savoir ?

Heureusement M. de Crillon est entré , comme j'étois dans ces peines mortelles ; & après un long travail , il a trouvé le mot de caffè dans une syllabe , où il n'y a pour toutes lettres qu'un *a* , une *f* & un *y*. Jugez vous-même de l'orthographe. Comme j'ai reçu la Lettre à onze heures du soir , & que je pars demain à quatre du matin , je n'ai pu emporter le caffè ; mais Mr. de Crillon s'est chargé de l'envoyer demain à Marseille , & de le faire renir à Paris au plutôt. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour le service de Monseigneur le grand Chambellan , dont je fais avec un profond respect le très-humble serviteur. *Lettre du même.*

Dès que j'eus reçu votre mémoire , je l'envoyai & recommandai à M. de Torci. Il parla au Roi , & m'écrivit un refus fondé sur beaucoup de raisons. Vous voyez qu'on ne fait pas

sur différents sujets. 155

tout ce qu'on voudroit.... Je suis votre très-humble servante, & bien affligée d'ajouter, votre servante très-inutile. (Lettre de M^e. de Maintenon.)

Comme tout le monde vous donne des (a) fruits, je n'ai pas voulu être le seul qui ne vous en donne pas. Recevez des pêches d'un homme qui n'a pas de jardin, d'aussi bon cœur qu'il vous les donne. (Lettre de M. de S. Eyremont.)

Je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pieces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés seules, & pour les seuls moments où ils ont été faits. U

(a) J'ai mis peu de ces Lettres destinées à accompagner les petits présents qu'on se fait dans la société, parce que j'en ai trouvé peu de bonnes, & qu'il vaut mieux ne point donner d'exemples que d'en donner de mauvais. Ordinairement on prend occasion de la chose qu'on envoie pour dire un mot gracieux à la personne à qui on l'adresse. En poésie on nomme cela un envoi, & les Faiseurs de vers ne manquent pas d'en insérer toujours un bon nombre dans leurs *autres diverses* : on peut les y consulter. En voici un qui n'est encore dans aucun recueil, & qui m'a paru délicat. Il est de Mme. la Duchesse de Luxembourg, qui fut présent à Mme. la Duchesse de la Valiere d'une navette d'or, qu'elle accompagna de ces quatre vers :

L'emblème frappe ici vos yeux ;
Si les graces, l'amour & l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

est ridicule d'en faire confidence au Public, &c. (Lettre de M. de Voltaire.)

Il y auroit bien de l'ingratitude à moi, Monsieur, si je vous refusois quelque chose après toutes les obligations que je vous ai; & j'en m'en acquitterois pas en vous envoyant tous les ouvrages que j'ai faits en ma vie. Je n'ai donc garde de vous refuser celui que vous me faites l'honneur de me demander, &c. (Lettre de J. Bapt. Rousseau.)

J'ai parlé à M. de Pontchartrain, le conseiller du garçon qui vous a servi; & M. le Comte de Fiesque, à ma prière, lui en a parlé aussi. Il m'a dit qu'il feroit son possible pour le placer; mais qu'il prétendoit que vous lui en écrivissiez vous-même, au lieu de lui faire écrire par un autre. Ainsi je vous conseille de forcer un peu votre paresse, & de m'envoyer une Lettre pour lui, ou bien de lui écrire par la poste. Lettre de Racine à Boileau.



L E T T R E S**D E R E M E R C I M E N T.**

UN remerciement est un devoir sacré pour qui compte encore la reconnoissance au nombre des vertus ; & jamais on ne méritera le titre glorieux de bienfaiteur, quand on ne rougit pas d'être ingrat.

Une Lettre de remerciement devroit être dictée par le cœur, puis que la reconnoissance est un sentiment. Il faut du moins que l'esprit s'étudie à en prendre le ton, & qu'il s'y étudie d'autant plus, qu'il est bien difficile de rendre ce que l'on ne sent que foiblement.

Un ton enjoué n'y seroit peut-être pas déplacé, pourvu qu'il fût toujours subordonné aux égards & au respect. Il annonce un bon cœur, pour qui la reconnoissance est un devoir sans être un fardeau.

Le service reçu, les circonstan-

ces qui l'ont accompagné, la générosité de celui qui oblige, la sensibilité de celui qui reçoit, voilà à peu près quels sont les articles sur lesquels on peut s'étendre.

Je n'aimerois pas qu'on promît d'user de retour dans l'occasion : il me semble que c'est faire mal sa cour. Cette espèce-d'offre de service est un regard sur vous-même, qui dérobe une partie de l'attention que vous ne devez qu'au bienfait, pour la donner uniquement à votre vanité.

Ces mots de remerciement & de reconnoissance me rappellent une anecdote. M. d'Ablancourt travailloit au Dictionnaire de l'Académie, lorsque le Cardinal de Richelieu lui donna une pension. Il vint pour l'en remercier. Au moins, dit le Cardinal en l'apercevant, vous n'oubliez pas le mot de *pension* dans votre Dictionnaire : Non, Monseigneur, reprit sur le champ l'Académicien ; & encore moins celui de *reconnoissance*.

LETTRE

DE M. BOURSAUT.

AU R. P. BELLANGER JESUITE.

*Remerciments des soins qu'il prenoit
pour son fils.*

IL doit m'être bien honteux, mon R. P. de vous avoir tant d'obligations, & d'avoir attendu si tard à vous témoigner combien j'y suis sensible. Des affaires, des maladies, & je ne sais combien de conjonctures qui succèdent l'une à l'autre, me laissent si peu de loisir, que je suis obligé de quitter un devoir pour un autre devoir ; & souvent même je suis contraint de manquer à celui qui me seroit le plus agréable. Jugez-en, s'il vous plaît, mon R. P. par le plaisir que je me ferois fait de m'en acquitter auprès de vous, & de vous marquer combien je vous suis redevable des bontés que vous avez pour

mon fils, & des soins que vous prenez pour en faire un honnête homme. Pour peu qu'il ait d'inclination à le devenir, il est impossible qu'il n'y réussisse pas, par l'avantage qu'il a, non seulement de recevoir vos leçons, mais encore de pouvoir profiter de vos exemples. Je souhaite de tout mon cœur qu'il réponde à toutes les graces que vous lui faites; & qu'il travaille à se rendre d'autant plus habile, qu'il n'y aura point d'excuse pour lui, quand on saura qu'il a eu l'honneur d'étudier sous vous. Parmi les méchantes qualités qu'il peut avoir, je suis sûr au moins qu'il en a une fort bonne; c'est, mon R. P. qu'il connoît ce que vous faites pour lui, & qu'il me parle de vous avec une effusion de cœur pleine de tendresse, de respect, & de reconnaissance. Je fais bien qu'il n'en peut trop avoir; & que l'excès, qui est presque toujours un vice, devient, en de pareilles occasions, une vertu. Je n'ose dire que ce soient ces sentimens que je lui ai inspirés.

il est mal-aisé de vous connoître,
& de ne pas les avoir. Mais quelque
redevable qu'il vous puisse être, je
n'hésite point à vous assurer qu'il ne
fera jamais avec plus d'estime ni de
reconnoissance que moi, &c.

L E T T R E

DE M. LE MARÉC. DE TALLARD

A M^{ME}. DE MAINTENON.

MADAME,

REcevez, s'il vous plait, ici
mes très-humbles remerciements
du mot que vous me fîtes l'honneur
de me dire hier. Rien n'égale vos
bontés : rien n'égale ma reconnois-
sance.

Vous m'avez accordé votre pro-
tection pour me faire Chevalier de
l'Ordre ; j'en ai ressenti les effets
quand j'ai été Duc. Vous acheve-
rez, Madame, quand il vous plaira,
de me mettre au rang de mes ca-

marades. Pour moi, je ne songerai
toute ma vie qu'à marquer au Roi,
& à vous, la reconnoissance de ce
que je dois à l'un & à l'autre ; trop
heureux, Madame, si vous êtes au-
si persuadée de mes sentiments, que
je le mérite.

- L E T T R E

D E R A C I N E

A M. LE PRINCE DE CONDE.

MONSEIGNEUR,

C'Est avec une extrême recon-
noissance que j'ai reçu encore,
au commencement de cette année,
la grace que Votre Altesse Sérénif-
sime m'accorde si libéralement tous
les ans. (a) Cette grace m'est d'au-
tant plus chere, que je la regarde
comme une suite de la protection

(a) Sa charge de Trésorier de France à Moulins, étoit
dans le casuel de Mr. le Prince, qui lui faisoit donner tous
les ans une quittance de la Paulette.

sur différents sujets. 163

gloieuse dont vous m'avez honoré en tant de rencontres, & qui a toujours fait ma plus grande ambition. Aussi, en conservant précieusement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vue d'assurer ma charge à mes enfants, que de leur procurer un des plus beaux titres que je puisse leur laisser, je veux dire les marques de la protection de V. A. S. Je n'ose en dire davantage; car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remerciements vous fatiguent presque autant que les louanges. Je suis avec un profond respect, &c.

L E T T R E
DE M^{ME}. DE S. GERAN.
A M^{ME}. DE MAINTENON.

P Oint de procédé, Madame, plus généreux que le vôtre: à mon insu vous demandez une grace pour moi; vous l'obtenez, & vous laissez

à M. de Pontchartrain à me l'apprendre. En vérité, la somme dont le Roi augmente ma pension est trop considérable. Je n'aspirois qu'à une vie commode, & vous m'en procurez une agréable. Il me seroit bien difficile de vous exprimer ce qui se passe dans mon cœur sur vos bontés pour moi ; il en est pénétré, & je ne puis m'empêcher de vous dire tout grossièrement, que je vous aime comme ma vie. Je fais marcher mon profond respect après les sentiments les plus tendres : ce n'est point le cérémonial de la Cour, mais c'est celui du cœur.

L E T T R E
DE M. LE COMTE DE BUSSY
AU COMTE D'EG....

A. Bussy, le 7. Août 1668.

JE vous rends mille graces de toutes les peines que vous avez prises pour moi, & de ce que vous vous

êtes employé avec tant de chaleur pour mes affaires, dans une conjoncture où vous avez tant de raison de parler pour vous. Pour moi je suis un pauvre Diable égaré, qui ai toutes les peines du monde à retrouver le bon chemin, & qui, quand j'y ferois rentré, n'ai pas assez de jour pour arriver au gîte; de sorte que je vis au jour la journée, sans crainte & sans espérance; méprisant les biens, & les maux que je puis avoir: car de me tourmenter pour des maux où je ne puis trouver de remèdes, je me ferois encore plus de mal que mes ennemis ne m'en font.

Adieu, mon cher: croyez bien que j'ai toute la reconnoissance que je dois à votre amitié, & toute l'estime que l'on doit à votre personne.



LETTRE
DU MÊME

A LA MARQUISE DE T...

*Remerciments des attentions qu'elle
avoit pour son épouse.*

MA femme vient de me mander que parmi ceux qui lui ont témoigné de l'amitié, vous vous êtes tellement distinguée, Madame, que je serois le plus ingrat du monde, si je ne vous en rendois mille graces. Cela ne m'a point surpris; car il y a long-temps que je connois votre cœur, & que je suis persuadé qu'on n'en feroit trop faire d'estime. Je pousserois avec raison ce chapitre bien plus loin: mais les personnes qui ont l'ame aussi belle que vous, aiment plus la gloire que les louanges. Tout ce que je vous dirai donc, Madame, c'est que je vous promets de ma part un cœur aussi plein de reconnoissan-

sur différens sujets. 167

ce, que le vôtre l'est de générosité :
je ne vous saurois dire plus nettement
que je serai toute ma vie de tout mon
coeur à vous.

LE T T R E

D U M Ê M E

A M. LE DUC DE NOAILLES,

*Pour le remercier de lui avoir procuré
la permission de faire un voyage à
Paris.*

A Buffy, le 10 Juillet 1673.

JE viens de recevoir votre Lettre
du premier Juillet, Monsieur, par
laquelle, je vois la grace que le Roi
m'a faite à votre sollicitation. Cette
grace, & la maniere dont vous vous
êtes toujours employé pour moi, me
touchent si sensiblement, que j'ai de
la peine à vous dire au point où cela
est. Mais, Monsieur, aidez-moi, je
vous supplie, à vous bien remercier.
Dites-vous bien à vous même, que je
sens pour vous toute la reconnois-

sance & toute l'amitié qu'un bon cœur peut ressentir quand on l'a comblé de bienfaits & d'honnêtetés. Je partirai d'ici au premier jour pour Paris. Que je serois heureux, si je pouvois vous dire moi-même que personne ne sera jamais à vous plus que moi !

L E T T R E
DE M. DE LABRUYERE
A M. LE COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 9. Décembre 1691.

SI vous ne vous cachiez pas de vos bienfaits, Monsieur, vous auriez eu plutôt mon remercement. Je vous le dis sans compliment, la maniere dont vous venez de m'obliger m'engage pour toute ma vie à la plus vive reconnoissance dont je puisse être capable. Vous aurez bien de la peine à me fermer la bouche; je ne puis me taire sur une action aussi généreuse. Je vous envoie, Monsieur, un de mes

sur différents sujets. 169
mes livres des caracteres , fort augmentés , & je suis avec toute sorte de respect & de gratitude , &c.

L E T T R E
DE BOILLEAU A RACINE.

A Paris, ce Juin 1693.

JE ne saurois, mon cher Monsieur, vous exprimer ma surprise ; & quoi que j'eusse les plus grandes espérances du monde, je ne laissois pas encore de me défier de la fortune de M. le Doyen. C'est vous qui avez tout fait, puisque c'est à vous que nous devons l'heureuse protection de M^{me}. de Maintenon. Tout mon embarras est de savoir comment je m'aquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écris ceci de chez M. Dongois, le Greffier, qui est sincèrement transporté de joie, aussi-bien que toute notre famille ; & de l'humeur dont je vous connois, je suis sûr que vous seriez ravi vous-même de voir combien,

H

d'un seul coup, vous avez fait d'heureux. Adieu, mon cher Monsieur. Croyez qu'il n'y a personne qui vous aime plus sincèrement, ni par plus de raisons, que moi.

L E T T R E

DE M. DE FENELON

A M^{ME}. LA MARQ. DE LAMBERT.

JE devois déjà beaucoup, Madame, à M. de Sacy, puisqu'il m'a voit procuré la lecture d'un excellent * écrit ; mais la dette est bien augmentée depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrois-je point enfin, Madame, vous devoir à vous-même la lecture du second * ouvrage ? Outre que le premier le fait desirer fortement, je serois ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me

* Les avis d'une mère à son fils.

* Les avis d'une mère à sa fille.

sur différents sujets: 171
promettre. Je n'oserois me flatter d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays, dans un malheureux temps où il est le théâtre de toutes les horreurs de la guerre; mais dans un temps plus heureux, une belle saison pourroit vous tenter de curiosité pour cette frontière. Vous trouveriez ici l'homme du monde le plus touché de cette occasion, & le plus empressé à en profiter. C'est avec le respect le plus sincère que je suis parfaitement & pour toujours, &c.

L E T T R E
DE M. DE FONTENELLE
AU ROI DE POLOGNE STANISLAS I.

SIRE,

J'Ugez de ma reconnoissance de la grace que Votre Majesté m'a faite, en m'accordant une place dans son Académie de Nancy, par l'idée que j'en ai. Je me crois dans le mê-

172 *Modeles de Lettres*

me cas que si l'Empereur Marc-Aurèle m'avoit admis dans une Compagnie qu'il eût pris soin d'établir & de former lui-même.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LET T R E
DE ROUSSEAU
A M. DE CROUZAS,

*Qui avoit parlé avantageusement de
lui dans un de ses ouvrages.*

A Soleure, le 3. Novembre 1714.

SI les ames généreuses trouvent une satisfaction réelle dans les marques d'estime qu'elles donnent à leurs amis, il y a pour ces mêmes amis, lorsqu'ils sont généreux, une sorte de plaisir délicat, & que les hommes vulgaires ne connoissent point, à se sentir obligés aux personnes qu'ils aiment. Je suis actuellement dans ce cas, Monsieur, de-

puis que j'ai lu, sans m'y attendre, l'article de votre nouvel ouvrage, où vous parlez de moi d'une manière en même temps si obligeante & si ingénieuse. Un homme sensible à la gloire ne peut résister à la flatteuse idée de se voir associé à l'immortalité d'un livre digne de passer aux siècles les plus reculés. Souffrez donc que je vous en fasse ici mes très-sincères remerciements, & que j'oublie pour un moment la honte où je dois être de n'avoir encore rien fait qui puisse mériter cet excès d'honneur, pour me livrer à la joie que j'ai de le recevoir d'une main aussi chère que la vôtre.



L E T T R E**DE ROUSSEAU A M. BOUTET,***Qui ayant appris sa maladie , venoit
de lui envoyer de l'argent.*

A Bruxelles , 6 Mars 1738.

A Vec un seul ami comme vous , Monsieur , on seroit toujours tranquille , si la reconnoissance excluait la confusion. La mienne augmente à la vue de vos bontés. Il est vrai qu'ayant actuellement pour me servir , trois ou quatre personnes qu'il faut nourrir & payer , j'avois besoin de secours ; mais je n'avois besoin que du quart de ce que vous m'envoyez. Il n'est pas possible que vous soyez si généreux , sans vous incommoder ; & moins vous y pensez , plus j'y songe & j'y dois songer. Les témoignages réitérés de votre infatigable bonté suffiroient seuls pour remettre mon sang & mes humeurs dans le plus parfait équilibre.

sur différents sujets. 179

Je suis beaucoup mieux ; mais j'ai vu ma vie ne tenir qu'à un filet aussi mince que l'attachement aux billevées de ce monde. Il y a un moment, Monsieur, où toute chimère disparoit, & au bonheur duquel on doit se contenter de travailler.

L E T T R E

DE M. DE VOLTAIRE
AU R. P. VIONNET, JESUITE,

Qui lui avoit envoyé sa Tragédie de
Kerxes.

Paris, 14 Décembre 1749.

J'AI l'honneur, mon Révérend Père, de vous marquer une très-faible reconnoissance d'un fort beau présent. (a) Vos Manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres ; mais j'offre ce que j'ai. Il me paroît que vous êtes un plus grand ennemi de

(a) Il lui envoyoit un exemplaire de sa tragédie de *Sémiramis*.

Crebillon que moi. Vous avez fait plus de tort à son Xerxès, que je n'en ai fait à sa Semiramis. Vous & moi, nous combattons contre lui. Il y a long-temps que je suis sous les étendards de votre Société. Vous n'avez gueres de plus mince soldat ; mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentimens particuliers que vous m'inspirez pour vous, & avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E
DE M. DE S. EVREMONT
A M. LE COMTE DE LYONNE.

1667.

M O N S I E U R,

SI je pouvois m'acquitter de toutes les obligations que je vous ai par des remercimens, je vous rendrois mille graces très-humbles ; mais,

Comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi, vaut mieux que tous les compliments du monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un honnête homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un ingrat : si cela est, au moins ce n'est pas d'une façon ordinaire ; & connoissant la délicatesse de votre goût, je crois vous plaire mieux par une ingratitude recherchée, que par une reconnoissance trop commune. Si par malheur ce procédé ne vous plaisoit pas, justifiez-moi vous-même ; & par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je sens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vos soins, je vous ferai toujours infiniment obligé ; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service ont toujours quelque chose de fort doux & de fort agréable pour moi, quand même elles ne réussiroient pas.

F R A G M E N T S
DE LETTRES
DE REMERCIEMENT.

JE vous rends mille graces , Madame , de l'attention que vous avez eu à la subite & violente maladie , dont , par les soins de Chambon , j'ai été délivrée en vingt-quatre heures. Je suis ravie de vous devoir ce Médecin ; car j'aime fort à être obligée aux personnes pour qui j'ai un attachement sincere , &c. (Lettre de Mme. de Coulanges à Mme. de Grignan.)

(a) Il m'est arrivé assez tard , Monsieur , la connoissance de la vie que vous avez écrite du feu Roi de Suede , pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde Avec votre style sublime , vous avez dit plus en deux mots de moi , que ce qu'a dit Plinede Trajan dans son panégyrique.

(a) Ce tour ne me paroît pas bien François.

Heureux les Princes qui auront le bonheur de vous intéresser dans leurs faits! votre plume suffit pour les rendre immortels, &c. (Lettre du Cardinal Albéroni à M. de Voltaire.)

Je vous dois, Monsieur, bien des remerciements pour le présent que vous m'avez fait de votre traduction de Némésien & de Calpurnius. Je la reçus deux jours avant mon départ pour ce pays-ci. Elle ne pouvoit arriver plus à propos; j'avois besoin de livres agréables. (Lettre de M. le Franc.)

J'avois déjà prié M. l'Abbé Alary, Monsieur, de vous faire de ma part de très-sincères remerciements; mais cela ne suffit pas à ma reconnoissance: vous voulez bien qu'elle passe directement de vous à moi. (Lettre de M^e. de Lambert.)

Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être; mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposez. (Lettre de M^e. de Maintenon.)

Vous êtes, Madame, ce qui s'appelle une brave femme, de me faire

toucher de l'argent dans un temps
comme celui-ci. Je vous en fais mes
remercimens très-humbles & très-
reconnoissans. (Lettre de la même.)

R E P O N S E
A DES LETTRES
D E R E M E R C I M E N T.

R É P O N S E
D E M^{ME}. D E S E V I G N É
A M. D E P O M P O N E.

*Qui l'avoit remerciée des nouvelles
qu'elle lui donnoit.*

Le Jeudi 20. Novembre 1664.

S I vous continuez à vous plaindre
de la peine que je prends à vous
écrire, & à me prier de ne point
continuer, je croirai que c'est vous
qui vous ennuyez de lire mes Let-
tres, & que vous vous trouvez fati-

sur différents sujets. 181

gué d'y faire réponse ; mais sur cela je vous promets encore de faire mes Lettres plus courtes, si je puis ; & je vous quitte de la peine de me répondre , quoique j'aime encore vos Lettres. Après ces déclarations , je ne pense pas que vous espériez d'empêcher le cours de mes gazettes. Quand je songe que je vous fais un peu de plaisir , j'en ai beaucoup. Il se présente si peu d'occasions de témoigner son estime & son amitié , qu'il ne faut pas les perdre quand elles viennent s'offrir.

R E P O N S E

DE LA MÊME AU MÊME,

Sur le même sujet.

J'AI reçu votre Lettre, qui me fait bien voir que je n'oblige pas un ingrat ; jamais je n'ai rien vu de si agréable & de si obligeant : il faudroit être bien exempté d'amour propre , pour n'être pas sensible à des

louanges comme les vôtres Je vous assure donc que je suis ravie que vous ayez bonne opinion de mon cœur ; & je vous assure de plus , sans vouloir vous rendre douceurs pour douceurs , que j'ai une estime pour vous infiniment au dessus des paroles dont on se sert ordinairement pour expliquer ce que l'on pense.

R É P O N S E
DE M. DE P....
AU COMTE DE BUSSY.

A Laon, ce 4 Octobre 1673.

MONSIEUR,

LE foible service que j'ai tâché de vous rendre , ne méritoit pas la maniere dont vous me témoignez que vous l'avez reçu ; & vous deviez me laisser la satisfaction d'avoir fait une action que vous desiriez , sans y mêler un compliment que je n'avois point attendu. Soyez assuré , Monsieur , du plaisir que je trouve

sur différents sujets. 183.
rai toujours à vous témoigner par
mes services la vérité avec laquelle
je suis, &c.

R E P O N S E
D E R O U S S E A U
A U C O M É D I E N B A R O N ,
*Qui l'avoit remercié d'avoir parlé
avantageusement de lui.*

Bruxelles, 14 Mai 1729.

Vous ne me devez, Monsieur,
aucune reconnoissance des ex-
pressions dont je me sers toutes les
fois qu'il s'offre quelque occasion de
parler de vous. L'amitié me les dicte,
l'équité me les inspire, la vérité me
les arrache, & je ne suis pas plus le
maître de vous louer modérément,
qu'un amant de parler de sang froid
de sa maîtresse, ou un plaideur de
la bonté de sa cause. Ma sensibilité
ne dépend pas de moi; c'est un mai-
tre qui me domine, & qui me force
souvent, malgré moi, de blâmer

avec excès ce qui est blâmable , & de louer de même ce que je trouve digne de louange. J'ai connu en ma vie plusieurs personnages dignes de mon admiration , mais ils ne sont plus ; & de tout ce que j'ai admiré dans ma jeunesse , vous êtes , mon cher Monsieur , le seul qui nous reste. Jugez par là combien vos jours doivent m'être précieux , & avec combien de passion je desirer que vous en ménagiez la durée.

R É P O N S E
DE M. DE VOLTAIRE
AU CARDINAL ALBERONI

M O N S E I G N E U R ,

LA Lettre dont Votre Eminence m'a honoré est un prix aussi flatteur de mes ouvrages , que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, Monseigneur ; je n'ai

été que l'organe du Public, en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme. Je voudrois être à portée d'admirer celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir Votre Eminence ; mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les Arts, le Commerce, & remettre quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de Votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, &c.



REPONSE
DU ROI DE POLOGNE
A M. DE FONTENELLE.

MONSIEUR,

L n'est aucune Académie qui ne s'estimât heureuse de vous posséder. La mienne sent parfaitement l'avantage qu'elle a de vous compter parmi ses Membres. Ses desirs se rapportent aux miens. Elle souhaite de pouvoir profiter long-temps de vos lumieres, & de voir accomplir à votre égard ce que dit Horace : *Dignum laude virum. Musa vetat mori.* Je suis très-véritablement, Monsieur, votre bien affectionné, &c.



LETTRES DE FÉLICITATION

L'Amitié, ou cet intérêt déguisé que l'on nomme bienveillance, dictent toutes les Lettres de félicitation. L'on se réjouit avec ses amis, parce que l'on prend réellement part à leurs avantages; on félicite ses protecteurs & ses égaux, pour n'être pas soupçonné d'ingratitude ou de jalousie.

Les premières de ces Lettres sont faciles à faire. C'est bien là que j'appliquerois ce beau mot de M. d'Alembert * sur l'éloquence : *Sentez vivement, & dites tout ce que vous voudrez.*

Les autres coûtent davantage; il est difficile de bien jouer le sentiment. Que faire alors? se jeter sur ces lieux communs tant de fois épuisés : le mérite de la personne à qui l'on écrit, la justice qu'on lui a rendue, les espé-

* *Diâ. Encycl. art. ELOCUTION.*

sances dont on la flatte pour l'avenir, l'intérêt qu'on prend à tout ce qui la regarde; en un mot recourir à ce jargon, à ce fatras de mots que la politesse place tous les jours sur nos lèvres, les tourner & les retourner jusqu'à ce que l'on puisse amener décemment *l'honneur d'être avec respect.*

La longueur est un grand défaut dans une Lettre de félicitation. Il est à supposer que vous n'êtes pas le seul à faire votre compliment à une personne; il faut donc lui laisser le loisir d'écouter aussi les compliments des autres. D'ailleurs une Lettre de félicitation n'est le plus souvent qu'un tissu de flatteries: autre grande raison d'être courte. Le sage Addison * a dit quelque part: *La médisance est préférable à la flatterie. Celle-là ne fait que taxer les gens d'être vicieux, celle-ci les rend tels.*

* Spect. Tom. 2. disc. 76.



LE T T R E
DE M. BENSERADE
A M^{OR}. LE CARDINAL LE CAMUS,
Sur sa promotion.
MONSIEUR,

JL faut avouer que Sa Sainteté & Votre Eminence se font honneur l'une & l'autre. On ne s'attendoit pas ici de vous trouver sur la liste des Cardinaux, & le Pape nous auroit bien moins surpris s'il vous eût mis dans les litanies que dans le sacré Collège. Il n'auroit en cela, tout au plus, qu'anticipé sur la fonction de quelqu'un de ses successeurs. Il n'y a rien de si pur, rien de si net que votre promotion, rien de si déintéressé que nos compliments. Votre pourpre n'ajoute gueres à notre vénération, & nous irons toujours à vous comme l'on s'adresse au Saints : pour les Cardinaux, on ne les prie plus, le temps en est passé, Je suis, &c.

L E T T R E
D E M. F L E C H I E R
A U C A R D I N A L G U A L T E R I ,
sur sa promotion.

A Nîmes, ce 15 Juin 1705.

J'Ai appris avec beaucoup de joie la justice que Sa Sainteté vous a rendue, que nous vous avons souhaitée, & que vous avez méritée, il y a longtemps. Les affaires du St. Siege que V. E. a si sagement & si honorablement traitées, l'approbation qu'elle a eu des peuples qu'elle a gouvernés, du Roi auprès duquel elle a été envoyée, du Pontife qu'elle a servi, lui ont attiré la dignité dont elle jouit comme une récompense de ses vertus & de ses services. Elle doit avoir cette satisfaction particuliere, qu'elle a l'agrément & les suffrages de tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. Pour moi, Monseigneur, j'ai

sur différens sujets. 191
toujours attendu cette promotion de
tant de Cardinaux, comme si elle
n'eût regardé que vous, croyant
qu'on ne pouvoit assez vous appro-
cher de la premiere place de l'Eglise,
& sentant qu'on ne peut être avec plus
de vénération que je le suis, &c.

L E T T R E
DU COMTE DE BUSSY A M^{*},**

*Sur sa nomination à l'Evêché de
Lombes.*

A Chasteau ce 30 Janvier 1671.

ENfin, Monsieur, le Roi vous
a fait justice, & cela lui est au-
si glorieux qu'à vous; car il y a long-
temps que nous attendions des mar-
ques de l'estime qu'il vous devoit.
Outre la joie que j'en ai, commune
avec tous ceux qui sont bien aises
de voir récompenser le mérite, j'en
ai encore une particuliere & très-
grande de voir celui de mon ami
récompensé; car il ne me reste plus

sur ce sujet qu'à souhaiter que vous
jouissiez longues années, & que vous
croyiez bien toujours qu'on ne peut
être plus à vous que j'y suis., &c.,

L E T T R E

DU MEME A M. MASCARON,

*Sur sa nomination à l'Evêché de
Tulles.*

A Autun, ce 8 Mars 1679.

JE viens d'apprendre avec beau-
coup de joie, Monsieur, la grace
que le Roi vous a faite, non seule-
ment pour l'intérêt de mon ami,
mais encore pour celui de mon maî-
tre. Je trouve qu'il est aussi beau au
Roi de vous faire du bien, qu'à vous
de le mériter.



LETTRE

(a) L E T T R E
DE M. LE DUC DU MAINE
A U R O I.

SIRE,

S I Votre Majesté continue à prendre des villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant ; car M. le Ragois (b) ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive ; & je ne quitte la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu de joie.

(a) Cette Lettre du 13 Mars 1678 est de Mme. de Maintenon, qui étoit chargée de l'éducation du Prince.

(b) Il étoit Précepteur de M. le Duc du Maine : on a de lui un abrégé de l'Histoire de France & de l'Histoire Romaine par demandes & par réponses.



L E T T R E
DE M. LE DUC DE MONTAUSIER
A MONSIEUR (a),

Sur la prise de Philisbourg.

M O N S I E U R ,

JE ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philisbourg : vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, & Vauban. Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure & d'impétuosité : ce sont des vertus héréditaires dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain ; faisant valoir les services d'autrui, & oubliant les vôtres ; c'est sur quoi je vous fais mon compliment.

(a) M. de Montausier avoit été son Gouverneur. Lorsqu'il cessa d'en faire les fonctions, il lui dit : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, & je m'en consolerais.

L E T T R E**DE M^{ME}. LA DUCHESSE DU MAINE****A M. LE DUC DE VENDOME,***Sur sa victoire de Villa-viciosa.*

S'il m'étoit aussi facile de faire une belle Lettre, qu'il vous est aisé de rétablir les Rois, que d'heureuses pensées je vous enverrois sur la grande nouvelle que nous apprenons de Villa-viciosa ! Mais il s'en faut bien que j'aie une facilité si rare : & il vous est plus aisé de gagner une bataille, qu'à moi d'écrire un trait d'esprit. Je me souviens d'ailleurs fort à propos du proverbe : *A grands Seigneurs peu de paroles.* Les plus grands de tous les Seigneurs, selon moi, sont les vrais héros : ainsi je dois vous dire plus laconiquement qu'à personne, que vous êtes l'homme de l'univers le plus comblé de gloire, le plus aimable, le plus aimé de tous les hon-

nêtes gens & de votre famille ; que de tous ceux qui la composent , je suis celle qui vous aime le plus ; & qu'en vous préférant à tout , je ne crois faire que mon devoir.

L E T T R E

DE M. FLECHIER

A M. LE MARÉC. DE VILLARS,

Sur sa campagne de 1707.

A Nîmes, ce 3 Juin 1707.

JE m'étois bien attendu , Monsieur, que vous feriez parler de vous ; mais je ne croyois pas que ce fût ni si promptement , ni si hautement. A peine êtes-vous arrivé , que vous avez entrepris une affaire qu'on n'avoit gueres osé tenter , & qu'on avoit quelquefois vainement tentée : il n'y a point de barriere si impénétrable que vous ne forciez , & l'Allemagne a beau vous opposer des rivières & des lignes qui sem-

blent la mettre à couvert de toutes les forces étrangères ; vous passez tout , vous forcez tout dès l'entrée de la campagne. On vous craint , on fuit devant vous. Soldats , Officiers , Généraux , se sauvent comme ils peuvent , & vous finissez une grande action sans aucune perte. J'espère que les suites de cet heureux commencement seront glorieuses. Je vous en félicite par avance , par l'intérêt sincère que je prends à tout ce qui vous regarde , & par l'attachement & le respect particulier avec lequel , &c.



LE T T R E
D U M Ê M E

A M. LE PELLETIER,

*Nommé à la charge de premier Pré-
sident au Parlement de Paris.*

A Nîmes, ce 26 Avril 1707.

A Gréez, Monsieur, que je pren-
ne part à la joie publique, sur
le choix que le Roi a fait de vous
pour être premier Président du pre-
mier Parlement de France. La répu-
tation de votre sagesse, de votre
droiture, de votre équité, avoit
déjà prévenu les esprits en votre fa-
veur, & vous sembliez être fait pour
cet auguste tribunal de la Justice.
Sa Majesté vous y a placé; les peu-
ples s'en réjouissent, par l'estime qu'ils
ont pour vous, & par la protection
qu'ils en espèrent; & moi, par le
respectueux attachement avec le-
quel, &c.

LE T T R E
DE B O U R S A U L T
A M. LE DUC DE S. AGNAN,
*Qui venoit de recevoir du Roi une
pension de dix mille livres.*

MONSEIGNEUR,

Q Ue j'aurois de joie si la justice
que le Roi vous a rendue égaloit
le mérite que vous avez. Il n'y a
personne en France qui fût aussi bien
avec la fortune que vous y seriez;
& personne aussi ne seroit capable
d'en faire un aussi bon usage que
vous. Sa Majesté est pleinement ré-
compensée des bien-faits qu'elle a
répandus sur vous, par les béné-
dictions qu'on répand sur elle; on
lui rend dans l'ame des actions de
grâces de celles dont elle vous ho-
nore: & les marques qu'elle vous
donne de son estime lui attirent celle
de tout le monde. Je ne doute point,

Monseigneur, qu'étant aimé & respecté comme vous l'êtes, vous n'ayiez reçu force compliments sur ce sujet. Je laisse à qui voudra la gloire de vous en faire de plus polis que le mien; mais je suis sûr qu'on ne vous en a point fait de plus sincère.

L E T T R E

DE M^{ME}. LA MARQ. DE LAMBERTA M^{ME}. D E * * **Sur son mariage.*

N 'Ayant pu, Madame, avoir l'honneur de vous voir, & ma mauvaise santé me retenant à la campagne, permettez-moi de vous faire ici mes compliments sur une alliance aussi illustre, & si digne de vous. Vous portez mon nom, Madame, qui étoit autrefois un peu brouillé avec la pudeur; mais vous allez le raccomoder avec la modestie; vous qui savez si bien en soutenir les droits. Que n'espère-t-on pas d'une person-

sur différents sujets. 201

ne comme vous , élevée dans des principes si purs , & endoctrinée par la vertu même ? Puissent vos jours heureux couler dans l'innocence & dans la paix ! Si je faisois des vers , vous auriez , Madame , un bel épithalame ; mais je n'ai que des souhaits à vous offrir , & le très-respectueux attachement avec lequel je suis , &c.

L E T T R E

DE M. FLECHIER

A M^{ME}. DU ROURE,

Sur le même sujet.

A Nîmes , ce 13 Mars 1703.

P Lus j'avois d'impatience , Madame , à vous faire mon compliment sur votre mariage , plus j'ai de plaisir à vous le faire aujourd'hui. Le Ciel sembloit depuis plusieurs années vous chercher , ou vous préparer un époux qui fût digne de vous.

202. *Modèles de Lettres*

Il vous l'a donné, il vous a donnée : à lui : le bonheur est égal de part & d'autre. Jugez de quelles bénédictions sera suivie l'union de deux cœurs bien assortis.

L E T T R E

DE M^{ME}. DE MAINTENON

A M^{LE}. D'OSMOND,

Sur le même sujet.

A. Versailles, ce 28 Février 1701.

JE suis ravie de votre établissement, Mademoiselle. Celui qui vous épouse est bien estimable : il préfère votre vertu aux richesses qu'il auroit pu trouver ; & vous, vous préférez la sienne aux biens que vous allez partager avec lui. Avec de tels sentiments un mariage ne peut être qu'heureux. Dieu bénira deux époux dont la piété est le lien. Je ne cesserai jamais de vous aimer & de me souvenir que je suis aimée de vous.

LETTRE
DU P. RAPIN
AU COMTE DE BUSSY,
Sur le mariage de sa fille.

A Balville, ce 12 Octobre 1675.

JE vous fais, Monsieur, mille con-
jouissances sur le mariage de M^{lle}.
votre fille. Je le souhaite aussi heu-
reux qu'elle en est digne : car que
ne mérite-t-elle pas ? Je vous de-
mande la permission de lui faire mes
compliments, en faisant mille vœux
pour qu'elle soit heureuse.

Je suis avec tout le respect ima-
ginable, &c.



L E T T R E

DE M. FLECHIER A M. ***

Sur les couches de son épouse.

A. Layaure, ce 29 Septembre 1686.

J'Ai beaucoup de joie, Monsieur, d'apprendre l'heureux accouchement de M^{re}. votre femme. Ce sont des bénédictions que Dieu donne aux mariages, dont on doit le remercier. Il seroit à souhaiter qu'il y eût beaucoup de peres comme vous, capables de bien élever leurs enfants, & de leur laisser autant de vertu que de bien. Je me réjouirai toujours de tous les avantages qui vous arriveront, & je serai toute ma vie, &c.



2 L E T T R E
D E R O U S S E A U
A M. D E C R O U Z A S,

Qui avoit remporté le prix à l'Académie des Sciences de Paris.

A Vienne, le 29 Janvier 1721.

J'Ene pouvois recevoir, Monsieur, une plus agréable nouvelle que celle de votre dernier succès à l'Académie des Sciences. C'est un honneur pour vous d'avoir réuni les suffrages de tant de Savants de toute espèce qui la composent : ce n'en est pas un moindre pour cette Compagnie d'avoir su distinguer un mérite aussi éclatant que le vôtre. C'est de ce mérite qu'il faut vous féliciter ; & l'Académie doit être félicitée de l'équité de son jugement.

F R A G M E N T S
DE LETTRES
DE FÉLICITATION.

JE crois que vous prendriez là l'una avec les dents, si vous l'aviez entrepris. Je n'ai garde de m'étonner que vous ayiez pris Dunkerque : rien ne vous est impossible. Je suis seulement en peine de ce que je dirai à Votre Altesse là-dessus, & par quels termes extraordinaires je lui pourrai faire entendre ce que je conçois d'elle. . . . à nous autres beaux esprits qui sommes obligés de vous écrire sur les Bons succès qui vous arrivent, c'est une chose bien embarrassante que d'avoir à trouver des paroles qui répondent à vos actions, & de temps en temps de nouvelles louanges à vous donner. S'il vous plaisoit vous laisser battre quelquefois, ou lever seulement le siège de devant quelque place, nous pourrions nous sauver

par la diversité, & nous trouverions quelque chose de beau à vous dire sur l'inconstance de la fortune, & sur l'honneur qu'il y a à souffrir courageusement ses disgraces. Mais dès vos premiers exploits, vous ayant mis avec raison de pair avec Alexandre, & voyant que de jour en jour vous vous élevez davantage ; en vérité, Monseigneur, nous ne saurions où vous mettre, ni nous aussi, & nous ne trouvons plus rien à dire qui ne soit au-dessous de vous &c.
(Lettre de Voiture au Duc d'Enguien.)

Mais, mon Dieu ! quel homme vous êtes, mon cher Gouverneur ! * on ne pourra plus vivre avec vous ; vous êtes d'une difficulté pour le pas qui nous jettera dans de furieux embarras. Quelle peine ne donnâtes-vous point l'autre jour à ce pauvre Ambassadeur d'Espagne ! Pensez-vous que ce soit une chose bien agréable de reculer tout le long d'une rue ? Et quelle tracasserie faites-vous encore, à celui de l'Empereur sur les fran-

* Il étoit Gouverneur de Bretagne.

chises ? Vous êtes devenu tellement pointilleux , que toute l'Europe songera à deux fois comme elle se devra conduire avec Votre Excellence. Si vous nous apportez cette humeur , nous ne vous connoîtrons plus , &c.

(Lettre de M^e. de Sevigné à M. le Duc de Chaulnes , Ambassadeur à Rome.)

Il n'est ici question que de votre nouvelle dignité. Tout parle de vous, nuit & jour , jusqu'aux fifres , aux tambours , aux cloches mêmes , qui , je vous jure , ont réveillé bien d'honnêtes gens en votre honneur. Connus ou non , chacun vous félicite à sa manière. Souffrez donc , Monseigneur , qu'un inconnu se mêle au concert de la joie publique , &c. (Lettre du P.^r Brumoi à M. le Cardinal de Gesvres.)

Vous m'avez fait riche en dépit de la fortune , en vous faisant Cardinal en dépit de tous vos envieux. J'ai hasardé tout mon bien à parier que vous le seriez bientôt : il faut qu'il augmente de moitié , si j'ai affaire à des gens d'honneur , &c. (Lettre de Scarron au Cardinal de Retz.)

R E P O N S E S
A DES LETTRES
DE FÉLICITATION.

R É P O N S E
DE M.* EVÊQUE DE LOMBEZ**
A M. DE BUSSY..

Paris, ce 20 Janvier 1672.

JE compte, Monsieur, l'honneur que vous m'avez fait de prendre part à la grace que j'ai reçue des bontés du Roi, comme l'un des meilleurs revenus de l'Evêché de Lombez. Il m'est bien glorieux qu'un homme de votre qualité & de votre mérite veuille s'intéresser à ce qui me touche. J'en ai, Monsieur, toute la reconnaissance possible ; je m'en explique avec Dieu dans toutes les prières que je lui fais : je lui demande

pour vous la suite de ces sentiments chrétiens que vous me fîtes paroître, quand j'eus l'honneur de vous entretenir. Je vous souhaite tous les jours ce qu'une de vos amies dit être nécessaire à la félicité d'un homme, Paris en ce monde, & Paradis en l'autre. Je suis, Monsieur, avec tout le respect imaginable, &c.

R E P O N S E

DE M. MASCARON AU MÊME.

A Paris, ce 16 Avril 1679.

LE Roi m'a donné plus qu'il ne pense, Monsieur. Le compliment que la grace qu'il m'a faite m'a attiré de votre part, est pour moi un second bien presque aussi précieux que le premier. Toute la différence que j'y vois, c'est qu'il ne m'est pas permis de croire que je sois digne d'un grand Evêché, & que mon cœur me dit que je mérite un peu de part dans votre amitié, par les sentiments avec lesquels je suis, &c.

R E P O N S E

DE M. DE HARLAY,

Nommé à l'Intendance de Bourgogne,

AU COMTE DE BUSSY.

A Dijon, ce 27 Avril 1686.

JE vous suis extrêmement obligé, Monsieur, de la part que vous voulez bien prendre à la grace que le Roi vient de me faire. Je souhaiterois qu'elle pût me fournir de fréquentes occasions de vous témoigner combien je suis sensible à l'honneur de votre souvenir, à quel point je suis, &c.

R É P O N S E

DE M***. AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 18 Mars 1692.

M O N S I E U R ,

J'ai vu par ce que vous m'écrivez sur le mariage de ma fille les témoignages que vous me donnez de la

part que vous prenez aux choses qui me touchent. Je vous en suis bien obligé ; & je vous prie de croire que j'aurai toujours beaucoup de joie quand je pourrai trouver des occasions de vous faire conoître que je suis , &c.

L E T T R E S

DE CONDOLEANCE

QUoique j'aie dit que l'enjouement s'étendoit à toute sorte de sujets , on conçoit bien qu'il seroit ridicule d'écrire une Lettre de condoléance d'un style plaisant & badin. Ce seroit ressembler à cet * *Egnatius* dont se moque si joliment le Poëte, qui, pour montrer la blancheur de ses dents, venoit en riant vous complimenter sur les sujets les plus tristes.

La plupart du temps on se borne dans ces sortes de Lettres à témoigner simplement la part que l'on prend à la perte qui y donne occasion.

* *Catull. Epigr.*

Si celui à qui vous écrivez pleure une personne qui lui étoit chère, entretenez-le sur ce sujet ; louez la personne qui fait couler ses larmes, sans craindre de réveiller ou d'aigrir les maux. La tristesse ressemble à la mélancolie : elle aime à se replier sur elle-même, & à se nourrir de sa douleur.

Quelques réflexions de piété ne sont pas déplacées dans une Lettre de condoléance, sur-tout si elle est écrite par une personne consacrée spécialement à Dieu. Le monde lui en fait une bienfaisance, & sa conscience un devoir.

Je ne dis rien que nous n'ayons éprouvé bien des fois. La Religion, cette grande chose, la seule qui ne laisse aucun vuide dans l'ame, est bien propre à nous soutenir quand les caducités humaines nous abattent, & nous font sentir si éloquemment notre néant & notre misère.

Je ne crois pas qu'il soit besoin d'avertir que ces réflexions doivent être courtes. Les moralités fatiguent, & l'on s'endort aisément au sermon.

L E T T R E

DE M^{ME}. SCARRON (a)A M^{ME}. FOUQUET,*Sur la mort de son fils.*

Paris, ce 4 Septembre 1679.

MADAME,

LA perte que vous venez de faire est une perte publique, par la part que la Cour & la ville y prennent. Si quelque chose pouvoit en adoucir l'amertume, ce seroit sans doute la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime que toute la France a pour vous & pour Monseigneur le Sur-Intendant. La mort du Duc d'Anjou n'auroit pas été plus pleurée. Pour moi, Madame, qui suis votre (b) redevable par tant de titres, j'ai bien plus besoin de consolation que je ne

(a) Elle fut connue dans la suite sous le nom de M^{me}. de Maintenon.

(b) Ce tour a vieilli, & n'est plus d'usage.

sur différents Sujets. 219
suis en état d'en donner. J'aimois cet
enfant avec des tendresses infinies.
J'avois souvent lu dans ses yeux une
félicité & une gloire à laquelle Dieu
n'a pas voulu qu'il parvint. Que son
saint nom soit béni ! Le Ciel vous
l'a ravi, Madame ; il ne vous l'a ravi
que pour le rendre plus heureux.

L E T T R E
D E M. D E B U S S Y
A M^{ME}. LA COMTESSE DU P.*,**
Sur la mort de son mari, tué à
l'armée.

A Bussy, ce 3 Juillet 1672.

JE crois, Madame, que vous ne
douterez pas de la part que je prends
à la peste que vous venez de faire de
M. votre mari. Ce qui doit diminuer
votre affliction, c'est que ses grandes
blessures lui aient donné le temps de
mourir en bon Chrétien. C'est assez
pour que vous ne doutiez pas de moi

douleur, Madame, de savoir que vous êtes la personne du monde que j'aime le mieux & que j'estime autant. Cette perte est grande, je l'avoue; mais vous avez de la fermeté, & je suis assuré qu'il n'est point d'événement au-dessus de votre courage.

L E T T R E

D U M Ê M E

A M. L' A B B É D' * * *

Sur la mort de sa sœur.

A Autun., 40. 10 Février 1675.

J' Ai appris avec bien du déplaisir, Monsieur, la perte que vous avez faite de M^{me}. votre sœur. Car outre la part que je prends aux choses qui vous touchent, j'avois encore l'honneur de la connoître, & j'en faisois le cas qu'elle méritoit. Vous vous direz sur cet accident tout ce qu'il y a à vous dire, tant de la part de Dieu que de votre raison; & pour moi

sur différents sujets. 117
moi je me contenterai de vous as-
surer qu'il ne vous arrivera rien à
quoi je ne m'intéresse extrêmement,
& que je suis à vous de tout mon
cœur.

L E T T R E
D U M Ê M E
A U M A R É C H A L D ' H * * ,

Sur sa disgrâce.

A Châten , ce 26 Avril 1672.

J'Ai appris avec bien du déplaisir
ce qui vous est arrivé, Monsieur,
parce que je m'intéresse fort à tout
ce qui vous touche. Je ne doute pas
que votre plus grande douleur en
cette rencontre ne soit d'avoir dé-
plu à un aussi bon maître que le nô-
tre, & que ce ne soit pour cela que
vous aurez plus besoin de votre fer-
meté : car pour les traverses de la
fortune, je m'en fie bien à votre
courage ; outre que cette même for-

K

tune vous a fait jusqu'ici assez de plaisir, pour que vous lui pardonniez quelque peine. J'espere que celle-ci ne durera pas; je le souhaite fort, car je suis assurément de tout mon cœur, &c.

LETTRE

D U M Ê M E

A M^{ME}. D E D. * * *,

Sur la perte d'un procès.

A Bussy, ce 10 Janvier 1669.

J'Ai appris avec bien du déplaisir la perte de votre procès, Madame; car je vous aime fort. Cependant *contre fortune bon cœur*; vous avez assez de bien pour perdre le plus grand procès sans en être incommodée. Que cela ne vous altere donc point: conservez-vous; & croyez que si vous survivez vos parties, ce seront elles qui auront perdu leur procès.

L E T T R E

AU MÊME

AU MARÉCHAL DE NAVAILLES,

Sur la mort de son fils.

A Autun. 1614. Janvier 1673.

J'Ai appris avec une douleur extrême la perte que vous avez faite de M. votre fils, parce que je vous aime & que je vous estime infiniment. Il faut être aussi sage & aussi ferme que vous êtes pour soutenir une tourmente aussi rude que celle-là. Mais, quoique vous n'en ayez jamais reçu de cette force, vous avez passé par des adversités qui vous ont appris à vous soumettre aux volontés de Dieu. C'a été là ma seule ressource dans mes disgrâces, & celle que je vous souhaite, Monsieur, dans votre affliction.

L E T T R E
DE M^{ME}. DE S E V I G N E
À M^{LE}. S I A F I L L E M^{LE}. UA

Sur la mort de M. l'Archevêque d'Arles, oncle de son époux.

Paris, vendredi 18. Mars 1684.

Vous avez bien raison, ma chère enfant, de croire que je serai affligée de la perte de M. l'Archevêque. Vous ne sauriez vous représenter combien le vrai mérite, la rare vertu, le bon esprit & le cœur parfait de ce grand Prélat me le font regretter. Je ne puis songer à sa bonté pour sa famille, à sa tendresse pour tous en général, & pour vous & pour votre fils en particulier, sans qu'il me paroisse un grand vuide dans votre maison qui ne se remplira jamais; non, jamais; je ne crains point de le dire. Il n'y a point d'esprits ni de cœurs sur ce moule. Ce

sur différents sujets. 215

sont des sortes de métaux qui ont été altérés par la corruption du temps, & il n'y en a plus de cette vieille roche. Vous avez compris mes sentimens, vous m'avez fait bien de l'honneur; & je vous le rends, en voyant les vôtres tels qu'ils sont. Il faut avoir un peu de ce bon aloi que nous regrettons, pour sentir cette perte comme nous la sentons. Cette louange doit passer, car je suis persuadée qu'on est plus ou moins touché de ces grandes qualités, selon qu'on y a plus ou moins de rapport.

L E T T R E

D E L A M Ê M E

A M. DE GRIGNAN,

S O N G E N D R E

Sur le même sujet.

M On cher Comte, recevez ici mon compliment. Vous avez été tendrement aimé de ce cher on-

K. 3.

ele. Il aimoit son nom , sa maison ; il avoit raison , elle en vaut la peine. Je vous plains de n'avoir plus à honorer tant de mérite , tant de qualités respectables. Voilà cette première race passée ; nous irons après , mon cher Comte : en attendant , je vous embrasse en pleurant , comme si j'avois l'honneur d'être de votre nom.

L E T T R E
DE M. DE COULANGES
A M^{re}. DE GRIGNAN,

Sur la mort de son beau-frere.

JE ne m'amuserai point , ma belle Comtesse , à vous faire un méchant compliment ; mais je vous assure seulement que j'ai été très-affligé de la mort de notre pauvre Chevalier. Je m'étois si bien trouvé de son commerce en Provence , &c. j'espérois de m'en trouver si bien par-

sur différents sujets. 123

tout, que la perte me touche sensiblement. Voilà un beau sujet de méditation pour les jeunes gens, comme pour ceux d'un âge plus avancé ; il ne faut se fier ni à l'âge, ni à la bonne santé, puisque nous sommes tous mortels, & que l'heure & le moment sont fort incertains. Je finis par cette moralité un peu triviale, & vous embrasse, s'il vous plaît, ma belle Comtesse, avec le dernier respect & la dernière tendresse.

LE T T R E
DE M. FLECHIER
A M. SALVADOR,

Sur la mort de son pere.

A: Nîmes, ce 26 Fevrier 1702.

J E regrette bien, Monsieur, la perte que vous avez faite de M. votre pere ; & je compatis à votre douleur. Il vous laisse les véritables biens, qui sont ses vertus & ses bons exem-

K 4



plés ; & les plus solides consolations , qui sont une longue continuation de sagesse & de piété , une vie de Chrétien , & une mort de Patriarche. Je vous souhaite une aussi longue pratique de bonnes œuvres , & persuadé qu'il ne manque à la perfection de votre mérite que ce qu'un âge comme le sien y peut ajouter , je félicite M^{rs}. vos enfants de retrouver en vous ce que vous perdez en M. votre père. Je suis , &c..

L E T T R E

D U M Ê M E

A. M. L E P E L L E T I E R ,

Sur la mort de sa fille.

A Nîmes, ce 10 Octobre 1702.

Vous avez, Monsieur, dans la mort de M^{me}. votre fille, tout ce qui peut adoucir votre douleur ; sa vie toujours chrétienne , & conforme à l'éducation qu'elle avoit re-

cue de vous ; sa maladie , où elle a possédé son ame dans la résignation & la patience , & toutes les apparences de son salut & de son repos éternel. Ces tristes séparations pourroient dégouter du monde ceux qui n'en sont pas déjà dégoutés ; mais du moins elles nous font voir qu'il ne faut s'attacher qu'à Dieu , qui ne finit point , & qui seul doit remplir les vuides qui se font dans nos cœurs par la perte des personnes qui nous sont cheres. Je vous prie , Monsieur , de me pardonner cette petite moralité qu'il m'est échappée. Je fais que les sentiments de la Religion prévalent en vous à ceux du sang & de la Nature , & qu'on ne peut rien ajouter aux réflexions que vous avez faites , & que vous faites tous les jours sur les fragilités & les miseres de cette vie. Je ne puis que vous assurer que je prends part à votre perte , que je compatis à votre douleur , & que je suis toujours , &c.

BLOCHARD

DIST. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

L E T T R E

DE J. B. ROUSSEAU,

A M. D. * * * ,

Sur la mort de son fils aîné.

Vincennes, 1. Novembre 1729.

Qu'elle perte, bon Dieu ! & à quelle épreuve la Providence a-t-elle voulu mettre votre vertu, Monsieur ? C'est ainsi qu'elle se joue des projets qui nous paroissent les plus légitimes. Vous avez joui jusqu'à présent de tous les avantages de cette vie ; une longue & constante prospérité, une fortune établie, une famille digne de vous : voilà bien des grâces que Dieu n'étoit pas obligé de vous faire, & peut-être n'avez-vous pas assez songé que c'étoit à lui seul que vous les deviez. On ne lui attribue que la mauvaise fortune, & on croit ne devoir la bonne qu'à soi-même. Il faut pourtant tôt ou tard

payer nos dettes , & se mettre dans l'esprit qu'il ne nous envoie point dans ce monde pour être heureux selon nos vûes , mais selon les siennes ; que ce qui nous paroît le plus grand des biens , est souvent la source de nos plus grandes afflictions ; & que ce qui nous afflige le plus , est au contraire plus souvent encore le principe du bonheur auquel il nous destine. En voilà assez , Monsieur , pour vous faire comprendre que les plus malheureux ne sont pas toujours les plus à plaindre , & que les plus heureux ne sont pas les plus dignes d'envie. Recevez votre affliction comme une expiation des fautes auxquelles nous sommes tous sujets en cette vie , & comme un gage du bonheur que Dieu vous prépare dans une autre. Il vous reste un fils ; donnez tous vos soins à en faire un aussi honnête homme que vous. En un mot , consolez-vous avec celui qui vous reste , & priez pour celui que vous n'avez plus. Vous serez peut-être surpris de recevoir de pareils conseils d'un faiseur

228 *Modeles de Lettres*
d'épigrammes ; mais , Dieu merci ,
j'en ai porté la peine ; & je m'esti-
merois malheureux, si je n'en avois
pas été puni..

L E T T R E
D U M Ê M E
A M. BROSSETTE,

Sur la mort de son épouse.

Vienné , le 30. Juin 1716/.

JE vous demandois des nouvelles
Monsieur ; hélas ! je ne songeois
gueres à la douleur que devoit me
causer la premiere que je recevrois
de vous. J'ai senti la perte que vous
m'apprenez , comme vous la sentez
vous-même. Il est bien naturel de
compatir aux malheurs de son ami ;
mais le vôtre me toucheroit par ses
circonstances, quand il ne regarderoit
qu'une personne indifférente. Je vous
 plains , Monsieur ; vous me plain-
driez peut-être à votre tour , si vous

sur différents sujets. 229
pouviez concevoir toute la part que
je prends à votre affliction. Ne vous
en étonnez pas. A force d'être mal-
heureux, je suis devenu moins sensi-
ble à mes malheurs qu'aux malheurs
d'autrui.

L E T T R E
D U M Ê M E
A M. DE VOLTAIRE.

Vienne, 25 Mars 1719.

M Algré l'éloignement qui nous
sépare, Monsieur, je ne vous
ai jamais perdu de vue, & mon ami-
tié vous a toujours suivi sans inter-
ruption dans les différents événe-
ments dont votre vie a été mêlée.
Il y a longtemps que je vous regar-
de comme un homme destiné à faire
un jour la gloire de son siècle, & j'ai
eu la satisfaction de voir que toutes
les personnes qui me font l'honneur
de m'écouter en ont fait le même
jugement que moi, sur les divers

ouvrages que je leur ai souvent lus de vous. Dans le temps que je jouissois du plaisir de voir croître une réputation qui m'est si chère, j'ai eu la douleur d'apprendre les traverses dont vos succès ont été interrompus; & je puis vous assurer que je ne les ai guères moins vivement senties que les miennes propres. Je ne pouvois m'imaginer que vous les eussiez méritées, & la persuasion où j'étois de votre innocence me faisoit voir entre vos aventures & les miennes un rapport qui augmentoit encore ma sensibilité. Une chose cependant me consolait pour vous, c'est l'opinion où j'ai toujours été, que les malheurs sont nécessaires aux hommes, & que rien ne purifie tant leur vertu que les adversités. C'est peut-être un avantage pour vous, dans la prospérité où vous êtes aujourd'hui, d'avoir souffert cette épreuve dans un âge qui ne tire point à conséquence. Nous naissons tous tributaires de la fortune, & les plus heureux sont ceux qui ont payé leurs

déttes de bonne heure. Vous en voilà quitte, du moins je l'espère ainsi, pour le reste de vos jours. Je souhaite qu'ils soient aussi longs que ceux de Corneille, à qui vous succédez si dignement.

FRAGMENTS DE LETTRES

DE CONDOLEANCE.

M Adame de Coulanges m'a dit que vous aviez pensé mourir. Je ne l'ai su qu'après votre résurrection, & je n'y ai pas été moins sensible. Je vous plains de vos maux passés, & j'apprends vos maux à venir. Ils deviennent, ce me semble, bien fréquents. Je suis fort intéressée à votre conservation, &c.
(Lettre de M^{me} de Maintenon.)

Plus je pense à la perte que vous venez de faire, plus je la trouve grande, & plus j'en suis affligée : c'étoit un digne chef d'une famille comme

232 *Modèles de Lettres*

la vôtre , & qui ne peut être remplacé. Nous avons sujet de croire qu'il est heureux : c'est donc nous-mêmes que nous pleurons. Votre état me serre le cœur , & vous ne vous consolerez de long-temps d'une telle séparation. Si j'étois maîtresse de ma conduite , je quitterois bien certainement toute autre chose pour être auprès de vous (Lettre de la même.)

Vous avez perdu , Madame , un ami fidele & cher ; c'est un bien si rare & si précieux , que j'ai cru devoir vous témoigner la part sensible que j'ai prise à votre chagrin : mon compliment fait le panégyrique de la bonté de votre cœur , &c. (Lettre de l'Abbé de Chaulieu.)

Je n'ai appris que d'hier la maladie de Votre Altesse. J'en ai été également surpris & affligé. Je vous avoue que je ne vous croyois point faite , Madame , pour la fièvre quarte , ni la fièvre quarte pour vous , &c. (Lettre du même.)



R E P O N S E S
A DES LETTRES
DE CONDOLÉANCE.

R É P O N S E
DU MARÉCHAL DE NAVAILLES,
AU COMTE DE BUSSY.

A Perpignan, ce 4 Février 1679.

JE suis sensible, comme je le dois, Monsieur, au témoignage que vous me donnez de la continuation de votre amitié, sur la perte que j'ai faite de mon fils unique. En vérité, Monsieur, la nature ne peut seule résister à de pareilles épreuves, & l'on a grand besoin de secours pour soutenir la pesanteur d'un semblable coup. Je vous supplie, Monsieur, d'être bien persuadé de la reconnaissance que j'ai de vos bontés, &

que personne ne sauroit être plus
attaché que je le ferai toujours à tous
vos intérêts.

R E P O N S E
DE M. DE CHATEAUNEUE
AU COMTE DE BUSSY.

A Versailles, ce 8 Juin 1681.

JE suis extrêmement sensible à l'hon-
neur que vous me faites de vous
souvenir de moi, au sujet de la mort
de mon pere. Je chercherai avec soin
les occasions de vous marquer ma
reconnoissance de cette preuve de
votre amitié. En attendant, je me
fais un plaisir de vous assurer que je
suis véritablement, &c.



R É P O N S E
DE M. F L E C H I E R
AU P. V I G N E S.

A Nîmes , ce 12 Mai 1701.

J E n'ai pas douté, mon révérend
Pere, que vous n'eussiez la bonté
de prendre part à mon affliction quand
elle vous seroit connue. Vous con-
noissiez le frere que j'ai perdu, &
vous l'avez regretté. Vous avez de
l'amitié pour moi, & vous avez com-
paré à la douleur que j'ai eue de le
perdre. Je vous prie de lui accorder
le secours de vos prieres, & de me
croire autant que je le suis, &c.



L E T T R E S

D E R E P R O C H E S.

L Orsque la hauteur d'un Grand à qui vous avez été utile, la froideur d'un ami, l'indiscrétion d'un confident, l'ingratitude d'un protégé, des soupçons, des rapports, & centas de petites choses que l'on connoît si bien sous le nom de *tracasserie*, lorsqu'un tout cela, ou quelque chose de tout cela, amène le reproche sur vos levres; gardez-vous bien alors de n'écouter que les mouvemens qui s'élevent dans votre cœur: ce seroit le moyen d'aliéner les esprits; & il vous seroit plus facile de rappeler sur les hauteurs les eaux qui en sont descendues, que de regagner des cœurs une fois aigris par vos reproches.

Si vous ne cherchez qu'à sauver les apparences, il est une certaine manière de se plaindre qui, sous le masque de la politesse & des égards,

pique encore davantage que le reproche le plus amer, par la raison qu'elle semble être l'expression de l'indifférence.

Au contraire, si votre intention est de ramener ceux qui sont les objets de votre ressentiment, que l'enjouement leur adoucisse vos plaintes; prévenez vous-même leurs excuses, insinuez leur le moyen de se justifier; blâmez le procédé, & ménagez l'intention. Paroitre sûr de la fidélité de son ami, c'est s'en assurer en effet. De toutes les manières de faire des reproches, celles-ci me paroît la plus conforme à cet esprit d'indulgence, de complaisance, d'égards, qui devoit tous nous animer, puisqu'il est le lien de la société.

Qu'on y fasse donc attention; une Lettre de reproches ne sauroit être écrite avec trop de prudence. Ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier, mais on ne sauroit le répéter trop

souvent : Qui se donne le droit de tout dire , donne le droit de tout répondre.

L E T T R E

DU COMTE DE BUSSY

A MME. LA MARQ. D'HUMIERES.

A Bussy, ce 6 Mars 1667.

S I j'en croyois aux apparences, Madame, je vous ferois des reproches de ne m'avoir point écrit depuis six mois que je suis parti de Paris. Mais vous êtes, une trop bonne parente & amie , pour croire que vous ayiez tort sur les devoirs de l'amitié & de la proximité. Ces réflexions, Madame , m'alarment sur votre santé : sans elle vous ne sentiriez pas vos prospérités; & ce seroit grand dommage que vous ne fussiez pas heureuse de tous points.

* Une Dame de condition , dont le fils avoit épousé une riche roturiere , reprochoit un jour à sa belle-fille d'avoir fermé à sa maison la porte de tous les Chapitres de Noblesse : *Ajoutez, Madame, semit justement celle-ci, ajoutez aussi celle de l'Hôpital.*

L E T T R E
DE M^{ME}. DE MAINTENON
A M. L'ABBÉ GOBELIN.

Verfailles , ce 30 Octobre 1667.

JAmis je ne fouhaitai plus ardemment d'être hors d'ici. Plus je vais, plus je fais de vœux pour la retraite, & de pas qui m'en éloignent. Je vous en parle rarement, parce que vous dites tout à votre confident. Vous aimez la franchise, & je hais la diffimulation. Je vous conjure qu'il ne fache plus de mes nouvelles par vous. Aujourd'hui je ne l'intéresse point, & il a fur tout ce qui regarde la Cour des vues, des sentiments, des connoiffances qui ne ressemblent pas aux miens.



L E T T R E
DU COMTE DE BUSSY
A M^{re}. DE M*.**

A. Bussy, ce 23 Décembre 1682.

Pourquoi ne me faites-vous point réponse, Madame ? car vous avez reçu la Lettre que je vous écrivis en arrivant ici. Je ne m'étendrai point en longs reproches ; peut-être n'en méritez-vous point ? Si vous en méritez, j'aime mieux vous abandonner à vos remords, que de me plaindre. Sérieusement, Madame, mandez-moi ce qui vous a empêché de m'écrire. J'aimerois mieux que vous eussiez été un peu malade, que de croire que vous m'eussiez moins aimé.



LETTRE

LE T T R E
DE M^{ME}. DE SCUDÉRI
AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 2 Mars 1691.

NE vous vantez plus de connoître l'amitié, Monsieur : il y a six mois que je ne vous ai écrit , parce que je n'ai bougé du lit tout l'hiver ; & je n'ai pas eu la moindre marque de votre souvenir. Je vois bien que je pourrois être morte deux ou trois ans sans vous en inquiéter, si mon ombre ne vous alloit reprocher votre oubli. Prenez-y garde au moins , cela pourroit bien vous arriver ; car je erois que je f aurai aimé au-delà du tombeau.



L E T T R E

DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU

*A M^{me}. LA DUCHESSE***.*

VOUS m'aviez paru faire si peu de cas de ma bonne santé, & vous en parliez même si souvent avec mépris, que je ne puis m'imaginer que ce soit un si grand crime auprès de vous que de l'avoir perdue. J'éprouve cependant tout le contraire. Le goutte m'ôte toutes marques d'honneur de votre souvenir, de pitié, d'amitié, qui auroient fait toute ma consolation. Il y a quinze jours que je suis dans mon lit, sans que vous ayiez envoyé demander par un laquais au bedeau du Temple (a) s'il m'avoit enterré ou non. N'ai-je pas raison de me plaindre, & de vous faire quelques reproches de votre oubli

(a) L'Abbé de Chaulieu demouroit au Temple, qui appartient aux grands Prieurs de France : c'étoit autrefois la demeure des Templiers.

sur différents sujets. 243
Et de votre indifférence ? Car en aimant , qui ne veut être aimé ?

L E T T R E
DE M. DE VOLTAIRE
A M. DE LA MARRE.

A Cirey, le 15 Mai 1736.

JE me flatte , mon cher Monsieur que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos ouvrages , vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de Jules-César. * Permettez que mon amitié se plaigne que vous ayiez hasardé dans votre préface des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter... Si vous me l'aviez envoyée , je vous aurois prié de corriger ces bagatelles. Mais vos fautes sont si peu de chose en comparaison des miennes , que je ne songe qu'à ces dernières : j'en ferois une fort

* Tragédie de M. de Voltaire.

grande de ne vous point aimer, & vous pouvez compter toujours sur moi.

L E T T R E

DE M^{ME}. LA DUCHESSE DU MAINE
A M. DE LA MOTTE,

Qui refusoit de lui envoyer des vers.

Où vous avez raison ; je me rends, & je ne vous demande plus de vers. Je vois que quand Apollon vous manque, vous n'avez plus de ressource. Que j'avois grand tort de vous proposer de vous adresser à quelque autre ! (a) Je ne vous ferai plus de menaces, puisque vous avez l'esprit assez bien fait pour prendre le tout en bonne part jusqu'à la suppression de mes Lettres. Ainsi je finis tout court.

(a) Madame la Duchesse du Maine, en rejetant les premières excuses de M. de la Motte, avoit commencé la Lettre par ce vers : *Consulte ton respect : écris ce qu'il te plaît*, &c.

F R A G M E N T S
D E L E T T R E S
D E R E P R O C H E S.

IL y a mille ans que nous n'avons
eu de vos nouvelles. A qui en avez-
vous, ma chere Gouvernante ?
Croyez-vous qu'elles nous soient in-
différentes ? Non, en vérité ; nous
vous aimons tendrement, & tous les
habitants de ce royal Château où
vous êtes, &c. (Lettre de M. de Coulan-
ges à M^{re}. de Grignan, Commandante en Pro-
vence.)

Permettez-moi, mon cher ami,
de vous faire un petit reproche. D'où
vient que m'écrivant un mois après
la premiere représentation de ma
Comédie, bien informé de ses di-
verses fortunes, que M. Desmarais,
à qui vous aviez fait réponse, vous
avoit mandées, d'où vient, dis-je,
mon ami, que vous m'écrivez d'un
air mystérieux ces seules paroles :

246 *Modeles de Lettres*

Je vous félicite du succès qu'a dû avoir le Capricieux ? En bonne foi est-ce avec moi qu'il faut prendre de ces politesses réservées & seches ? &c.
(Lettre de Rousseau.)

A quoi pensez-vous , Madame , de me faire une si mauvaise querelle ? Vous me confondez avec des hérétiques que j'ai combattus cent fois en votre présence , & que je viens de dénoncer moi-même à la Princesse. * Quoi , Madame , je ne passerois aux femmes que l'imagination & les saillies , à l'exclusion du sérieux & des vues profondes ! A Dieu ne plaise , Madame ; vous y avez mis bon ordre : & depuis que je vous ai vue , car il faut parler quelquefois sérieusement , vous m'auriez bien guéri de cette erreur , si j'en avois été capable. Choisissez donc mieux où placer vos vengeances , &c. (Lettre de M. de la Motte à Mme. de Lambert.)

Malgré tout cela , Madame , j'ai une plainte à faire. Si heureux qu'on

* M^e. la Duchesse du Maine.

puisse être, on n'a pas toutes ses aises dans ce monde. Vos Lettres sont trop courtes. Vous avez joué à merveille tous les sentiments; il n'y a que leur babil que vous n'avez pas attrapé, &c. (Lettre de M. de la Motte à M^{lle} la Duchesse du Maine.)

Je vois bien, Monsieur, qu'il faut vous réveiller pour avoir de vos nouvelles. Si nous étions au printemps ou dans l'automne, je dirois que les plaisirs de la campagne vous occupent; mais il me semble que dans la saison où nous sommes, vous avez le temps de songer à vos amis, &c.

(Lettre du P. Bouhours.)

L E T T R E S

D' E X C U S E S.

J'AI lu cette pensée dans une Lettre de Pope : » Quand un homme dit qu'il s'est trompé, c'est comme s'il disoit : Je suis plus sage aujourd'hui qu'hier. » Cette réflexion bien méditée devrait rendre les ex-

excuses bien plus faciles : mais elles coûteront toujours à faire ; moins encore parce qu'elles humilient notre orgueil , que parce qu'elles nous obligent en quelque sorte à rendre hommage à celui des autres.

On aime mieux justifier ses torts que d'en convenir. Cela flatte davantage l'amour propre , qui ne cède jamais que ce qu'il ne peut pas absolument refuser. C'est aux circonstances à déterminer la manière dont il convient de faire ses excuses ; mais de quelque façon qu'on s'y prenne , il ne faut pas que le dépit & la contrainte se laissent entrevoir. La plupart des femmes font cette faute. Les hommes ne cessent de leur répéter qu'elles sont faites pour avoir toujours raison ; elles n'aiment pas à avouer que quelquefois elles ont tort.

Je répéterai ici une observation déjà faite par le P. Bouhours dans ses Remarques sur la Langue Française ; c'est qu'on ne doit pas dire *demandeur excuse* , mais , *faire excuse* à quelqu'un. Il ajoute que cela vient

de ce qu'on ne peut pas répondre je vous accorde excuse, mais, je reçois vos excuses. Je n'aime du tout point cette raison : sur ce principe, un étranger pourroit conclure aussi qu'il faut dire je vous donne mes excuses. En fait de Langues soumises à l'usage & au caprice, il est dangereux de raisonner par des analogies : elles vous conduisent à l'erreur par les apparences du vrai.

L E T T R E

D E B A Y L E

A LA REINE CHRISTINE.

MADAME,

J'AI appris que dans mon Journal il y avoit eu un article qui avoit déplu à V. M. Comme j'étois très-innocent du blâme dont on prétendoit me couvrir, je fus aussi-tôt surpris qu'accablé de douleur, quand je vis qu'on interprétoit mal mes

L 5

véritables & droites intentions. Je n'ai jamais pensé ni écrit rien qui pût bleffer ni ternir la réputation éclatante que V. M. s'est acquise. Tout au contraire, depuis que je pense & que j'écris, j'ai vu, lu & répété, à l'exemple de tous les Savants, tout ce que les Lettres ont publié à la louange de V. M., & je fais par cœur la plupart des éloges & les plus beaux endroits qui regardent & qui célèbrent les vertus & les qualités éminentes dont il a plu à Dieu de douer V. M. pour la gloire des Lettres & des Savants. Ma douleur fut donc très-vive quand je fus que des personnes que vos bienfaits ont attachées à votre service, me jugeoient coupable envers vous, Madame. J'ai travaillé à ma justification, & j'apprends qu'à peu de chose près, V. M. s'est déclarée pour mon apologie, &c..



L E T T R E
DE M^{ME}. LA COMT. DU PLESSIS
A M. DE B U S S Y.

A Paris, ce 16 Avril 1672.

JE suis fort paresseuse quand il n'est question que de faire compliment à des amis, ou de les assurer que je les aime toujours. Je crois qu'ils ne doivent pas douter du dernier ; & pour l'autre, il me semble qu'il n'importe gueres à celui qui l'écrit & à celui qui le reçoit. Voilà mes raisons, bonnes ou mauvaises ; je vous les mande comme je les pense. Il n'en est pas de même quand il est question du service de quelqu'un que j'aime autant que vous, & à qui je suis aussi proche. Mandez-moi à quoi je puis vous être utile, Monsieur, & vous verrez avec quelle vivacité je m'emploierai pour vous marquer ma tendresse.

L E T T R E
DE M^{ME}. DE LA FAYETTE
A M^{ME}. DE SEVIGNE.

Paris, le 30 Juin 1673.

HE bien, hé bien, ma Belle,
qu'avez-vous à crier comme
un aigle ? Je vous mande que vous
attendiez à juger de moi quand vous
serez ici ; qu'y a-t-il de si terrible à
ces paroles ? Mes journées sont rem-
plies, il est vrai que Bayar est ici,
& qu'il fait mes affaires ; mais quand
il a couru tout le jour pour mon
service, écrirai-je ? encore faut-il lui
parler. Quand j'ai couru, moi, &
que je reviens, je trouve M. de la
Roche-foucauld, que je n'ai point
vu de tout le jour, écrirai-je ? M.
de la Roche-foucauld, & Gourville
sont ici ; écrirai-je ? Mais quand ils
sont sortis ? ah ! quand ils sont sor-
tis, il est onze heures, & je fors,
moi. Je couche chez nos voisins, à
cause qu'on bâtit devant nos fenê-

sur différents sujets. . . . 253.
tres. Mais l'après-dinée, j'ai mal à
la tête; mais le matin, j'y ai mal
encore, & je prends des bouillons
d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes
en Provence; ma Belle; vos heures
sont libres, & votre tête encore plus;
le goût d'écrire vous dure encore
pour tout le monde; il m'est passé
pour tout le monde: & si j'avois un
amant qui voulût de mes Lettres
tous les matins, je romprois avec
lui. Ne mesurez donc point notre
amitié sur l'écriture; je vous aimerais
autant, en ne vous écrivant qu'une
page en un mois, que vous, en m'en
écrivant dix en huit jours.

E L E T T R E
D'E. M^{ME}. D'E. M. * * * *
AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 25 Septembre 1683.

Taisez-vous, taisiez-vous; car je
m'imagine que vous parlez mal
de moi, que vous m'appellez parref;

seuse , irrégulière , & peut-être pis ,
c'est-à-dire , ne me souciant pas de
faire plaisir à mes amis. Pour vous
faire voir le tort que vous avez de
condamner les gens sans les entendre ,
je vais vous conter ma déplorable
aventure. En passant sur le pont No-
tre-Dame , un bœuf cassa avec ses cor-
nes la glace de mon carrosse du côté
où j'étois , & un morceau tomba sur
mon bras , qui me le coupa assez avant.
J'en ai gardé le lit ; & quoiqu'il y ait
quinze jours , je sens encore des dou-
leurs. Après cela qu'avez-vous à dire ?

L E T T R E
D E R O U S S E A U
A M. B O U T E T.

Bruxelles , 29 Juillet 1737.

IL est vrai , Monsieur , que je n'ai
pas toujours été exact à répondre
à M. votre fils ; mais la plupart des
choses qu'il m'a demandées n'étoient
pas toujours de nature à faire la ma-

Nete d'une Lettre. Je me suis mal trouvé d'avoir écrit trop librement mes pensées à mes amis ; le papier perce , & il m'est revenu souvent de Paris des copies de mes Lettres qui m'ont occasionné bien des chagrins. Le manque de prévoyance dans les amis fait quelquefois le même effet que la mauvaise volonté. Je n'attribue qu'à la première raison les mauvais offices que m'a rendu un ami dont M. votre fils m'a procuré la connoissance , & avec qui je n'ai garde de le confondre. Mais quelque persuadé que je sois de sa discrétion , & quelque confiance que j'aie en lui , je n'oserai jamais lui promettre de lui écrire tout ce que je pourrois lui dire si nous étions face à face. J'espère de son indulgence qu'il voudra bien passer cette petite réserve à un homme qui ressemble au chat échaudé , sur que je ne l'étendrai pas au delà des bornes permises à l'amitié , & charmé d'ailleurs d'entretenir un commerce de Lettres avec le fils d'un autre moi-même. Adieu , cher & pat-

fait ami. Les paroles me manquent; & plus je suis content de mon cœur, moins je le suis de ma plume.

FRAGMENTS

DE LETTRES

DE EXCUSES

Faisons la paix, mon pauvre Comte. J'ai tort : je ne fais jamais faire autre chose que de l'avouer, &c.

(Lettre de M^e. de Sevigné au Comte de Bussy.)

Vous ne manquez à rien, divine Pauline; & j'ai bien des pardons à vous demander d'avoir soupçonné, comme j'ai fait; votre régularité. Je me garderai bien désormais de tomber dans la faute énorme que j'ai commise envers vous; je ne veux point passer auprès de vous pour un petit bon homme épineux, & vous pouvez fort bien m'écrire *à vos bons points & aiséments*, comme on dit; & quelquefois même ne me faire aucune ré-

ponse, sans que jamais je m'offense,
&c. (Lettre de M. de Coulanges à M^e. de Simiane.)

Je suis bien fâché, Monsieur, qu'un peu d'indisposition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaisir, en vous marquant ainsi combien je suis sensible à vos politesses, &c. (Lettre de M. de Voltaire.)

Ma main ne vous écrit point, parce que je suis dans mon lit; mais mon cœur vous dit que je vous aimerai toute ma vie, autant que je vous admirerai, &c. (Lettre du même.)

Une maladie de quinze jours, suivie d'un abattement extraordinaire, m'a empêché jusqu'ici de répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, &c. (Lettre de Rousseau.)

J'ai différé quelque temps à vous répondre, Monsieur; c'est moins par négligence que par discrétion. Il ne faut pas sans cesse interrompre vos études ou votre repos. (Lettre de M. de Maucroix.)

Vous avez sujet de croire, Monsieur, que je suis mort. Je crois moi-

même que je l'ai été ; & quand je songe que mon mal ne m'a pas permis d'avoir commerce avec vous , il me semble qu'il m'a empêché de vivre. Quoique je ne sois plus malade, grace aux eaux de Belesme & à l'air de la campagne, je ne suis pas encore bien ressuscité; car ce n'est pas assez , pour vivre , que d'avoir de la santé , il faut avoir de la joie. (Lettre du P. Bouhours.)

L E T T R E S

A UNE PERSONNE

QU'ON VIENT DE QUITTER.

IL est assez d'usage d'écrire aux personnes dont on vient de s'éloigner, soit pour les remercier des politesses qu'on en a reçues , soit pour leur témoigner le chagrin qu'on ressent de leur absence. Comme ces Lettres reviennent à celles de remerciement, dont j'ai déjà parlé , ou à celles de sentiment , dont je ne parlerai (a).

(a) J'en ait dit la raison dans les Réflexions sur le style épistolaire.

sur différents sujets. 259
pas, je me contente d'en rapporter
quelques exemples.

L E T T R E

DE M^{ME}. LA DUCH. DU MAINE.

A M^{ME}. LA MARQ. DE LAMBERT.

IL s'est fait une terrible métamorphose en moi depuis votre absence, Madame. Je ne raisonne plus, je n'écris plus ; je crois même que je ne pense plus. C'est à présent que je puis dire avec vérité que je suis rentrée dans le néant. J'avois raison de craindre que la forme sous laquelle vous me faisiez paroître n'eût rien de réel. Mon pauvre esprit étoit comme ces cadavres qui paroissent des beautés admirables tant qu'un art magique les anime, & qui ne sont plus que des squelettes si-tôt que le charme est fini. Je suis précisément comme ces gens qui sortent d'un sommeil pendant lequel ils croyoient avoir des richesses en abondance, & qui sont

au désespoir, à leur réveil ; de se trouver aussi pauvres qu'auparavant. En vérité, Madame, il y auroit trop de cruauté à me laisser l'ong-temps dans cette situation. Je ne pourrois m'en prendre qu'à vous de tous les dégoûts que m'attireroit le changement qui s'est fait en moi. Revenez donc, Madame, si vous ne voulez pas me causer toutes sortes de malheurs. Venez me faire reparoître telle qu'on me voyoit par la vertu de vos enchantements.

L E T T R E
DE M. DE VOLTAIRE
AU ROI DE PRUSSE.

A Rotterdam, 30 Janvier 1742.

SIRE,

JE ressemble à présent aux pélerins de la Meque, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée, Je tourne les miens vers.

à votre Cour. Mon cœur pénétré des bontés de V. M. ne connoit que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. ... Mon attachement est égal à mes regrets, & si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentiments que je dois à ce Prince qui pense & qui parle en homme ; qui fuit cette fausse gravité, sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance ; qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toujours s'instruire, & qui peut instruire les plus éclairés. Je serai toute ma vie, avec le plus profond respect & la plus vive reconnaissance, &c.



L E T T R E

DU CHEVALIER DE S. VERAN

A M^{ME}. LA MARQ. DE ***.

A Toulouse, 15 Novembre 1749.

SI notre voyage n'a pas été fort long, Madame, il a du moins été fort heureux, quoique nous eussions dû verser vingt fois pour une ; tant la tristesse qui s'étoit emparé de nos gens, ainsi que de nous, les empêchoit de faire attention à quoi que ce fût. Le Chanoine dormoit ou marmotta son bréviaire ; mon confrere, qui se dit poëte, & qui seroit le premier de tous s'il savoit l'art de rimer, aussi bien que vous savez l'art de plaire, vous prépara une élégie qu'il croit très-belle parce qu'elle est très-longue ; & moi je tins sans cesse la tête à la portiere, les yeux tournés vers un château plus magnifique que tous les palais des Fées, & où des hôtes plus aimables que toutes

les Fées du monde nous avoient si bien accueillis. Cependant les chevaux avançaient , & nous voici arrivés fort bien portants & fort tristes. Il s'en faut beaucoup que nous trouvions ici les plaisirs que nous avons laissés à Cha ***. Nous nous consolons un peu par l'espérance que vous voudrez bien vous souvenir quelquefois de nous ; & nous vous souhaitons tout autant de joie que votre absence nous cause de chagrin.

— L E T T R E —
*DE M^{ME}. LA MARQUISE DE ****
A M^{ME}. DU MONTIER. (a)

MA CHÈRE MÈRE,

Q uelque préparée que je fusse à notre séparation , je n'ai pas senti moins vivement votre éloignement. Qu'est-ce que le bon-

(a) Ces Lettres de Mme. du Montier sont écrites avec élégance & avec chaleur. C'est une espèce de Roman mo-

heur en cette vie ? peut-on se flatter de le fixer , quand il dépend de tout ce qui nous environne ? Qu'il est dangereux de se livrer aux satisfactions les plus innocentes ! la félicité dont j'ai joui pendant votre court séjour ici , va répandre l'amertume sur tous les moments de ma vie. Je vous chercherai , je vous souhaiterai par-tout ; je ne vous trouverai nulle part. Que vos Lettres au moins adoucissent ma peine : multipliez-les , ma chere mere ; elles me deviennent plus nécessaires que jamais.

ral qu'on lit avec intérêt. Il y'a beaucoup à profiter pour une femme. Une fille ne doit pas le lire. Il s'y trouve des détails & des peintures qu'on ne sauroit trop éloigner d'une imagination à qui l'âge & les passions ne parlent déjà que trop haut. Ces Lettres sont de Mme. le Prince de Béaumont , connue par plusieurs bons ouvrages ; entr'autres , le *Magasin des Enfants* , & le *Magasin des Adolescesces*.



FRAGMENTS DE LETTRES

*A une personne que l'on vient de
quitter.*

JE ne vous parlerai point, ma chère tante, de ce que je laissai derrière moi en m'avancant vers Paris. Mon cœur vous est connu, puisque vous l'avez formé : & pour peu que vous compreniez les charmes de votre conversation, vous comprenez mes regrets. (Lettre de M^e, de Caylus à Mme. de Maintenon)

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence ! comment vous a-t-il paru ? pour moi je l'ai senti avec toute l'amertume & toute la douleur que j'avois imaginée, & que j'avois appréhendée depuis si longtemps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes ! quel adieu ! & quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble ! (Lettre de M^e. de Sévigné)

M

L E T T R E

D' A F F A I R E S.

Dire ce qu'il faut, & ne dire que ce qu'il faut, c'est en quoi consiste tout le mérite d'une Lettre d'affaire. L'esprit, l'enjouement, la plaisanterie, lui sont absolument interdits; on ne s'amuse gueres à tourner des phrases, quand on a la tête remplie de choses. Il n'y a que les réflexions que je ne voudrois pas tout-à-fait en exclure. Une réflexion peut naître du fond même des choses que l'on traite, & l'à *propos* excuse tout.

Les affaires qui demandent beaucoup de secret, je ne conseille pas de les traiter par Lettre: il y a tant d'inconvénients à craindre. Je fais que pour les prévenir on se sert quelquefois d'un chiffre dont on est convenu avec son correspondant; mais, outre que la plupart de ces chiffres sont faciles à expliquer, l'usage que

l'on en fait porte un air de mystère, toujours bien dangereux dans les négociations : le soupçon rend clair-voyant : une affaire soupçonnée est une affaire à moitié sue.

On pourroit ajouter beaucoup d'autres choses sur ce genre de Lettres : mais l'intérêt en dit à chacun sur ce sujet beaucoup plus que tout autre ne pourroit en dire, & d'une manière bien plus persuasive.

L E T T R E

DE RACINE.

A B O I L E A U.

M Adame de Maintenon m'a dit ce matin que le Roi avoit réglé notre pension à quatre mille francs pour moi, & à deux mille francs pour vous. Cela s'entend sans y comprendre notre pension de gens de Lettres. Je l'ai fort remerciée pour vous & pour moi. Je viens aussi tout à l'heure de remercier le Roi. Il m'a paru

qu'il avoit quelque peine qu'il y eût de la diminution. Mais je lui ai dit que nous étions trop contents. J'ai plus appuyé encore sur vous que sur moi, & j'ai dit au Roi que vous prendriez la liberté de lui écrire, pour le remercier, n'osant pas lui venir donner la peine d'élever sa voix (a) pour vous parler. J'ai dit en propres paroles : *Sire, il a plus d'esprit que jamais, plus de zèle pour Votre Majesté, & plus d'envie pour travailler pour votre gloire, qu'il n'en a jamais eu.* Vous voyez enfin que les choses ont été réglées comme vous l'avez souhaité vous-même. Je ne laisse pas d'avoir une vraie peine de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous. Mais outre les dépenses & les fatigues des voyages, dont je suis assez aise que vous soyez délivré, je vous connois si noble & si plein d'amitié, que je suis assuré que vous souhaiteriez de bon cœur que je fusse encore mieux traité. Je se-

(a) Boileau commençoit à devenir un peu sourd.

sur différents sujets. 269

rai très-content si vous l'êtes en effet. J'espère vous revoir bientôt. Je demeure ici pour voir de quelle manière la chose doit tourner : car on ne m'a point encore dit si c'est par un brevet, ou si c'est à l'ordinaire sur la Cassette. Je suis entièrement à vous. Il n'y a rien de nouveau ici. On ne parle que du voyage, & tout le monde n'est occupé que de ses équipages. Je vous conseille d'écrire quatre lignes au Roi, & autant à M^{me}. de Maintenon, qui assurément s'intéresse toujours avec beaucoup d'amitié à tout ce qui vous touche. Envoyez-moi vos Lettres par la poste, ou par votre Jardinier, comme vous le jugerez à propos.



L E T T R E
DE M^{re}. DE MAINTENON
A SON FRERE.

J'Ai montré au Roi ce que vous m'avez écrit sur son accident : il l'a reçu comme vous pouvez le desirer. Il quitte l'écharpe aujourd'hui, & est, graces à Dieu, en parfaite santé.

Voici la réponse de M. Pelletier, qui vous renvoie votre Lettre, à cause du *Monseigneur*, qu'il ne veut recevoir de personne. Il montre une sagesse & une modération admirables : & tout le monde est ravi de le voir où il est : jamais choix n'a été plus approuvé. Nous verrons si la prospérité le gâtera.

M. Brunet me demanda hier s'il étoit possible que je consentisse que vous mangeassiez votre bien. Je lui répondis que je vous en avois prié. Réjouissez-vous, mon cher frere,

sur différents sujets. 271
mais innocemment. Songeons à l'autre vie, & préparons-nous à y passer avec le plus de confiance que nous pourrons.

L E T T R E
D E L A M Ê M E
A M^{me}. LA MARQ. DE VILLETE.

A Fontainebleau, ce 21 Juin 1708.

JE vous prie, Madame, de donner vingt louis par extraordinaire à Madame de Scuderi, & dix à Madame de Conflans. Si vous ne savez pas où prendre celle-ci, M^{me}. de Caylus est en grand commerce avec elle. De la manière dont on nous parlait hier de M^{me}. de Pont-Chartrain, je la crois morte présentement. Vous savez mes sentimens là-dessus pour la personne qui la perd, & en particulier pour M^{me}. la Chancelière : acquittez-moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serez à Paris, vous devriez me mander des nouvelles : nous aurions besoin qu'elles fus-

M 4

sont divertissantes : car je vous assure que nous mourons d'ennui.

L E T T R E
DE M^{ME}. DE LA FAYETTE
A M^{ME}. DE SEVIGNÉ.

A Paris , 8 Octobre 1689.

M On style sera laconique ; je n'ai point de tête ; j'ai eu la fièvre ; j'ai chargé M. du Bois de vous le mander.

(a) Votre affaire est manquée & sans remède : l'on y a fait des merveilles de toutes parts ; je doute que M. de Chaulnes en personne l'eût pu faire. Le Roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. de Sevigné ; mais il étoit engagé , il y a long-temps , & il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la Députation. Il faut laisser nos espérances jusqu'aux Etats prochains.

(a) Il s'agissoit de faire nommer le Marquis de Sevigné Député des Etats de Bretagne.

Ce n'est pas de quoi il est question
présentement; il est question, ma-
belle, qu'il ne faut point que vous
passiez l'hiver en Bretagne, à quel-
que prix que ce soit: vous êtes vieil-
le; les rochers sont pleins de bois;
les catarrhes & les fluxions vous ac-
cableront; vous vous ennuierez,
votre esprit deviendra triste & bai-
ssera; tout cela est sûr: & les cho-
ses du monde ne sont rien en com-
paraïson de tout ce que je vous dis.
Ne me parlez point d'argent ni de
dettes; je vous ferme la bouche sur
tout. M. de Sevigné vous donne son
équipage; vous venez à Malicorne,
vous y trouvez les chevaux & la
caleche de M. de Chaulnes; vous
voilà à Paris; vous allez descendre à
l'hôtel de Chaulnes; votre maison
n'est pas prête; vous n'avez point
de chevaux, c'est en attendant; à
votre loisir vous vous remettez chez
vous. Venons au fait; vous payez
une pension à M. de Sevigné; vous
avez ici un ménage; mettez le tout
ensemble, cela fait de l'argent; car

vosre louage de maison va toujours. Vous direz : Mais je dois , & je payerai avec le temps. Comptez que vous trouvez ici mille écus , dont vous payez ce qui vous presse ; qu'on vous les prête sans intérêt , & que vous les rembourferez petit à petit , comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent , ni de qui c'est ; on ne vous le dira pas ; mais ce font gens qui font bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnemens là-dessus , point de paroles , ni de Lettres perdues ; il faut venir ; tout ce que vous m'écrirez , je ne le lirai seulement pas : en un mot , ma belle , il faut ou venir , ou renoncer à mon amitié , à celle de M^{me}. de Chaulnes , & à celle de M^{me}. de Lavardin ; nous ne voulons point d'une amie qui veuille vieillir & mourir par sa faute : il y a de la misere & de la pauvreté à vosre conduite : il faut venir dès qu'il fera beau.

L E T T R E S
D E
B O N N E A N N É E.

LE P. Tournemine , Jé suite , a fait une Dissertation * sur l'origine des étrennes. Il les fait remonter jusqu'aux temps les plus reculés. Le premier jour de chaque année , nos bons ayeux alloient recevoir le gui sacré des mains de leurs Druides. Les Romains s'envoyoient du miel , des dattes , des figes seches ; c'étoient les dragées de ce temps-là : d'autres peuples alloient se visiter en cérémonie. Nous autres , nous faisons différemment. Nous laissons le gui sur les chênes , nous donnons les dragées aux enfans , & nous envoyons du papier à nos amis ; encore cet usage s'affoiblit-il tous les jours. On ne voit plus gueres que les

* Journal de Trév. 1704.

protégés courir ce jour-là chez leurs protecteurs , & leur porter des souhaits où l'intérêt se cache sous le voile du sentiment.

Comme ces Lettres ne sont gueres plus d'usage que parmi les gens qui sont entre eux sur le ton des égards & des ménagements, elles sont assez difficiles à faire. Souvent on les écrit en vers , & alors ces idées tant rebattues de Parques à qui on arrache leurs fuseaux , de Temps à qui on coupe les ailes , &c. sont d'un merveilleux secours pour un homme qui veut remplir la page à quelque prix que ce soit.

Le mieux est de souhaiter tout simplement une heureuse année, & de demander aux personnes qu'on cultive la continuation de leurs bontés, en les assurant d'une gratitude éternelle. Un des plus beaux souhaits qui aient jamais été faits dans ce genre-là, est celui d'Ovide à Germanicus :

Di tibi deus annos, à te nam cetera sumes.

Le P. Brumoi le paraphrase ainsi :

Ovide pour vos destinées
Feroit les souhaits les plus doux.
Que le Ciel donne les années,
Vous trouverez le reste en vous.

L E T T R E
DE M^{ME}. DE SEVIGNÉ
AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 3 Janvier 1687.

B On jour & bon an, mon cher
Comte. Que cette année vous
soit plus heureuse que celles qui sont
passées; que la paix, le repos & la
santé vous tiennent lieu de toutes
les fortunes que vous n'avez pas, &
que vous méritez; enfin, que vos
jours désormais soient filés de soie,
&c.



L E T T R E.

DE LA MÊME AU MÊME.

A Paris , ce 6 Janvier 1689.

JE commence par vous souhaiter une heureuse année , mon cher cousin : c'est comme si je vous souhaitois la continuation de votre philosophie chrétienne ; car c'est ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde , si l'on ne regarde Dieu & sa volonté , où par nécessité il faut se soumettre. Avec cet appui , dont on ne sauroit se passer , on trouve de la force & du courage pour soutenir les plus grands malheurs. Je vous souhaite donc , mon cousin , la continuation de cette grace ; car c'en est une , ne vous y trompez pas : ce n'est point dans nous que nous trouvons ces ressources , &c.

LE T T R E
DU COMTE DE BUSSY
A L'EVÊQUE D'AUTUN.

A Châseu, ce 1^r Janvier 1690.

B On jour, Monsieur, & bonne
année. Je vous assure que je vous
la fouhaite aussi heureuse qu'à moi-
même, c'est-à-dire, que nous la pas-
sions dans la grace de Dieu & en
bonne santé. Je crois que ce sera as-
sez; car comme je ne songe pas à être
Maréchal de France, j'en pense pas,
Monsieur, que vous songiez à être
Cardinal. Cependant je suis persua-
dé qu'il y a bien des gens dans le sa-
cré Collège fort au dessous de votre
mérite.



L E T T R E**DE M. FLECHIER****A M. LE VICE-LEGAT D'AVIGNON.**

A Montpellier, ce 22 Décembre 1703.

C'Est la raison & l'inclination, Monseigneur, plutôt que la coutume & la bienséance, qui m'engagent à souhaiter à Votre Excellence de saintes & heureuses fêtes. Je joins mes vœux pour votre conservation, à ceux que font les peuples que vous gouvernez avec tant de douceur & de prudence, & je m'intéresse avec eux au bonheur que vous leur procurez.



L E T T R E
D U M Ê M E
A M^{ME}. DE CAUMARTIN.

A Montpellier, ce 8 Janvier 1705.

JE vous souhaite à ce renouvellement d'année, Madame, tout ce qui peut contribuer à votre satisfaction & à votre repos. Notre vie s'écoule insensiblement, & il ne nous reste de ce temps qui passe, que les moments qui nous seront comptés pour l'éternité. Nous ne devons désirer de vivre que pour accomplir ce que Dieu demande de nous; & la tranquillité de la vie doit être regardée comme une grace & une bénédiction de douceur qu'il répand sur nous, & qui nous engage à le servir avec plus de fidélité.



L E T T R E

D U M Ê M E

A M^{me}. D E C * * *

A Montpellier, ce 26 Décembre 1708.

QUand je vous souhaite, Madame, au commencement de cette année une longue suite de jours heureux, j'entends des jours de salut & de bénédictions spirituelles. Les années finissent si tôt, & les prospérités humaines valent si peu, qu'elles ne méritent pas nos premiers vœux, ni notre principale attention. Ce n'est pas que je ne demande pour vous au Seigneur ce repos qui fait qu'on le sert plus tranquillement, cette joie qui est le fruit d'une bonne conscience, ces biens qui sont la matière de vos charités, & toutes les douceurs de la vie qui peuvent contribuer à votre sanctification.

L E T T R E
DE ROUSSEAU
A M. CROUZAS.

A Soleure, le 31 Décembre 1712.

JE suis assez malheureux, Monsieur, pour ne pouvoir vous marquer toute ma sensibilité autrement que par des vœux stériles ; mais les cœurs faits comme le vôtre sont plus aisés à contenter que le vulgaire, & l'amitié dont ils font le plus de cas n'est pas toujours la plus utile. C'est sur ce principe que j'ose me flatter, Monsieur, que les vœux sincères que je fais pour vous au commencement de l'année où nous entrons seront aussi bien reçus que si leur accomplissement dépendoit de ma volonté. Rien ne m'est plus cher que l'amitié dont vous m'honorez, & celle que je fens pour vous m'en fait de jour en jour sentir le prix.

L E T T R E
DE M. LE DUC DU MAINE
A M^{re}. DE MAINTENON.

Ce 1 Janvier 1713.

IL auroit été trop commun , Ma-
dame , d'aller ce matin à votre
porte , pour vous faire sur la nouvel-
le année un compliment d'une sincé-
rité peu commune. Voyez tout ce
que je vous dois, depuis le moment
où je suis né (a) jusqu'au moment où
je respire ; rappelez les connoissan-
ces que vous avez dû cœur que vous
avez formé : & puis dites-vous à
vous-même tout ce que je voudrois
vous dire , qui est fort au dessous de
tout ce que je sens.

(a) Elle avoit eu soin de son éducation.



L E T T R E
D E R O U S S E A U
A M. C R O U Z A S.

A Soleure, le 26 Décembre 1714.

JE ne saurois mieux finir l'année, Monsieur, qu'en redoublant pour la prochaine les vœux que je fais tous les jours pour votre santé & pour votre bonheur. Elle sera infiniment heureuse pour vous, si le Ciel seconde mes souhaits ; & elle ne le fera pas moins pour moi, si vous daignez me conserver la part que vous m'avez accordée dans l'honneur de votre estime. Je me flatte d'en mériter de plus en plus la continuation, par l'envie que j'ai de m'en rendre de plus en plus digne, & de trouver quelque occasion de vous témoigner autrement que par des paroles la sincérité de mon attachement.

LE T T R E
D E R O U S S E A U
A M. B O U T E T.

A Bruxelles , le 27 Décembre 1739.

Toutes mes années se ressemblent, mon cher Monsieur, & je n'en compte aucune qui ne soit marquée ou par quelque contretemps de la fortune, ou par quelque témoignage de votre amitié. Elle me tient lieu de tout; ainsi vous ne sauriez douter de la sincérité des vœux que je forme pour votre santé & votre bonheur durant le cours de l'année où nous allons entrer. Mon intérêt cependant n'est pas le seul mobile de mes sentimens; je sens que je sacrifierois à l'accomplissement des souhaits que je forme pour vous, celui de tous les vœux que je forme depuis si longues années inutilement pour moi. C'est la maniere de penser qui rend les hommes heureux; & je le

sur différents sujets. 287

ferai, de la façon dont je pense, tant que je pourrai compter sur votre félicité. Permettez que mes amis trouvent ici les assurances de mon attachement, & des vœux que je fais pour eux à l'occasion du jour prochain consacré aux temoignages de l'amitié. La mienne, mon cher Monsieur, sera aussi vivë & aussi durable que ma reconnoissance pour vous, c'est-à-dire, que les sentimens avec lesquels je veux vivre & mourir votre, &c.

L E T T R E
DE M. (a) DE LA RIVIERE
A M^{ME}. DE LAMBERT.

MADAME,

VOici un temps destiné aux souhaits; & ce seroit un crime que de ne pas respecter l'ancienneté &

(a) On a rassemblé en un volume plusieurs Lettres de

l'innocence de cet usage. Je souhaite donc tous les jours de ma vie la conservation de la vôtre : je vous souhaite une longue suite de bonheur & de paix ; car on n'est point heureux sans elle : je vous souhaite encore, Madame, une grande attention à vous souvenir de tous les mérites qu'il a plu à Dieu de mettre en vous ; & à ne point oublier que le plus noble de tous les chemins qui mènent à lui, c'est la reconnoissance.

En vérité, Madame, j'aime tant à vous respecter, qu'il me semble que mes sentimens rajeunissent en vieillissant ; & que les années ne se renouvellent que pour faire honneur à la fidélité de mon très-respectueux attachement pour vous.

Du 4 Janvier 1727.

M. de la Riviere. Je n'en dirai rien, parce que je ne connois ce recueil que de nom, & qu'il est ridicule de dire ce qu'on pense d'un ouvrage qu'on ne connoît que sur le jugement des autres.

LETTRE

L E T T R E

DU CHEVALIER DE S. VERAN (a)

A M^{ME}. LA MARQ. DE ***

A Paris , ce 2 Janvier 1753.

DEs compliments , des étrennes & des vœux, c'est, Madame, toute la monnoie du jour. Mais comment avec cela puis-je m'acquitter à votre égard ? Des compliments ; vous en méritez sans doute plus que personne : il n'y a qu'un petit malheur , c'est que votre modestie vous les fait toujours refuser ; je pourrois ajouter aussi que je n'ai pas le talent de les bien faire. Pour des étrennes , ce n'est pas sans doute à moi de vous en offrir, à vous que la fortune a comblée de ses bienfaits. Il ne me reste donc que des vœux ; & ceux que je fais pour vous, Madame,

(a) Il y a dans le *Mercur* de France plusieurs piéces de vers sous son nom.

sont les plus sinceres & les plus étendus. Ils n'ont d'autre terme que votre mérite & mon respect ; l'un & l'autre est infini.

L E T T R E

D U M Ê M E

A M. DE ***.

A Paris, ce 1 Janvier 1754.

Souffrez, Monsieur, que l'amitié me mette la plume à la main, pour vous écrire la vérité, tandis que la bienséance met le mensonge à la bouche de tant de monde. La plupart font tout haut des vœux qu'ils ont grand soin de désavouer tout bas ; c'est un commerce de faussetés dont on est convenu depuis long-temps. Pour moi, Monsieur, je ne fais que suivre les plus vrais de mes sentiments, lorsque je vous souhaite une année heureuse, & que je vous la souhaite suivie de plusieurs autres, & puis encore de plusieurs autres ; tant que cela ne fi-

sur différents sujets. 227
nulle plus. C'est là tout ce que je puis
faire : vos talents & votre vertu feront
le reste.

L E T T R E
D U M Ê M E A M. * * *

Ministre & Secrétaire d'Etat.

A Toulouse, ce 4 Janvier 1756.

A Ussi-tôt que l'année recommen-
ce , chacun a grand soin de re-
commencer ses vœux. Vous compre-
nez bien que je ne me suis pas oublié.
J'ai prié le Ciel de me continuer tou-
jours l'honneur de votre protection.
Je ne vois rien au dessus de cela.

Vous ferez surpris , Monseigneur,
que je paroisse penser si peu à vous,
tandis que je pense si fort à moi. Mais
quels vœux ferois-je pour vous, quand
même je le voudrois ? La gloire file
tous vos moments , & le Ciel vous
doit des années pour l'intérêt & pour
le bonheur de la France.

N 2

F R A G M E N T S
D E L E T T R E S
D E B O N N E A N N É E.

Avez-vous pu imaginer que je passerois le premier jour de l'année sans vous écrire ce que je vous dis sans cesse, sans vous renouveler mes serments ? Le ridicule jour ! il m'arrache à vous, & me livre à tout le monde. Quoi, il faut être une fois par an faux, guindé, &c. ! J'irai de porte en porte pour voir des gens qui ne se soucient pas plus de moi que je me soucie d'eux ! &, si je ne demande à Madame des nouvelles d'un perroquet, d'un mari, d'un chat, je passe dans la ville pour une impertinente ! N'aurai-je donc jamais la permission de n'être que ce que je voudrois être ? (Lettre d'une jeune veuve.)

Je ne sais, Monsieur, comment j'ai pu attendre si tard à vous donner le bon jour & à vous souhaiter une heureuse année, pleine des bénédic-

tions du Ciel, & de celles de la terre, qui ne gâtent quelquefois rien.

(Lettre du P. Bouhours au Comte de Buff.)

Nous voilà donc à l'année qui vient, comme disoit M. de Monbazon, ma très-chère, & je vous la souhaite heureuse; & si vous croyez que la continuation de mon amitié entre dans la composition de ce bonheur, vous pouvez y compter sûrement. (Lettre de Me. de Sevigné à sa fille.)

Je vous souhaite une heureuse année, ma chère fille, & dans ce souhait je comprends tant de choses, que je n'aurois jamais fait si je voulois vous en faire le détail. (Lettre de la même à la même.)

On n'a qu'à vous souhaiter des années, Madame, on est assuré qu'elles commencent, qu'elles finissent, & qu'elles se passent heureusement. Vous usez du temps & de la santé que Dieu vous donne d'une manière à vous en attirer la continuation. (Lettre de M. Flechier à Me. de C * * *.)

Dans quelque coin du monde que j'acheve ma vie, soyez sûr, Monsei-

gneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous ; c'est-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple : mon esprit sera toujours au rang de vos sujets ; votre gloire me sera toujours chère ; je souhaiterai que vous ressembliez toujours à vous-même, & que les autres Rois vous ressembtent. (Lettre de M. de Voltaire au Prince Royal de Prusse.)

Puisque vous aimez à faire du bien, & que vous savez le faire si à propos, je souhaite de tout mon cœur, Madame, que vous ayiez le plaisir & le mérite d'en faire long-temps. On ne peut vous desirer plus de prospérités & de bénédictions que je vous en desire ; & le souhait que je forme pour moi dans cette nouvelle année, c'est que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés, & que vous ne doutiez point du respect avec lequel je suis très-fortement, & pour toute ma vie, &c. (Lettre de M. de Fénelon à Mme. de Lambert.)

REPONSES
A DES LETTRES
DE BONNE ANNÉE.

REPONSE
DE M. FLECHIER
AM. LE VICOMTE DE LA CHASSE.

A Montpellier, ce 12 Janvier 1704.

C'Est de bons commencements, Monsieur, & de bons présages d'années, que de nouveaux témoignages d'une amitié comme la vôtre. Si je n'ai pas le plaisir de pouvoir raisonner avec vous, comme je faisois il y a quelques mois, je vous rends du moins souhaits pour souhaits, vœux pour vœux; & je demande au Ciel pour vous meilleure santé, meilleure fortune, ou la vertu nécessaire pour vous passer de l'une & de l'autre.

N. 4.

R E P O N S E**D U M Ê M E****A M^{me}. LA PRÉS DE MARBŒUF***A Montpellier, ce 1 Janvier 1704.*

IL n'y a personne, *Madame*, de qui je reçois les souhaits avec plus de plaisir, & pour qui j'en fais plus volontiers que pour vous, soit dans le commencement, soit dans le cours des années. Il me semble que le Ciel vous doit écouter, & que ceux dont vous desirez le bonheur ne peuvent manquer d'être heureux. Je sens bien aussi que personne ne s'intéresse plus que moi à tout ce que vous pouvez souhaiter.

R E P O N S E**DU MÊME A M. * * ****A Montpellier, ce 3 Janvier 1709.*

IL y a long-temps, *Monsieur*, que je jouis de la sincérité & de la confiance de votre amitié. Sur cela les

sur différents sujets. 297

années finissent comme elles ont commencé, & commencent comme elles ont fini. Je suis pourtant bien aise qu'il y ait un jour où nos vœux se réunissent, & où votre cœur s'ouvre tout entier. J'en connois tous les sentimens, & j'aime à les entendre renouveler. Je vous souhaite à tout-
jour une santé parfaite, un doux repos, & des prospérités plutôt utiles qu'agréables, telles que je crois que vous les souhaitez vous-même.

R E P O N S E
D E R O U S S E A U
A M. B O U T E T.

A Bruxelles, 20 Janvier 1724

JÉ vous aurois prévenu, Monsieur, & vous auriez reçu il y a long-temps mes compliments à l'occasion de la nouvelle année, si la distinction des temps faisoit quelque chose à mon amitié, & si j'étois de ces gens qui ont besoin de lire l'almanach pour

savoir quand & comment ils doivent aimer leurs amis. Je ne connois point de jour dans l'année où je ne fasse des vœux pour votre satisfaction; le reste est pur cérémonial, que je laisse aux Italiens & aux Allemands, me contentant de la réalité, & convaincu par mille expériences que tout ce qu'on donne aux compliments, est autant de rabattu sur la vérité.

LETTRES

DE RECOMMANDATION.

UN^e Lettre de recommandation est une Lettre par laquelle nous réclamons en faveur d'un autre la protection dont un homme en place nous honore, ou la tendresse qu'un ami nous a vouée.

On y mêle communément l'éloge de la personne pour qui l'on s'intéresse. C'est justifier ses sentiments pour elle, afin de lui concilier ceux des autres. Ces Lettres ressemblent à bien des égards aux Lettres de demande;

Sur différents sujets. 299

on peut donc leur appliquer ce que j'ai dit de celles-là.

Je n'aimerois pas que la plaisanterie s'y fit trop appercevoir, sur-tout si elle tombe sur celui que l'on recommande. La plaisanterie imprime à tout ce qui a quelque rapport avec elle un certain ridicule qui fait plus de tort qu'on ne pense. Louis XIV. eut de la peine à s'intéresser pour la veuve de Scarron, parce qu'on avoit long-temps plaisanté devant lui sur les ouvrages & sur la figure de son mari.

On ne manque gueres de prendre des Lettres de recommandation quand on va dans une ville où l'on ne connoît personne : quelque mérite que l'on ait, jamais elles ne sont inutiles. Il y a peu de gens qui puissent répondre comme le Gascon, qui disoit en mettant la main sur son front : „ Il ne nous faut à nous autres d'autre recommandation que cela. ”

L E T T R E
D E M. B O U R S A U T
A M. D E Q U A N T É A L ,
Docteur en Médecine.

UN Apothicaire qui se donne au diable qu'il est de mes. parents, (je me donne au diable si je fais par où) ne jugeant pas les gens de sa patrie dignes de ses. génuflexions , & ayant dessein de s'établir en votre ville, m'a prié de vous le recommander ; & je vous le recommande. C'est un homme qui , charmé de sa profession , s'y est appliqué uniquement ; & de crainte d'être dissipé , n'a jamais voulu savoir autre chose. Sa physionomie suffit pour justifier qu'il n'a point de méchants desseins ; & que s'il lui arrive de donner de l'arsenic pour du sucre , ce sera de la meilleure foi du monde. Sur le portrait que je vous en fais , vous jugez bien que pour le faire passer pour habile hom-

sur différents sujets. 301
me, il faut que vous le soyiez extrêmement vous-même, & que voici une occasion à ne rien oublier de tout votre savoir-faire. Essayez pourtant de lui être utile, quelques difficultés que vous y trouviez : c'est moi qui vous en conjure ; & je ne fais point d'obstacle que je ne sois capable de surmonter quand il s'agira de vous assurer que je suis, Monsieur, &c.

L E T T R E

D U M Ê M E

A M. DE LA BERCHERE,

*Premier Président au Parlement de
Grenoble.*

M O N S I E U R.

Vous m'avez jusqu'ici donné d'assez grands témoignages de vos bontés, pour m'autoriser à vous en demander de nouvelles marques. Un ami de qui les intérêts me sont chers, a un procès en votre Parlement

pour raison d'un décret où l'on m'assure que la justice parle en sa faveur : & comme il y a peu d'hommes qui la rendent avec tant de plaisir que vous, vous voulez bien, Monsieur, que je m'en fasse un d'offrir de la matière à votre équité, étant très-persuadé que l'ami pour qui je prends la liberté de vous écrire, a trop de probité & trop d'honneur pour chercher à gagner un procès qui lui sembleroit injuste. La confiance qu'il a en son bon droit, dont je fais, Monsieur, que vous vous déclarerez l'appui, est tout ce qui le porte à souhaiter la recommandation que je lui donne : & pour lui faire avoir un heureux présage de la justice qu'il attend de vous, je l'ai assuré que vous ne m'aviez jamais refusé celle de me croire avec beaucoup de passion & de respect, &c.



L E T T R E

DE M^{ME}. DE SEVIGNÉ
A M. LE COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, 25 Juin 1670.

S l'occasion vous vient de rendre quelque service à un Gentilhomme de votre pays qui s'appelle * * *, je vous conjure de le faire ; vous ne me sauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un canonicat pour son frere ; vous connoissez toute la famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à Mr. Fouquet ; il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir à M^{me}. Fouquet une Lettre de son mari ; sur cela il a été condamné aux galeres pour cinq ans : c'est une chose un peu extraordinaire ; vous savez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, & propre aux galeres comme à prendre la lune avec les dents.

L E T T R E**DÉ M^{lle}. LA COMTESSE DE LA SUZE****A M. LE MARQ. DE CREQUI.**

JE ne présume pas assez de mon crédit auprès de vous, Monsieur, pour vouloir vous demander des choses difficiles ; mais comme , par raison de sympathie , vous devez avoir bien de la facilité d'accorder votre protection à tous les gens de cœur , je me suis engagée de vous la demander pour le Gentilhomme qui vous rendra ma Lettre. Il a déjà l'honneur d'être connu de vous ; & cela étant , je vous crois tout persuadé qu'il n'est pas indigne des marques de votre bonté. Il répondra assurément par ses actions à l'honneur que vous lui ferez de lui donner part en vos bonnes grâces ; & si vous voulez compter , Monsieur , la prière que je vous en fais pour quelque chose , je vous assure que je vous en ferai tout-à-fait redevable , & que

j'en aurai toute la reconnoissance que peut avoir une personne que beaucoup d'estime a déjà toute disposée d'être, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E

DE M. FLÉCHIER A M.***.

U N de nos bons Marchands de Nîmes, Monsieur, a une affaire devant vous, qu'il croit juste, & qui lui est de conséquence. Comme il fait l'amitié que vous avez pour moi, il croit que ma recommandation auprès de vous ne lui sera pas inutile. Je vous prie, Monsieur, de lui rendre la justice qu'il vous demande, & de lui faire les graces qui accompagnent le bon droit, s'il l'a; je vous en serai très-obligé. Je suis, Monsieur, &c.



L E T T R E
D E M. D' U S S É.
A R O U S S E A U.

A Paris, le 27 Octobre 1728.

LE sieur le Roux Durand m'écrit pour me prier de vous le recommander, Monsieur : il prétend que j'ai beaucoup de crédit sur vous ; je ne fais s'il ne se trompe pas. Quoi qu'il en soit, je fais ce qu'il souhaite de moi, & je vous prie de vouloir bien lui être favorable en ce qui peut lui être utile. Il a du génie & du talent pour plusieurs choses ; je l'ai expérimenté à Ussé, où il a été avec moi assez long-temps pour pouvoir en juger. Je vous serai obligé, Monsieur, de l'attention que vous voudrez bien avoir à lui procurer quelque emploi qui le mette plus à son aise qu'il n'y est : je suis persuadé qu'il s'acquittera bien des choses dont vous le chargerez.

Je suis avec toute la sincérité & tout l'attachement possible, &c.

FRAGMENTS
DE LETTRES
DE RECOMMANDATION.

IL y a un Chevalier de Sevigné à Toulon ; qui est votre parent & mon filleul ; le Chevalier de Buoudit qu'il est fort brave. S'il va saluer M. de Grignan , je le prie de lui faire quelque honnêteté particulière à cause du nom. Il voudroit bien avoir un vaisseau : vous qui gouvernez M. de Seignelay , vous pourriez bien aisément obtenir de lui ce qu'il souhaite. (Lettre de M^e. de Sevigné à sa fille.)

Voici un autre chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un desir de voir les honnêtes gens de toute sorte de pays a fait quitter une maison opulente sans congé : peut-être blâmez-vous sa curiosité ; mais l'affaire est faite. Il fait beaucoup de choses. Il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai cru digne de vous voir, pour lui faire commencer à sentir, qu'il n'a :

pas perdu son temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. (Lettre de Mlle. de L'enclos à M. de S. Evremont.)

Les deux Gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame, me donnent beaucoup de souci. J'aime à voir clair dans les choses dont je me mêle, & je ne l'ai pu jusqu'ici. Vous êtes expéditive, & vous allez au fait ; je vous conjure de m'aider. Je voudrois que vous vissiez ces Messieurs, qui nous promettent des emplois depuis si long-tems, ou douze cents francs en attendant que nous les ayions. . . . Croyez que je sens comme je dois les complaisances que vous avez pour moi : je fais faire de vous, Madame, tout le cas que vous méritez. (Lettre de M^e. de Maintenon.)



R É P O N S E S
A D E S L E T T R E S
D E R E C O M M A N D A T I O N

R E P O N S E
D E R O U S S E A U
A M. D' U S S É.

A Bruxelles , le 4 Novembre 1728.

NE doutez point , Monsieur , ni de ce crédit qu'on vous a assuré que vous avez sur moi , ni de mon attention pour tout ce qui me vient de votre part. Je m'estimerai trop heureux si je puis vous en donner une foible marque en la personne du sieur le Roux Durand , que vous me recommandez , lorsqu'il se sera fait connoître à moi. Alors je ferai mon possible pour m'acquitter de ce que je dois à des ordres aussi précieux & aussi sacrés que me le sont les vôtres , pour l'exécution desquels l'occasion pourra me manquer , mais jamais le respect ni la volonté.

R E P O N S E

D E R A C I N E

A B O I L E A U.

JE vous demande pardon si j'ai été si long-temps sans vous faire réponse : mais j'ai voulu avant toutes choses prendre un temps favorable pour recommander M. Manchon * à M. de Barbezieux. Je l'ai fait, & il m'a fort assuré qu'il feroit son possible pour me témoigner la considération qu'il avoit pour vous & pour moi. . . Je lui ai dit que M. l'Abbé de Louvois voudroit bien joindre ses prières aux nôtres, & je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot,

Je n'ai vu qu'une fois le Gentilhomme que vous me recommandez : il a toujours été à Versailles, & moi malade ou à la campagne. Tout ce

qu'il nous montre ici est trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Il me paroît un très-honnête homme.
(Lettre de Me. de Lambert.)

EPIQUES DEDICATOIRES.

C'Est de tout temps qu'on a vu les talents rendre hommage à la vertu, au mérite, ou aux sentimens. Ils se sont dégradés quand ils l'ont offert à la naissance ou à la place toute seule ; & ç'a été le comble de l'infamie, quand on les a vu se prosterner aux pieds de l'opulence, qui mérite à peine des égards. A la tête d'un ouvrage qui ne doit jamais être que l'expression du vrai, l'école des mœurs, ou l'image de la Nature, on ne doit voir que des noms respectables qui aiment le vrai, respectent les mœurs, & honorent la Nature en servant l'humanité.

D'elle-même la louange est fade ;

une épître dédicatoire doit donc être courte. * M. de Voltaire a trouvé le moyen de jeter de l'intérêt sur cette sorte d'ouvrage en y mêlant quelques anecdotes, quelques remarques utiles au progrès de l'Art. Il seroit à souhaiter que son exemple fût plus suivi. Cette méthode diminueroit le nombre des inutilités littéraires. Dans la plupart des livres, l'épître dédicatoire est la première chose qu'il faudroit mettre à l'errata.

Le style doit en être délicat. Il est dans la nature, qu'un éloge tourné finement flatte davantage, parce qu'il sert la vanité en ménageant l'amour propre. Il est bien de saisir les rapports avantageux qu'il peut y avoir entre le sujet que l'on traite & les qualités de la personne à qui on dédie son ouvrage; l'éloge paroît moins déplacé.

* Voici la Dédicace la plus courte & la plus belle que je connoisse :

AU ROI D'ANGLETERRE.

JACQUES ABADIE.

Que de noble & que d'énergie dans ce peu de mots!

Les

Les expressions doivent avoir un certain air de noblesse qui convient aux vrais talents. Un Ecrivain qui s'abaisse trop, déprime les Arts aux yeux de la multitude, qui ne réfléchit gueres, & ne relève pas son héros aux yeux de l'homme qui pense.

~~ÉPIQUE DE LA ROULETTE~~
ÉPIQUE DEDICATOIRE
D E M. P A S C A L
A LA REINE CHRISTINE. (a)

JE fais que Votre Majesté est aussi éclairée & savante, que puissante & magnanime. Voilà la raison qui m'a déterminé à m'adresser plutôt à V. M. qu'à tout autre Prince. J'ai une vénération bien plus grande pour les personnes d'un mérite sublime, que pour celles qui n'ont que des titres pompeux, un nom célèbre, des ayeux illustres, & une fortune brillante. Les premiers sont les vrais Souverains de la terre. Il me semble que le pouvoir des Rois sur leurs sujets

(a) Il lui dédiait son ouvrage sur la Roulette.



n'est qu'une image imparfaite & grossiere du pouvoir de l'esprit fort sur les esprits foibles. Le droit de persuader & d'instruire est parmi les Philosophes ; ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Quelque puissant, quelque redoutable que soit un Monarque, tout manque à sa gloire s'il n'a pas l'esprit éminent. Un citoyen obscur, sans biens ; qui fait de sa vertu tout son appui, est au dessus du conquérant du monde.

Regnez donc, incomparable Princesse, puisque votre génie est supérieur à votre rang. Regnez sur l'univers ; il est votre domaine ; les Savants & les gens de bien sont vos sujets. Que les Souverains apprennent avec admiration que la fille de Gustave est l'amie des Savants & le modele des Rois.



**ÉPITRE DEDICATOIRE
DE M. DE VOLTAIRE
A S. A. R. MADAME.**

MADAME,

SI l'usage de dédier ses Ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'étoit pas établi, il commenceroit pour Votre Altesse Royale. La protection éclairée dont vous honorez les succès ou les efforts des Auteurs, met en droit ceux mêmes qui réussissent le moins d'oser mettre sous votre nom des ouvrages qu'ils ne composent que dans le dessein de vous plaire. La liberté que je prends de vous offrir ces foibles essais* n'est autorisée que par mon zèle, qui me tient lieu de mérite auprès de vous. Heureux, si encouragé par vos bontés, je puis travailler long-temps pour Votre Altesse Royale, dont la conservation n'est pas moins précieuse à

* Sa tragédie d'*Oedipe*.

ceux qui cultivent les Beaux-Arts,
qu'à toute la France, dont elle est
les délices & l'exemple.

Je suis avec un profond respect,
&c.

ÉPÎTRE DEDICATOIRE
DE M. DE MARIVAUX

À M^{me}. LA MARQ. DE PRIE.

O N ne verra point ici ce tas d'éloges dont les Epîtres dédicatoires son ordinairement chargées. A quoi servent-ils ? Le peu de cas que le Public en fait devroit corriger ceux qui les donnent, & en dégoûter ceux qui les reçoivent. Je serois pourtant bien tenté de vous louer d'une chose, Madame, c'est d'avoir véritablement craint que je ne vous louasse. Mais ce seul éloge que je vous donnerois, il est si distingué, qu'il auroit ici tout l'air d'un présent de flatteur, sur-tout s'adressant à une Dame de votre âge, à qui la Nature n'a rien épargné de tout ce qui peut inviter l'amour pro-

pre à n'être point modeste. J'en reviens donc , Madame , au seul motif que j'ai en vous offrant ce petit ouvrage ; c'est de vous remercier du plaisir que vous y avez pris ou plutôt de la vanité que vous m'avez donnée quand vous m'avez dit qu'il vous avoit plu. Vous dirai-je tout ? Je suis charmé d'apprendre à toutes les personnes de goût qu'il a votre suffrage : en vous disant cela , je vous proteste que je n'ai nul dessein de louer votre esprit ; c'est seulement vous avouer que je pense aux intérêts du mien. Je suis , &c.

ÉPITRE DEDICATOIRE
DE M. DE CHATEAUBRUN
A M^{GR}. LE DUC D'ORLEANS.

MONSIEUR,

Vous m'avez permis avec bonté de vous présenter *Philoctète*. *
Votre modestie sévère me gêne sur

* Tragédie de M. de Chateaubrun.

tout le reste. Tout éloge m'est interdit. Le Public a sur moi à cet égard un avantage dont vous me privez. Il n'a pas besoin de votre aveu pour dire hautement que vous avez les qualités si rares qui font adorer les personnes de votre rang , la douceur , l'affabilité , la sensibilité , pour les malheurs des hommes. Vous savez goûter le plaisir délicieux d'être aimé , & vous savez le mériter.

Je suis avec le plus profond respect,
&c.

ÉPITRE DEDICATOIRE
DE M. J. J. ROUSSEAU
A M. D U C L O S.

Souffrez , Monsieur , que votre nom soit à la tête de cet ouvrage, qui sans vous n'eût point vu le jour. Ce sera ma première & unique Dédicace. Puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

Je suis de tout mon cœur , &c.

* Le Devin de village.

EPITRE DEDICATOIRE
DE M. SAURIN
A M. HELVETIUS.

A Gréez, mon cher Helvetius, que je vous dédie cette foible production. * C'est un hommage que mon amitié rend à la vôtre. Je ne vous parle point de reconnoissance : mon cœur sent vivement tout ce qu'il vous doit. Mais nous nous aimons : tout est dit.

L E T T R E S
DE NOUVELLES.

UNe Lettre de nouvelles n'est pas une gazette. Celle-ci doit être écrite d'une manière sérieuse & toute-simple ; celle-là permet un ton enjoué & un style badin. Là il ne faut

* Spartacus, tragédie.

pas que le récit soit interrompu ; ici l'on souffre les réflexions , pourvu qu'elles naissent du fond du sujet.

Toutes les nouvelles ne doivent pas être écrites. Il en est que la charité chrétienne , & que l'humanité même toute seule nous obligent à couvrir d'un voile officieux : tel est tout ce qui intéresse l'honneur & la réputation de nos semblables. Il en est d'autres que la prudence nous interdit : telles sont celles qui roulent sur ces matières d'Etat dont il est sage de parler peu , & dangereux de parler trop tôt.

Toutes les nouvelles ne méritent pas non plus d'être écrites. Elles doivent être intéressantes par elles-mêmes , ou du moins pour ceux à qui vous les envoyez. Sans cela , dit *M^{me} de Sevigné*, elles ont l'air d'une Dame de Province, qui dans ses conversations Rats l'ouïe des maris de l'Avignon.

N'écrivez les nouvelles que lorsqu'elles sont bien sûres. Je sais qu'il y a une certaine vanité à être le premier à les savoir. & à les répandre ;

mais je fais aussi qu'il en coûte beaucoup à l'amour propre de se retracter lorsqu'on s'est trompé, & cependant c'est un devoir.

Ne vous faites jamais porteur de mauvaises nouvelles ; on vous soupçonneroit de malignité : & lorsque vous êtes chargé d'en annoncer quelque une, c'est à la prudence (a) à choisir le moment, & à la sensibilité de donner à vos paroles cet air d'intérêt que les malheureux aiment à rencontrer dans tout ce qui les approche.

Dans les récits, il faut de la chaleur & de la rapidité. La première satisfait l'esprit & l'imagination, qu'il ne faut jamais laisser déçoeuvrés quand

(a). On raconte des traits où l'indiscrétion fit ce qu'en auroit pas fait la prudence ; mais ce sont des exceptions, & une exception n'est qu'une preuve de plus en faveur de la règle.

Une femme se désbloit de ne point recevoir de nouvelles de son mari qui étoit à l'armée : il y avoit été tué ; mais on craignoit son désespoir, & personne n'osoit le lui annoncer. Quelqu'un fut plus hardi que les autres. Il va la voir ; aussi tôt elle l'entretient de sa douleur & des craintes qu'elle avoit que son mari ne fût mort. Et s'il l'étoit, que feriez-vous ? Ah ! s'écria-t-elle vivement, je me jetterois par les fenêtres au moment où j'apprendrois cette nouvelle. A l'instant son hôte se leve & va ouvrir toutes les fenêtres de l'appartement : cette femme comprit ce qu'il vouloit dire ; mais la manière dont il le disoit fit taire la douleur, & elle ne put s'empêcher d'en rire.

on parle aux hommes ; la seconde enchaîne la curiosité.

Une narration doit être courte. Communément la fin d'un conte est ce qu'il y a de plus plaisant ; & l'on préférerait la sécheresse aux longueurs.

On peut voir , si l'on veut , dans les faiseurs de Rhétoriques, quelles sont les autres qualités du récit ; je me borne à en donner des modeles. Où les exemples parlent , les définitions sont inutiles. On demandoit à Aristote ce que c'étoit quela beauté ; il répondit : » Laissez faire cette question à des aveugles.

L E T T R E
DE M^{re}. DE SEVIGNÉ
A M. DE COULANGES.

A Paris , lundi 15 Décembre 1670.

JE m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse , la plus miraculeuse , la plus triomphante , la

plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon; une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie M^{me}. de Rohan & M^{me}. de Hauteville; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche & qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire; devinez-la: je vous le donne en trois. *Jetez-vous votre langue aux chiens?* hé bien il faut donc vous la dire. M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui; je vous

le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. M^{me}. de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est M^{me}. de la Valiere : point du tout, Madame. C'est donc M^{me}. de Retz : point du tout. Vous êtes bien provinciale. Ah ! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est M^{me}. Colbert : encore moins. C'est assurément M^{me}. de Crequi : vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire. Il épouse d'aujourd'hui au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de . . . Mademoiselle, devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu Monsieur, (a) Mademoiselle, petite-fille d'Henri IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du Roi, Mademoiselle destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui fut digne de Monsieur.

(a) Gaston de France Duc d'Orléans, frère de Louis XIII.

sur différents sujets. 323

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien facile à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous avons fait autant que vous. Adieu. Les Lettres qui seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non.

LETTRE

DE LA MÊME

AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 14 Février 1687.

Que prétendez-vous de moi aujourd'hui; mon cher cousin? vous n'aurez que des morts. J'en ai l'imagination si remplie, que je ne saurois parler d'autre chose. Je vous dirai donc la mort du Maréchal de Crequi en quatre jours; combien il a trouvé sa destinée courte, & com-

bien il étoit en colere contre cette mort barbare qui, sans considérer ses projets & ses affaires, venoit ainsi déranger ses escabelles. On ne l'a jamais regu avec tant de chagrin que lui; cependant il a fallu se soumettre à ses loix; il a reçu ses Sacrements. Neuf jours après son frere aîné le Duc de Crequi l'a suivi; ce fut hier matin après une longue maladie. Voilà cette maison de Crequi bien abattue, & de grandes dignités sorties en peu de jours de cette famille. Le Duc d'Estrées est mort à Rome; & le jour qu'on en reçut la nouvelle à Paris, la Duchesse d'Estrées sa belle-mere mourut aussi du reste de son apoplexie. Vous voyez bien que rien n'est si triste que cette Lettre. Si j'en écrivois souvent de pareilles, votre belle & bonne humeur, & cette gaieté si salutaire & si nécessaire, n'y pourroient pas résister.



L E T T R E
DE M^{ME}. DE MAINTENON
A M^{ME}. LA COMT. DE S. GERAN.

A Versailles, ce 16 Avril 1691

Dieu bénit les armes du Roi.
Mons est pris. Nice est rendu.
Le Roi fera bientôt ici. Vauban &
M. de Boufflers sont associés à sa
gloire. Ils ont fait des dispositions ad-
mirables; ils ont fait plus, ils ont em-
pêché les Mousquetaires de se faire
tous tuer. M. de Courtenai avoit sou-
haité de mourir sous les yeux du Roi;
il est mort. Consolerez-vous, ma chere
Comtesse, de la perte de M. de Vil-
lermont: le Roi l'a fort regretté; &
M^{me}. de Villermont verra que ces re-
grets ne sont pas stériles.



L E T T R E
DE M. DE FIESQUE
A M^{me}. DE MAINTENON.

J'ai l'honneur, Madame, de vous écrire en grande hâte pour vous supplier de conjurer le Roi de faire icile Général & non le soldat. Hier, sans un gabion, une balle nous l'aurait emporté. M. le Comte de Toulouse reçut le coup : il en fut quitte pour une contusion. Le Roi lui demanda s'il étoit blessé : Je crois, répondit en riant le jeune Prince, je crois qu'une balle m'a touché. C'est répondre à la Bourbon. Je ne finirois point, Madame, si je vous disois les noms de tous ceux qui ont été blessés ou tués auprès ou à côté du Roi. Au nom de Dieu, Madame, qu'il nous laisse le danger, & qu'il se contente de la gloire.

L E T T R E

D E R A C I N E

A B O I L E A U.

À Camp devant Naur, le 3 Juin 1692.

N Amur, cette place si terrible, a vu ses dehors emportés en fort peu de temps, sans qu'il en ait coûté au Roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour icela qu'on ait eu à faire à des poltrons. Tous ceux de nos gens qui ont été à ces attaques, sont étonnés du courage des allégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon & des bombes, quand je vous dirai, sur le rapport d'un Officier Espagnol qui fut prisnier dans les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze cents hommes. Imaginez-vous trois batteries qui se croisent, & qui tirent continuellement sur de pauvres gens qui sont vus d'en haut & de revers, & qui ne peuvent pas trouver un seul

recoin où ils soient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tout pleins de corps dont le canon a emporté les têtes, comme si on les avoit coupées avec des sabres. Cela n'empêche pas que plusieurs de nos gens n'aient fait des actions de grande valeur. Les Grenadiers du régiment des Gardes Françaises & ceux des Gardes Suisses se sont entr'autres extrêmement distingués. On raconte plusieurs actions particulieres que je vous redirai quelque jour, & que vous entendrez avec plaisir. Mais en voici une que je ne puis différer de vous dire, & que j'ai oui conter au Roi même.

Un soldat du régiment des Fusiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion : un coup de canon vint qui emporta son gabion. Aussitôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur le champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat sans rien dire, en prit un troisieme & l'alla poser : un troisieme coup de canon emporta ce troisieme gabion. Alors le soldat rebuté

se tint en repos. Mais son Officier lui commanda de ne pas laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit : *j'irai, mais j'y serai tué.* Il y alla , & en portant son quatrieme gabion , eut le bras fracassé d'un quatrieme coup de canon. Il revint soutenant son bras pendant avec l'autre bras , & se contenta de dire à son Officier : *je vous l'avois bien dit.* Il fallut lui couper le bras , qui ne tenoit presque à rien. Il souffrit cela sans desserrer les dents ; & après l'opération , dit froidement : *je suis donc hors d'état de travailler ; c'est maintenant au Roi à me nourrir.* Je crois que vous me pardonneriez le peu d'ordre de cette narration ; mais assurez-vous qu'elle est vraie.



L E T T R E

DE M. RACINE LE FILS

A M. BROSETTE.

Paris, 15 Janvier 1741.

NE croyez pas, Monsieur, que notre ami * soit ressuscité; il est vrai seulement qu'il n'est pas encore enterré, mais on ne le peut compter, ni parmi les morts; ni parmi les vivants, J'en ai reçu des nouvelles par son ancien & fidele domestique. Sa Lettre m'apprend que son maître est à Anvers dans un lit d'auberge, & privé de l'usage de ses membres, & même de la parole. Il ne lui reste qu'une foible connoissance dont il donne de foibles signes. En allant de la Haie à Bruxelles il tomba en apoplexie. On le porta à Anvers, où se trouva le P. Berruyer, Auteur de l'Histoire du peuple de Dieu, qui par les fréquentes visites qu'il lui ren-

* J. B. Rousseau.

sur différents sujets. 333

dit, témoigna l'intérêt qu'il prenoit à son malheur. Il reçut ses Sacraments avec beaucoup de marques de piété. L'apoplexie est dégénérée en paralysie. Son domestique m'affure que sans un ami (M. Boutet sans doute) qui lui fait tenir cent florins par mois, il périroit de misère, & qu'il n'a nul autre secours. Voilà l'état de cet illustre Poète, qui prouve maintenant ce qu'il a dit autrefois, *que l'homme est un parfait miroir de douleurs*; & dans peu on dira de lui: *Il meurt enfin peu regretté*. Il ne le sera que des partisans du bon goût, dont le nombre s'éclaircit de jour en jour.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E
DE M^{LE}. DE L'ENCLOS.
A M. DE S. EVRÉMONT.

Monsieur de Charleval vient de mourir; & j'en suis si affligée, que je cherche à me consoler par la

part que je fais que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours : son esprit avoit tous les charmes de la jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse desirable dans les véritables amis. Nous parlions souvent de vous, & de tous les originaux de notre tems. Sa vie & celle que je mene présentement avoient beaucoup de rapport : enfin c'est plus que de mourir soi-même, qu'une pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéresse à votre vie à Londres, comme si vous étiez ici ; & les anciens amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais si bien que lorsqu'on en est privé.

F R A G M E N T S
D E L E T T R E S
D E N O U V E L L E S

R Appellez votre soumission aux ordres de la Providence , ma chere fille ; vous n'avez plus de pere.

(a) Il est mort de la mort des Saints, & j'en ai sur cet article que des actions de grâces à rendre au Seigneur, &c.

(Lettre de Mme. (du Montier.)

Enfin, ma fille, après bien des alarmes & de fausses espérances, nous avons perdu le pauvre Chevalier de Grignan. Je vous avoue que j'ai été sensiblement touchée de cette mort. Elle arriva samedi 6 Février, (b) à quatre heures du matin. Si une fin véritablement chrétienne doit consoler des Chrétiens, nous devons nous consoler par l'assurance de son salut. Jamais plus de résignation, jamais plus d'amour de Dieu, jamais plus de grâces visibles, &c. (Lettre de M^e de Sevigné à Mme. de Grignan.)

Je suis bien fâché de vous annoncer la perte que nous venons de faire de feu M. Brunel, votre ami & le mien.

(a) Une Dame de beaucoup d'esprit, qui s'étoit chargée de l'éducation d'une jeune Demoiselle, ayant eu la douleur de la voir mourir entre ses bras, en annonça ainsi la mort à sa mere: „ Le plus grand des malheurs, Madame, mes larmes m'empêchent de vous en dire davantage . . . vous savez combien j'aimois cette enfant.

On sait de quelle manière François I écrivit à la Reine sa mere après la perte de la bataille de Pavie: „ Madame, tout est perdu, hormis l'honneur.

(b) 1672.

336. *Modeles de Lettres*

Vous perdez, Mademoiselle, plus qu'un autre, parce qu'il vous estimeoit plus que personne du monde. Je souhaite que, cette austere raison dont je me plains quelquefois, ne vous abandonne pas dans une si triste occasion. (Lettre de Mr. l'Abbe de Vercor à Mlle. de Launay depuis Mlle. de Stal.)

Nous venons de perdre une excellentre amie en perdant M^{lle} de Montchevreuil. Mais je vous assure que vous n'avez rien perdu par rapport à moi. Vous savez, & je ne l'oublie point, combien je vous aimois indépendamment d'elle. Je suis la même pour vous; au milieu de nos embarras, je pense souvent à nos soirées de la rue des Tournelles. Je voudrois bien vous voir encore une fois avant ma mort. Mais pourquoi n'en parlez-vous pas de votre santé? Votre Lettre seroit parfaite. Lettre de M^{lle} de Maintenon.)



EXEMPLES

EXEMPLES

DE NARRATIONS

DANS LE GENRE

ÉPISTOLAIRE.

IL faut que je vous conte une petite historiette qui est très-vraie, & qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers : il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au Maréchal de Grammont : Monsieur le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, & voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on fait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le Maréchal, après l'avoir lu, dit au Roi : Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot & le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi se mit à

rire, & lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? Sire il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh ! bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayiez parlé si bonnement : c'est moi qui l'ai fait. Ah ! Sire, quelle trahison ! Que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement. Non, Monsieur le Maréchal, les premiers sentimens sont toujours les plus naturels. Le Roi a beaucoup ri de cette folie ; & tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose qu'on puisse faire à un vieux courtisan. (Lettre de M. de Sévigné à M. de Pomponne.)

L'Archevêque de Rheims revenoit hier fort vite de S. Germain. C'étoit comme un tourbillon. S'il se croit grand Seigneur, ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre : tra, tra, tra : ils rencontrent un homme à cheval ; gare, gare : ce pauvre homme se veut ranger, son cheval ne le veut pas ; & enfin le carrosse & les chevaux renversent cul par dessus tête le pauvre.

l'homme & le cheval, & passent par dessus, & si bien par dessus, que le carrosse en fut versé & renversé. En même temps l'homme & le cheval, au lieu de s'amuser à être roués, se relevent miraculeusement, & remontent l'un sur l'autre & s'enfuient, & courent encore; pendant que les laquais & le cocher de l'Archevêque, & l'Archevêque même se mettent à crier: Arrête, arrête ce coquin; qu'on lui donne cent coups. L'Archevêque en racontant ceci disoit: Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras & coupé les oreilles.

Lettre de M^r. de Sevigné à M^{me}. de Grignan sa fille

C'est une chose étrange que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus sur la tête. Ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend. Quand ils avoient leur mousquet sur l'épaule, & que M. de Chaulnes (a) paroissoit, ils vouloient le saluer; l'arme tomboit d'un côté & le chapeau de l'autre. On leur dit qu'il ne

(a) Il étoit alors Gouverneur de Bretagne.

faut point saluer : & quand ils sont défarmés , & qu'ils voient passer M. de Chaulnes , ils enfoncent leurs chapeaux avec les deux mains , & se gardent bien de saluer. On leur a dit qu'il ne faut pas branler, ni aller & venir , quand ils sont dans leurs rangs : ils se laissoient l'autre jour rouer par le carrosse de M^{me}. de Chaulnes , sans vouloir se retirer d'un seul pas , quoi qu'on pût leur dire. (Au même endroit.)

Le Comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire ; car si elle eût tourné autrement , il étoit criminel. Il se charge de reconnoître si la riviere est guéable, il dit qu'oui ; elle ne l'est pas. Des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger ; il est vrai qu'il passe le premier. Celane s'est jamais hasardé, cela réussit. Il enveloppe des escadrons & les force à se rendre ; vous voyez bien que son bonheur & sa valeur ne se font point séparés : mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela. Un Chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval ; il va au

fond de l'eau, il revient; il y rentre, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache; ce cheval le mène à bord; il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, & revient gaillard. (Au même endroit.)

Ecoutez une chose qui est, à mon sens, fort belle. Il me semble que je lis l'Histoire Romaine. Saint Hilaire, Lieutenant-général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui alloit d'un autre côté, de se détourner un moment pour venir voir une batterie; c'étoit comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, & emporte le bras de S. Hilaire qui montrait cette batterie, & tue M. de Turenne. Le fils de S. Hilaire se jette à son père, & se met à crier & à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il; *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement; voilà ce qui est irréparable: & sans faire nulle attention sur lui, se*

met à crier & à pleurer cette grande perte. (Au même endroit)

Le Roi arriva le jeudi au soir à Chantilly. La promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut plusieurs tables, où le rôti manqua à cause de plusieurs dinés à quoi l'on ne s'étoit pas attendu : cela faisoit Vatel ; il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à la tête. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusques dans sa chambre, lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le souper du Roi ! il répondit : Monseigneur, votre bonté m'acheve ; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez pas, tout va bien. La nuit vint,

Le feud'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportoit seulement deux charges de marée; il lui demanda: Est-ce là tout? il lui dit: Oui, Monsieur: il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée: il trouva Gourville, il lui dit: Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, & se la passe à travers du corps: mais ce ne fut qu'au troisieme coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre; on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court le dire à

Mr. le Prince , qui fut au désespoir.
Mr. le Duc pleura ; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi fort tristement. On dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa maniere. On le loua fort, on loua & l'on blâma fort son courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly , parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devoit avoir que deux tables, & ne point se charger de tout : il jura qu'il ne souffriroit plus que M. le Prince en usât ainsi ; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel ; on dina très-bien, on fit collation , on soupa , on se promena , on joua , on fut à la chasse ; tout étoit parfumé de jonquilles , tout étoit enchanté.
(Au même endroit.)

A Lyon je ne suis resté que deux jours, & je m'embarquai sur le Rhône avec deux Mousquetaires. Nous couchâmes à Vienne & à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus

gueres entendre le langage du pays, & à n'être plus intelligible moi-même : ce malheur s'accrut à Valence, & Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaut sous mon lit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays. * Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprete, qu'un Moscovite en auroit besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'est un langage mêlé d'Espagnol & d'Italien ; & comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres, & pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, & lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes ; il m'apporta incontinent deux bottes d'allumettes. (Lettre de Racine.)

Au reste, pour la situation d'Uzez,

vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute , & cette montagne n'est qu'un rocher continu , si bien qu'en quelque temps qu'il fasse on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers qui portent les plus belles olives du monde , mais bien trompeuses , car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes , au premier olivier que je rencontrai , & je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir ; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis. J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant ; & l'on m'a appris depuis qu'il falloit bien des lessives & des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange.

Je vous ai vu rire assez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suisses , dans la tranchée. Un autre Suisse son

camarade , qui étoit auprès , se mit à rire de toute sa force en disant : *Ho , ho , ho , cela est plaisant ; il reviendra sans tête dans le camp.* (Lettre de Racine.)

On en tua bien quatre ou cinq cent ; entre autres un Capitaine Espagnol fils d'un Grand d'Espagne qu'on nomme le Comte de Lemos. Celui qui le tua étoit un des Grenadiers à cheval nommé Sansraison : voilà un vrai nom de Grenadier. L'Espagnol lui demanda quartier & lui promit cent pistoles , lui montrant même sa bourse où il y en avoit 35. Le Grenadier , qui venoit de voir tuer le Lieutenant de sa compagnie , qui étoit un fort brave homme , ne voulut point faire de quartier , & tua son Espagnol. Les ennemis envoyèrent demander son corps , qui leur fut rendu , & le Grenadier Sansraison rendit aussi-tôt les 35 pistoles qu'il avoit prises au mort , en disant : *Tenez , voila son argent , dont je ne veux point ; les Grenadiers ne mettent les mains sur les gens que pour les tuer.*

(Au même endroit.)

Je vous dis bonsoir hier à neuf heures.

res du soir , & me couchai bientôt après. Le moyen de croire que les aventures de la journée n'étoient pas encore finies ? A dix heures j'entends crier : *Aux armes , aux armes , parez les canons , amorcez les mousquets , où sont les sabres ?* Je me leve & monte sur le pont : je vois à la portée du pistolet un gros navire aussi gros que nous. On lui crioit à tue-tête : *D'où est le navire ?* mot. *D'où est le navire ?* mot : & cependant il arrivoit sur nous, & nous alloit aborder à bas-bord. On lui avoit montré notre fanal , il nous avoit montré le sien. Il avoit le vent sur nous. On a donné un coup de gouvernail pour éviter l'abordage , jusqu'à ce que nous fussions bien parés. Enfin il nous a abordés par la poupe , & avec son beaupré a emporté une partie de notre couronnement. Alors on lui a lâché une trentaine de mousquetades. Mot. Il a fait sa route vent en arriere , & en un moment s'est éloigné de nous. Je ne me suis pas trouvé à bien des batailles ; mais à voir la contenance de nos

foldats & de nos matelots , on ne nous auroit pas enlevés sans coup férir. Les Jésuites & les Missionnaires avoient déjà pris parti. Les uns étoient à genoux à fond de cale , & les autres fierement le sabre à la main étoient sur le pont. Raïsonnez présentement sur ce que ce pouvoit être. (L'abbé de Choisy ; Journal du voyage de Siam.

Imaginez-vous , Madame , qu'hier après avoir marché six heures dans un assez beau chemin , nous vîmes un château bâti sur un roc qui ni ne nous parut pas fort logeable , quand même on nous y auroit guindés. Nous en approchâmes sans trouver de chemin pour aborder : nous vîmes enfin au pied de ce château dans un abyme , & comme dans un puits fort profond , les toits d'un nombre de petites maisons qui nous parurent des poupées , environnées de tous côtés de rochers affreux par leur hauteur ; ils paroissent de fer & sont tout-à-fait escarpés : il fallut descendre dans cette horrible habitation par un chemin non moins horrible. Les carross-

les faisoient des fauts à rompre tous les ressorts ; les Dames se prenoient à tout ce qu'elles pouvoient attraper. Nous descendîmes après un quart d'heure d'effroi , & nous tombâmes dans une ville * composée d'une rue qui s'appelle la Grande, quoique deux carrosses n'y puissent passer de front. En plein midi on n'y voit goutte ; les maisons sont effroyables ; l'eau y est mauvaise , & le vin rare : les Boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, & de laisser mourir de faim tout le reste ; on porte tout au camp. Il y pleut à verse depuis que nous y sommes. Je n'ai encore vu que deux églises. Elles sont au premier étage , & l'on n'y sauroit entrer que par civilité. On nous dit un Salut avec une si mauvaise musique & un encens si parfumé , si abondant & si continuel , que nous ne nous vîmes plus les uns les autres. Je ne vous dis rien de la saleté des rues ; mais en vérité le Roi a grand tort de prendre de pareilles villes. (Lettre de M. de Maintenon.)

* Dinant.

On raconte quelque chose que je me suis promis de vous écrire.... Ne voilà-t-il pas que je l'ai totalement oublié!.... C'étoit le petit envoyé qui parloit... il rioit même à chaque mot de son histoire.... ah! je la tiens. Le Chevalier de L. *** disputoit un jour avec feu la Faye sur la préférence qu'on doit donner au style; il s'agissoit des Lettres de M^{me}. de Sevigné. La Faye, après une longue dissertation, conclut en faveur du style naturel dépouillé de tout ornement. En un mot, disoit-il, il faut écrire comme on parle. Le Chevalier, qui avoit soutenu la nécessité d'y mettre un peu d'art, & piqué de voir tout le monde de l'avis de la Faye, finit par une mauvaise plaisanterie: Non, Monsieur, je n'écrirai jamais comme je parle. Tant pis, Monsieur. Eh! non point tant pis; car je parle du nez. (Lettre d'une jeune veuve.)

Je me trouvai l'année passée à la campagne, avec un bon Religieux qui a plus de quatre-vingts ans; &

voici ce qu'il me raconta. (Lettre de
M^r. du Montier

Il fut mandé, il y a quarante ans ,
pour disposer à la mort un voleur de
grand chemin : on l'enferma avec le
patient dans une petite chapelle ; &
pendant qu'il faisoit ses efforts pour
l'exciter au repentir de son crime , il
s'aperçut que cet homme étoit dis-
trait , & l'écoutoit à peine. Mon cher
ami , lui dit-il , pensez-vous que dans
quelques heures il faudra paroître de-
vant Dieu ? & qui peut vous distraire
d'une affaire pour vous de si grande
importance ? Vous avez raison , mon
Pere , lui dit le patient ; mais je ne
puis m'ôter de l'esprit qu'il ne tien-
droit qu'à vous de me sauver la vie ; &
une telle pensée est bien capable de
me donner des distractions. Comment
m'y prendrois-je pour vous sauver la
vie , répondit le Religieux ? & quand
cela seroit en mon pouvoir , pourrois-
je hazarder de le faire , & de vous
donner par-là occasion d'accumuler
vos crimes ? S'il n'y a que cela qui
vous arrête , répondit le patient , vous

pouvez compter sur ma parole ; j'ai vu le supplice de trop près pour m'y exposer de nouveau. Le Religieux fit ce que nous eussions fait vous & moi en pareille occasion , il se laissa attendre , & il ne fut plus question que de savoir comment il faudroit s'y prendre. La chapelle où ils étoient n'étoit éclairée que par une fenêtre , qui étoit proche du toit , & élevée de plus de quinze pieds. Vous n'avez , dit le criminel , qu'à mettre votre chaise sur l'autel , que nous pouvons transporter aux pieds du mur ; vous monterez sur la chaise , & moi sur vos épaules , d'où je pourrai gagner le toit. Le Religieux se prêta à cette manœuvre , & resta ensuite tranquillement sur la chaise , après avoir remis à sa place l'autel qui étoit portatif. Au bout de trois heures , le Bourreau qui s'impatientoit frappa à la porte , & demanda au Religieux ce qu'étoit devenu le criminel. Il faut que ce soit un Ange : répondit froidement le Religieux , car , foi de Prêtre , il est sorti par cette fenêtre. Le Bourreau

qui perdoit à ce compte , après avoir demandé au Religieux s'il se moquoit de lui , courut avertir les Juges : ils se transporterent à la chapelle , où notre homme assis , leur montrant la fenêtre , les assura en conscience que le patient s'étoit envolé par là , & que peu s'en étoit fallu qu'il ne se recommandât à lui , le prenant pour un Ange ; qu'au sur-plus si c'étoit un criminel , ce qu'il ne comprenoit pas après ce qu'il lui avoit vu faire , il n'étoit pas fait pour en être le gardien. Les Magistrats ne purent conserver leur gravité vis-à-vis du sang froid de ce bon homme ; & ayant souhaité un bon voyage au patient , se retirèrent. Vingt ans après , ce Religieux passant par les Ardennes , se trouva égaré dans le temps que le jour finissoit ; une façon de Paysan l'ayant examiné fort attentivement , lui demanda où il vouloit aller , & l'assura que la route qu'il alloit prendre étoit fort dangereuse ; il ajouta que s'il vouloit le suivre , il le meneroit dans une Ferme qui n'étoit pas fort éloignée , où

il pourroit passer tranquillement la nuit. Le Religieux se trouva fort embarrassé ; la curiosité avec laquelle cet homme l'avoit regardé lui donnoit des soupçons : mais considérant que s'il avoit quelque mauvais dessein, il ne lui seroit pas possible d'échapper de ses mains, il le suivit en tremblant. Sa peur ne fut pas de longue durée, il apperçut la Ferme dont le Paysan lui avoit parlé ; & cet homme, qui en étoit le maître, dit en entrant à sa femme, de tuer un chapon avec les meilleurs poulets de la basse-cour, & de bien régaler son hôte. Pendant qu'on préparoit le souper, le Paysan rentra suivi de huit enfants, à qui il dit : Mes enfants, remerciez ce bon Religieux ; sans lui vous ne seriez pas au monde ni moi non plus, il m'a sauvé la vie. Le Religieux se rappella alors les traits de cet homme, & reconnut le voleur duquel il avoit favorisé l'évasion. Il fut accablé des caresses & des actions de grâces de la famille ; & lorsqu'il fut seul avec cet homme, il

lui demanda par quel hazard il se trouvoit si bien établi. Je vous ai tenu parole , lui dit le voleur , & déterminé à vivre en honnête-homme , je vins en demandant l'aumône jusqu'à ce lieu , qui est celui de ma naissance ; j'entrai au service du maître de cette Ferme , & ayant gagné les bonnes grâces de mon maître par ma fidélité & mon attachement , il me fit épouser sa fille , qui étoit unique. Dieu a béni les efforts que j'ai faits pour être homme de bien ; j'ai amassé quelque chose : vous pouvez disposer de moi & de tout ce qui m'appartient , & je mourrai content à présent que je vous ai vu , & que je puis vous prouver ma reconnoissance. Le Religieux lui dit , qu'il étoit trop payé du service qu'il lui avoit rendu , puisqu'il faisoit un si bon usage de la vie qu'il lui avoit conservée ; il ne voulut rien accepter de ce qu'on lui offroit ; mais il ne put jamais refuser au Payfan de rester quelques jours chez lui , où il fut traité comme un Prince ; ensuite ce bon homme le força de se ser-

sur différents sujets. 457

vir au moins d'un de ses chevaux pour achever sa route , & ne voulut point le quitter qu'il ne fût sorti des chemins dangereux , qui sont en grand nombre dans ces quartiers.

F I N.

TABLE.

R <i>Éflexions sur le style épistolaire.</i>	Page. 5
<i>Caractères des Auteurs les plus connus dans le genre épistolaire.</i>	31
<i>Cérémonial observé dans les Lettres.</i>	41
<i>Lettres familières & badines.</i>	53
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	77
<i>Lettres sérieuses & morales.</i>	79
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	93
<i>Des Réponses & des BILLETS.</i>	100
<i>Lettres de conseils</i>	102
<i>Lettres de Demande & Placets.</i>	116
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	137
<i>Réponses à des Lettres de demande, & Lettres pour accompagner un présent.</i>	139
<i>Fragments de Réponses à des Lettres de demande, &c.</i>	153
<i>Lettres de remerciement.</i>	157
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	178
<i>Réponses à des Lettres de remerciement.</i>	180
<i>Lettres de félicitation.</i>	187
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	206
<i>Réponses à des Lettres de félicitation.</i>	209
<i>Lettres de condoléance.</i>	212
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	231
<i>Réponses à des Lettres de condoléance.</i>	233
<i>Lettres de reproches.</i>	236
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	243
<i>Lettres d'excuses.</i>	247

T A B L E.

<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	236
<i>Lettres à une personne qu'on vient de quitter.</i>	258
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	263
<i>Lettres d'affaires.</i>	266
<i>Lettres de bonne année.</i>	273
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	292
<i>Réponses à des Lettres de bonne année.</i>	293
<i>Lettres de recommandation.</i>	298
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	307
<i>Réponses à des Lettres de recommandation.</i>	309
<i>Epîtres dédicatoires.</i>	314
<i>Lettres de nouvelles.</i>	319
<i>Fragments de mêmes Lettres.</i>	334
<i>Exemples de Narrations dans le genre épistolaire.</i>	337

842378

A. Rosenthal

19. 2. 1985

[ZAH.]

